



Une histoire du vieux temps

1895

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

PRÉFACE

Les préfaces, me dit-on, ne sont plus de mode aujourd’hui : nul ne perd son temps à les lire.

Et pourtant, à mon histoire il en faut une, sans quoi ce petit conte courrait le risque d’être pris au sérieux d’un bout à l’autre par les lecteurs candides, tandis que les sceptiques tiendraient le tout pour invention pure. Les uns et les autres auraient tort : si le présent récit est un conte, il contient cependant de l’histoire en proportion raisonnable, et de cette portion véridique de mon conte, il me suffira d’indiquer les sources, pour qu’on n’en suspecte pas l’authenticité. On ne peut guère songer, j’imagine, à révoquer en doute l’autorité des Boyve, des de Chambrier, des Merle d’Aubigné ; et quant à l’histoire locale de Boudry, qui eût pu mieux me renseigner que M. Louis Favre, un des enfants de la vieille ville, et feu M. le pasteur A. Bonhôte, auteur d’un savant travail sur la paroisse de Pontareuse ?

Quant au reste, je me garderai de chercher à en imposer au lecteur, au moyen de quelque sotte histoire de poudreux parchemins miraculeusement conservés et découverts au fond d’un antique bahut.

Non, j’ai voulu revivre par l’imagination à l’époque tourmentée de la Réforme, dans ce hameau de Pontareuse, aujourd’hui disparu, qui fut le théâtre de luttes parfois sanglantes entre réformés et catholiques.

Il m’a paru qu’un bourgeois de Boudry[1], narrant ces luttes en témoin et en acteur, serait écouté plus complaisamment que moi, en dépit de son langage un peu suranné et de son penchant à faire de longues tirades.

Du hameau et du temple de Pontareuse, situés à dix minutes de Boudry, dans le vallon aujourd’hui traversé par le grand viaduc du chemin de fer, il ne reste plus que le nom et la clef du temple conservée au musée de Boudry. Un modeste monument, élevé par les soins de M. le pasteur Grellet, en 1842, et le nom caractéristique du vignoble de « Derrière Môtier » rappellent seuls aujourd’hui l’existence du temple ou grand Moûtier de Saint-Pierre de Pontareuse, démoli en 1647.

O. Huguenin.

---

[1] Le lieu de l’action, la commune de Boudry, se situe dans le Canton de Neuchâtel en Suisse, sur les rives du lac de Neuchâtel, au pied du Jura.

AVANT-PROPOS

En l'an du Seigneur 1560, moi, Claude Moïse Barbier, natif de Boudry, en la comté de Neufchâtel, étant dans la quarante-neuvième année de mon âge, j'ai entrepris de mettre par écrit l'histoire des bons et des mauvais jours qu'il a plu à la Providence de m'octroyer.

Mes après-venants pourront faire leur profit de cette lecture, en apprenant à connaître avec certitude les grands événements qui se sont passés en la comté, et notamment en la châtellenie de Boudry au temps des disputes de religion.

À dire le vrai, besogne de clerc n'est guère mon fait et j'y suis moins habile qu'à battre le fer, étant de mon état armurier et fabricateur d'armes blanches.

Nonobstant, j'ai trouvé qu'il y aurait plaisir et profit pour moi et les autres à me remémorer toutes ces choses et à les coucher sur le papier. Or, sachant qu'en ce bas monde toutes choses sont muables et de durée incertaine, en telle sorte qu'il se pourrait faire que le parler vulgaire duquel on fait présentement usage en la comté de Neufchâtel[2], ne soit point entendu de nos arrière-petits-enfants, j'ai trouvé opportun d'écrire ma narra-

---

[2] Le neuchâtelois fait partie de l'ensemble franco-provençal. Ses derniers locuteurs ont disparu vers 1920.

tion en bon et moderne français de France, lequel m’est devenu familier par la fréquentation et commerce journalier que j’ai eus avec gens de haut savoir. Et si d’aventure quelqu’un des termes usagés en la châtellenie de Boudry se glisse en ces pages, tel qu’un faux-frère en une assemblée de fidèles croyants, ou que nielle et ivraie parmi les blés, j’en demande à l’avance merci à ceux s’y achopperaient, ne doutant point, au demeurant, qu’ils n’entendent fort bien ce que j’aurai dit en fautif langage.

Chapitre 1

Pour prendre les choses par leur commencement, il me faut parler premièrement de mes père et mère, lesquels ne furent point grands seigneurs en leur vivant. Mon père creusait les fosses des trépassés au cimetière de Pontareuse et mettait les cloches en branle pour les offices au moûtier du dit lieu, consacré à Notre-Dame et à Saint-Pierre. Un jour vint où le pauvre fossoyeur ayant été pris de fièvre maligne, défunta et fut mis en terre à son tour par un autre, lequel prit sa place de marguiller.

Ma mère en eut tant de chagrin, qu'elle quitta tôt après cette terre de douleurs ; sa pauvre dépouille fut déposée à côté de celle de son mari, et triste reste d'une pauvre mais honnête maison, je demeurai en mon bas-âge tout seulet sur la terre.

Je ne sais ces choses que par ouï-dire, étant pour lors un pauvre enfantelet de deux ans.

La bourgeoisie me plaça de ci de là, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre ; comme si j'eusse été marchandise avariée et de défaite malaisée, on me cédait à qui demandait la plus mince somme pour ma garde et ma nourriture. À mesure que je pris des forces et de la raison, mes patrons tirèrent tout ce qu'ils purent de mes bras et de mes jambes, me donnant d'autre part si maigre et si chétive pitance que je m'émerveille encore à l'heure qu'il est de n'avoir pas péri de langueur, mais d'être devenu si gros et si solide luron. J'avais néanmoins mes heures de tristesse : quand je voyais garçons et fillettes, les plus misérables

comme les plus fortunés, avoir père et mère, ou du moins l'un des deux, pendant que moi, pauvre orphelin, il me fallait toujours obéir à des maîtres durs et malaisés à contenter, je me sentais devenir méchant et envieux. Pourquoi, disais-je amèrement, pourquoi la cruelle mort ne m'a-t-elle pas du moins laissé quelque frère ou sœur à aimer et qui m'eût aimé ?

Il faut savoir qu'un de mes maîtres, plus dur encore que les autres, avait dit un jour en ma présence qu'il était fort heureux pour la bourgeoisie que les autres enfants du marguiller fussent trépassés en bas âge.

J'avais grandement tort de murmurer contre la Providence, attendu que c'est là un grief péché ; au surplus, le bon Dieu, alors qu'il nous frappe, mesure l'affliction aux forces de notre pauvre nature, en sorte qu'on a grand'raison de dire en proverbe : « À brebis tondue, Dieu mesure le vent. »

En l'an de grâce 1526, étant dans ma quinzième année, je servais, comme petit valet, chez le sieur Abram Emonet, un des hommes les plus considérables de Vermondins (faubourg de Boudry), encore qu'il ne fût pas l'un des plus considérés, car s'il était, d'une part, gros propriétaire de biens au soleil, d'autre part, il était, de sa personne, un fort vilain sire, jamais à jeun de vin, cervoise et liqueurs, maugréant et tempêtant tout le long du jour contre sa femme, sa servante et notamment contre moi. Sauf le respect que je dois à ceux qui liront ceci, son visage bouffi avait bien plus l'apparence d'un groin de pourceau que la ressemblance humaine. Il avait un nez étonnant, en figure de carotte, lequel nez changeait de couleur suivant l'occasion, ainsi qu'on raconte de ce gros lézard des lointaines contrées, qu'on appelle, je crois, « camélion ».

Or un soir d'hiver, comme je balayais sous le « néveau » (porche ; néveau est probablement une corruption de « niveau »), ayant coupé du bois, je vis mon maître qui revenait de Pontareuse où il était allé suivre en terre un sien parent de Bosle. Le nez du sieur Emonet était violet tel qu'un pruneau mal

mûr ; son couvre-chef tombait sur sa nuque, et ses jambes bancales se croisaient d'étrange manière : – Holà ! pensai-je en moi-même : le maître a bu, tu vas payer l'écot !

De fait, le sieur Emonet m'apostropha rudement :

– Qu'est-ce que tu fais là, graine de fainéant ? une belle besogne pour un gaillard de ta taille ! on voit bien de quelle race tu sors, fils de gueux !

Le sang me montait à la tête ; en cette maison, j'avais enduré bien des avanies déjà, mais je ne pouvais pas laisser nommer mon père un gueux.

– Maître, dis-je en serrant les dents, mon père était un pauvre hère, mais je ne veux pas qu'on le traite de gueux et de fainéant, celui qui dit cela en a menti par la gorge !

Mon maître se jeta sur moi comme un loup enragé, mais mis hors de moi et possédé par l'indignation, je lui assénai sur le chef un maître coup de balai, lequel coup lui enfonça son chapeau jusqu'au menton et fit choir l'ivrogne à la renverse.

Juste en ce moment apparut M. le curé Gauthier, lequel voyant le sieur Emonet se débattre dans la crotte en poussant des cris sourds, s'approcha vivement et me dit en se baissant :

– Holà ! est-ce qu'il est féru d'une attaque ?

Emonet qui venait enfin de se décoiffer avec violence au dommage notable de son nez, lui répondit lui-même en bégayant de courroux :

– Oui, oui, une attaque ! C'est ce gueux qui m'a attaqué, mais – et il proféra un effroyable blasphème – je vais lui bailler son dû !

M. le curé voyant pour lors ce qui en était, la colère d'Emonet, et comme je serrais mon manche à balai, se vint

mettre entre nous deux, retint mon maître d'une poigne vigoureuse, comme on fait d'un chien hargneux, et dit avec autorité :

– Ça, voyons un peu : la paix, d'abord, et qu'on s'explique. Claude, mon garçon, comment as-tu pu porter la main sur ton maître ?

Ce n'était guère le moment de rire, mais il vous vient parfois au bout de la langue de ces drôleries qu'on ne peut pas se tenir de lâcher.

– Pas la main, M. le curé ; c'est le balai. Et puis, continuai-je en m'échauffant, il avait vilipendé mon père : je ne veux pas qu'il l'insulte, et s'il recommence…

– C'est bon, c'est bon, interrompit le digne homme en entraînant mon maître dans la maison.

Pour moi, jetant le balai sous le « néveau », je me pris à ruminer toute l'affaire, et je vis que je m'étais mis dans une fort méchante situation. Un jour, j'avais vu attaché au pilori du bas du pont un pauvre hère de braconnier qui avait assommé un lièvre dans une vigne. Et moi, malheureux ! j'avais fait bien pis ; n'avais-je pas quasi assommé un des bourgeois et propriétaires les plus considérables de la bourgeoisie et commune de Boudry ! Je me vis attaché au « tourniquet », le carcan de fer au cou, en butte aux risées et aux injures de tout le monde, puis je songeai avec angoisse au terrible et noir « croton » où l'on jetait les malfaiteurs ; et le gibet ! si on m'allait pendre ! À ce coup, horrifié jusqu'à en perdre le sens, je formais le dessein de m'aller cacher au plus profond de quelqu'une des baumes du Vaux de l'Areuse, quand M. le curé, ressortant seul du logis d'Emonet, me mit la main sur l'épaule :

– Suis-moi, mon gars, me dit-il doucement.

Et ainsi fis-je, en essuyant mes yeux avec la manche déchirée de ma souquenille. J'appréhendais fort ce qui m'allait advenir, d'autant que de Boudry à Pontareuse, M. le curé demeura

silencieux, moi cheminant sur ses talons, ainsi qu'un pauvre chien à qui l'on va donner le fouet.

Quand nous fûmes au presbytère, M. Gauthier me poussa dans une chambre, où, sur des tablettes, il y avait nombre de bouquins gros et menus, avec des rouleaux de parchemin et un grand crucifix noir appendu au mur. Là, M. le curé se prit à me considérer, tandis que je tremblais dans mes haillons. C'est qu'il était de mine imposante, M. le curé Pierre Gauthier, avec sa haute stature, sa tête grise et crépue, ses yeux noirs, perçants sous la broussaille de ses sourcils, et par-dessus la bouche aux lèvres minces, son nez crochu en bec d'épervier ! Toutefois il me parut, comme je me risquais à lever les yeux, que ses paupières clignotaient, voire même que sa bouche, nullement sévère, s'apprêtait à sourire. Et de fait, se penchant vers moi pour me prendre sans rudesse par l'oreille :

– Mon fils, dit-il, sais-tu bien que le péché de colère est du nombre des sept péchés capitaux, et que l'homme qui s'y abandonne court droit à l'enfer ? Veille sur toi pour n'y pas retomber ! Toutefois, il est à croire que tes saints patrons ont plaidé là-haut pour obtenir ton absolution, eu égard à la cause que tu défendais. Présentement, poursuivit le digne homme, que dirais-tu de quitter le service du sieur Emonet pour entrer au mien ?

À l'ouïe de ces paroles, il me sembla voir une soudaine et magnifique lumière s'allumant pour éclairer le sombre chemin de ma vie.

J'avais ouï raconter quelque jour l'étrange aventure de quatre « marmets », – ainsi nomme-t-on en la comté de Neufchâtel les gens d'outre-lac – desquels marmets la nacelle venant de Portalban avait chaviré par grand vent de joran[3]. Les quatre

---

[3] Vent de nord-ouest, parfois tempétueux, qui souffle sur le Jura et les lacs Léman, de Neuchâtel et de Bienne.

hommes, accrochés durant plus d'une heure à leur nef renversée, avaient finalement été vus de Cortaillod par des pêcheurs qui les avaient été quérir et sauver. Or on rapportait qu'un des marmets, voyant le secours arriver, de joie en était devenu soudainement insensé et l'était demeuré le restant de ses jours.

Et moi aussi, je pensai perdre le sens à l'ouïe de l'offre charitable de M. Gauthier.

– Oh ! M. le curé, dis-je en me jetant à ses genoux, vous me sauvez la vie ! C'est le paradis après l'enfer ! et je riais et pleurais en lui baisant les mains.

Lui, me relevant de force et prenant une mine riante pour me cacher les larmes qui lui troublaient la vue :

– Ta, ta, ta, mon pauvre Claude, j'ai idée que le paradis de là-haut est plus beau et commode que mon vieux presbytère tout lézardé et qui s'en va croulant par les quatre côtés à la fois ! Puis il me poussa dans la cuisine, en ordonnant à la vieille Nannette, sa servante, de me donner à manger.

Pour dire toute la vérité, Nannette, qui avait une tête carrée qu'il fallait savoir prendre par le bon côté, me regarda de travers par-dessous sa coiffe blanche, comme si j'eusse été quelque chien sortant d'une mare d'eau sale et qui va secouer son poil dégouttant.

La figure de la vieille servante, ridée, jaunie comme une pomme de reinette au printemps, avait un air si renfrogné que j'en perdis le courage et restai sur le seuil, tête basse et le cœur tout gros. Ce n'est pas que je fusse pleurnicheur de mon naturel, mais ce jour-là m'avait si rudement secoué, que pour un rien les larmes m'emplissaient les yeux.

Il y a apparence que Nannette vit cela, car elle passa doucement sa main ridée sur mes cheveux ébouriffés et me fit seoir sur un escabeau.

Ah ! la bonne soupe aux oignons que je mangeai là ! l'odeur m'en revient encore au nez après trente ans bien comptés ! Mais peut-être après tout, ce qui la rendait si onctueuse et appétissante, c'était cette idée qui bourdonnait et chantait dans ma tête tout le temps que je mangeais : Présentement, toi aussi, Claude-Moïse, tu as une famille ! M. Gauthier te sera un père et tu lui seras fils respectueux jusqu'à la fin de ses jours ou des tiens ; il t'aimera sûrement et te permettra de l'aimer. Puis je considérais, le cœur tout attendri, la vieille Nannette, laquelle s'émerveillait de mon appétit, et, voyant clignoter ses petits yeux gris, je pensais : Elle aussi est bonne et te sera comme une mère.



En cela, je ne me méprenais point, ainsi qu'il paraîtra par la suite de ma narration.

De ma bataille avec Abram Emonet, je n'ouïs plus parler. Il faut savoir que M. le curé, étant personnage de grande autorité et de grandes relations, avait arrangé mon affaire, de concert avec le seigneur châtelain de Boudry.

Chapitre 2

La besogne n'était pour moi ni malaisée ni considérable à la cure ; je voyais bien que M. Gauthier ne m'avait attaché à sa maison que par bonté d'âme. Quand j'avais dépêché les menues occupations de la maison et du courtil, afin d'en épargner la peine à Nannette, j'avais ample loisir et congé de courir les bois et de pêcher la truite aux gouffres de l'Areuse, ou bien les écrevisses au ruisseau des Sagnes, vu que le presbytère étant pour lors à Pontareuse, joûtant le temple, nous étions quasi au bord de la rivière. Ainsi que l'avait dit M. le curé, sa maison était fort caduque et branlante, encore qu'elle fût la plus belle et la moins délabrée de Pontareuse, à la réserve, pourtant, du châtelard, tout en haut de la crête des vignes, lequel, s'il n'était point à comparer au château de Boudry, avait néanmoins un certain air. Il est à croire qu'il y avait beau temps que ces masures avaient été édifiées, vu qu'il n'en était aucune qui ne parût vouloir se laisser choir sur le chemin, au premier jour. En leurs murs tout fendus, logeaient des familles de lézards, lesquels, se sentant chez eux, n'étaient point farouches comme on voit ailleurs.



Dans les murailles du presbytère, il y en avait bon nombre qui étaient fort de mes amis, et que je connaissais à leur formes, grosseurs et couleurs diverses. Ayant été, dès mes plus jeunes ans, rebuté et maltraité des hommes, mes semblables, je m'étais pris de tendresse pour toutes bêtes, grandes et petites, lesquelles sont créatures de Dieu, aussi bien que nous, et encore qu'elles n'aient point le sens et la raison pour se gouverner, ne laissent pas que de nous être souvent en exemple.

Moyennant patience et longueur de temps, j'en étais venu à rendre ces bestioles privées à tel point, qu'elles venaient à mon sifflement courir toutes frétillantes sur mes mains pour y chercher les vers, chenilles et moucherons que je chassais à leur intention.

Le cimetière étant à l'entour du temple et du presbytère, il m'arrivait souvent aussi d'errer parmi les croix et les tombes gazonnées, me demandant en quel lieu mes pauvres père et mère, desquels je n'avais point souvenance, avaient été déposés. Il y avait de ces croix où se voyait le nom des trépassés ; mais comme en ce temps, j'ignorais tant la science de la lecture que celle de l'écriture, vaines et sans fruit étaient toujours mes recherches. Toutefois il arriva, certain jour, que Nannette me voyant de la fenêtre de sa cuisine errer comme une âme en peine au milieu des tombeaux, vint s'enquérir de la cause de mes allées et venues, et l'ayant apprise, me baisa au front sans dire une parole, de quoi je fus comme bouleversé, tant la chose m'était nouvelle et étrange ; puis elle me conduisit en un coin du cimetière où elle me fit agenouiller devant deux pauvres croix délabrées parmi les mauvaises herbes. De ce jour, ce lieu me fut plus sacré et vénérable que le temple même, avec ses belles images de saints appendues aux murs, son autel richement orné, ses grands cierges en leurs brillants chandeliers, et ses fenêtres, desquelles le soleil faisait éclater les diverses et vives couleurs.

Je m'appliquai avec ardeur à « chapuiser[4] » deux croix neuves avec des lattes que j'eus de la bonté de M. Gauthier ; les ayant plantées en la place des autres qui tombaient en pièces, je mis la faucille aux herbes, labourai la terre et y transportai les fleurs des bois que j'aimais par-dessus toutes les autres.

Quand je voyais que Nannette en avait le loisir, je l'interrogeais sur ces parents que je n'avais point connus, et j'étais fier d'apprendre d'elle que tout besogneux, sans renom et petites gens qu'ils eussent été, ils vivaient de leur labeur, ne quémandant, ni ne devant rien à personne.

Or, comme j'avais ouï dire plus d'une fois à M. Gauthier qu'en la ville de Boudry, il y a eu de tout temps nombre de gens plus amateurs de besogne faite que de besogne à faire, quémandeurs sans vergogne de père en fils, il me paraissait qu'il était aussi honorable d'avoir pour père un pauvre hère laborieux, que d'être le fils du châtelain, du banderet ou de tel bourgeois fortuné.

Il arrivait parfois que M. le curé, allant porter le saint-viatique à un moribond, ou visiter ses ouailles des villages éloignés, me prenait en sa compagnie.

C'est alors que j'eus connaissance des limites étendues de la paroisse de Pontareuse, laquelle comprenait, outre Boudry, Pontareuse et Vermondins, les hameaux et villages de Trey-Rouz, Bosle, Rochefort, La Gratta, Brot, Fretereules et la Pacotta, sans parler de Cortaillod, lequel devait tôt s'en détacher.

Quant au village d'Areuse, qu'aucuns nomment aussi Arousa, il relevait de la paroisse de Colombier, et avait une chapelle consacrée à Notre-Dame la Sainte-Vierge, et où les gens de Bosle, encore qu'ils fussent paroissiens de Pontareuse, venaient

---

4 menuiser, travailler le bois.

parfois faire leurs dévotions, en descendant par le chemin de la Boilleresse, comme ceux de Trey-Rouz, lesquels s'y rendaient par le chemin pavé des Conrardes.

M. le curé m'instruisait dans toutes ces choses, car il aimait à deviser en marchant ; au surplus, je voyais qu'il me prenait à gré de jour en jour davantage ; moi, j'aurais, de bon courage, passé au travers d'une fournaise pour lui obéir.

Les soirs que M. Gauthier en avait le loisir, il s'appliquait à m'instruire et à m'éduquer, et Dieu sait que j'en avais bon besoin, n'ayant point grandi d'autre façon que ne font les veaux et cabris, sans que nul être à l'entour de moi s'avisât qu'un pareil petit misérable pouvait bien avoir âme, conscience et raison. Au demeurant, pour ce qui est de la lecture et de l'écriture, toutes gens de ma condition et nombre de plus huppés n'y connaissaient mie ; toutefois M. Gauthier entreprit le labeur ardu de faire du pauvre Claude un maître clerc.

Mais on sait amplement qu'à ceux qui n'ont point accoutumé de se livrer à cette étude malaisée, dès leurs plus jeunes ans, la besogne semble rude, plus que de fossoyer un vignoble après trois mois de sécheresse.

Je peinais et suais à grosses gouttes, principalement en m'efforçant de garder en ma cervelle rebelle les signes et caractères de l'alphabet.

Longtemps ce me fut un grimoire mystérieux où je me perdais et errais sans espoir d'en sortir jamais.

Quand, à force de ressasser les mêmes choses et de m'écarquiller les paupières au point de les avoir toutes cuisantes, j'étais parvenu à retenir en ma tête quelque partie de ce maudit alphabet, et que je poussais mon étude plus outre, les dernières lettres chassaient les premières, et je me retrouvais, à ma grande consternation, ignorant comme devant, et tout marri d'avoir le sens si bouché et la cervelle aussi dure que les cailloux

de l'Areuse. C'est alors que je vis combien M. le curé était bon ! De fait, il n'avait pas la patience longue, et au lieu de s'en prendre à moi quand je lui échauffais trop les oreilles par mon ânerie, il se levait en sursaut, et arpentait la chambre à grandes enjambées, en se frottant violemment la lèvre supérieure ; on eût juré qu'il y cherchait une ancienne moustache pour l'ébouriffer dans son impatience.

En ces sortes d'occurrences, M. le curé, encore que revêtu d'un costume d'église, avait la mine et les airs d'un homme de guerre.

À mesure que je grandissais en stature et en raisonnement, cette idée étrange que M. Gauthier n'avait pas toujours été dans les ordres se fortifiait de plus en plus dans ma cervelle, et voici pourquoi :

Un soir – j'avais pour lors 17 ans, et approchant la taille et la force de mon aimé protecteur – un soir, comme j'étais à lui lire une chronique de chevalerie, ayant fini par apprendre pour lui être agréable, j'en vins au récit d'un combat singulier où pleuvaient dru comme grêle furieux coups d'estoc et de taille.

– Monsieur le curé, dis-je en m'interrompant, que veut dire ceci : « d'estoc et de taille ? »

M. Gauthier, enfoncé dans son fauteuil, se caressait la lèvre comme cherchant ses moustaches, son œil vif brilla singulièrement :

– Plus vaut démonstration que longs discours, fit-il, et, se levant, il ouvrit un placard d'où il tira deux sortes de dagues ou rapières à lame carrée et menue avec une petite plaque à la pointe.

– Mon fils, dit M. le curé en se coiffant d'un masque en manière de grille de fer et en m'en mettant un pareil sur la tête, je vais à cette heure-ci t'enseigner le noble art de l'escrime ; aus-

si bien tu en auras peut-être bon besoin avant qu'il soit longtemps.

Grandement ébahi et tenant gauchement ma dague à deux mains, comme si c'eût été le balai dont j'avais terrassé le sieur Emonet, je regardais M. Gauthier qui avait jeté sa soutane sur un escabeau et me faisait face, la tête haute, une jambe en avant et l'œil étincelant. Ce n'était plus le même homme, mais un vrai chevalier, comme j'en avais vu passer quelquefois, chevauchant par Boudry, escorté d'une troupe d'hommes d'armes.

– Attention, Claude, dit-il d'une voix qui sonnait comme une trompe de chasse, défends-toi, car je vais taper dru !

Et soudain, levant sa dague qui siffla dans l'air, il m'en appliqua sur l'épaule gauche un maître coup, dont j'eus le bras tout raide :

– Coup de taille ! fit-il en reculant d'un pas.

Puis, ramenant vivement en arrière sa main dextre, il me pointa son arme sur la poitrine avec tant de force que la lame en plia comme un cercle de futaille et que je faillis choir sur le dos.

– Coup d'estoc ! ajouta M. le curé.

– Quand je vis qu'il y allait de si bon courage, je fis de mon mieux pour me défendre ; j'avais bon poignet, et moyennant les conseils et les exemples de mon maître, je finis par me garantir de ses coups, voire même par lui en appliquer quelques-uns, pas forts à la vérité, par respect que j'avais de sa personne et de sa charge. Mais lui, s'échauffant, disait :

– Tu me ménages, maraud ! je t'en vais bailler, moi, sans tempérament aucun ! et le combat recommençait, jusqu'à ce qu'enfin, trempé de sueur et rouge comme une crête de coq, M. le curé se laissa choir dans son fauteuil en se pâmant de rire.

– Bon, bon ! disait-il en s'essuyant le front : cela ira plus aisément que la lecture, qu'en dis-tu Claude ? mais il redevint sé-

rieux sur-le-champ et ajouta : Ne dis à âme qui vive, dans ma paroisse ni ailleurs, ce que nous avons fait ce soir et ferons encore plus d'une fois, si Dieu nous prête vie. Assurément il n'y a nul mal à se livrer à cet exercice salutaire, mon fils ; car enfin, l'homme prudent et sage doit mettre en pratique cette maxime : « Si vis pacem, para bellum », ce qui revient à dire : Si tu veux la paix, prépare la guerre, ou en bon langage familier : Si tu ne veux qu'on te cherche querelle, apprends à te faire craindre. Seulement, vois-tu, Claude, il y a présentement tant de gens à l'esprit et à la langue perfides qui cherchent à trouver en défaut leurs supérieurs, que discrétion est mesure de prudence.

Je fis promesse solennelle à M. le curé de garder ma langue, et ce ne me fut guère malaisé à tenir, vu que je ne fréquentais personne, pas plus à Pontareuse qu'à Vermondins ou à Boudry.

Ce n'est pas que, depuis mon entrée chez M. Gauthier, plus d'un, parmi les garçons de mon âge, qui m'avaient méprisé et maltraité au temps de ma misère, n'ait cherché à me faire des avances, car on me tenait, par Boudry et lieux voisins, plutôt comme neveu par adoption du curé que comme son valet.

Mais j'avais ma fierté et je me souvenais. Il n'y eut pas jusqu'à la vieille Jacqueline Gorgerat, la veuve du fournier, proche la chapelle de Boudry, qui ne me dît un jour en m'accostant : Hé ! hé ! Claude-Moïse ! comme te voilà grandi, embelli et brave, dans ton pourpoint gris et tes belles chausses de droguet ! On dit que M. le curé t'a pris en grande amitié et te traite quasiment comme son neveu et héritier. J'en bénis Dieu et la sainte Vierge, car on a toujours grande jouissance à voir ses proches dans une bonne passe. Tu sais que nous sommes cousins. Ta mère, la Zabeau Mellier, était une Gorgerat, de par sa mère, laquelle était fille de Jean-Jacques Gorgerat, propre cousin germain du père de mon défunt mari, dont Dieu ait l'âme.

Tout ce que j'avais entendu de la longue harangue de cette maîtresse pie au nez crochu, c'est qu'elle me réclamait comme son parent, à cette heure que j'étais hors de misère.

Mon cœur se gonfla au-dedans de moi de colère et de dégoût, et quand elle me voulut prendre la main, je me tournai brusquement et m'en allai sans dire une parole.

C'est qu'en ce temps j'étais trop jeune d'années, de cœur et d'esprit, pour avoir appris déjà que pareille vilenie trop souvent se rencontre en ce bas monde.

À cette heure, plus rien ne m'étonne ; je sais, ayant pratiqué la vie durant 50 ans environ, qu'en la nature humaine il y a beaucoup de mal et un peu de bien, lequel bien vient de Dieu et le mal du diable.

Ah ! que j'eus de joie ce jour-là, de voir, en rentrant à la cure, le bon visage de la bonne Nannette ; elle, au temps où j'étais pauvre, dépenaillé et abandonné, avait eu pitié de moi, et conjointement avec mon aimé protecteur, m'avait fait ce que j'étais. Il y a apparence qu'elle ne comprit pas trop pourquoi je baisais avec tant d'affection ses vieilles joues ridées, mais elle n'en tint pas moins pour bonne cette manière de salutation, tout en maugréant, parce que j'avais mis sa coiffe de travers.

Elle aussi me faisait souvent compliment de mon air, de ma grande taille, de mes cheveux noirs bouclés, disant que j'avais plus haute mine qu'aucun jouvenceau de noble extraction de sa connaissance. Dire que tout cela ne me chatouillait pas agréablement, ce serait faire un gros mensonge ; nonobstant, à ce plaisir se mêlait toujours une secrète peine : Ah ! si seulement, disais-je en moi-même, tes pauvres père et mère pouvaient voir présentement le petit orphelin qu'ils ont laissé tout seulet en ce pauvre monde ! Mais ils me contemplaient sûrement de là-haut et devaient tressaillir de joie au spectacle de leur enfant choyé et aimé par de si dignes gens !

Chapitre 3

Mon cher maître avait en ce temps bien des déboires et chagrins, ce qui, à ma grande peine, lui donnait tous les jours plus sombre visage. Quand il lui arrivait d'être indigné outre les bornes de la patience par la méchanceté des hommes, et que son cœur était trop plein pour garder ses peines par devers lui, il m'en confiait quelque part, ainsi qu'il advint un certain soir de cette année 1528 où nous étions parvenus.

Le voyant sombre et abattu, dans son fauteuil de cuir où il ruminait de tristes pensées, je m'approchai doucement et posai ma main sur la sienne, laquelle était forte et musclée comme celle d'un vigneron.

– Ne voulez-vous pas, lui dis-je, parlant comme un fils fait à son père chéri, ne voulez-vous pas me laisser porter moitié de vos peines ? Je vois trop bien que la charge en est lourde.

– Mon fils Claude, répondit-il d'un air lassé, en passant la main sur les rides de son front ; tu ne peux donner nulle allégeance à ma peine : elle vient de la perversité des hommes.

Quel vent infernal de rébellion et de discorde souffle donc sur la chrétienté, et des pays d'alentour arrive jusqu'à nous, suscitant la division et la haine entre les pasteurs et leurs brebis, à tel point que celles-ci se font loups hargneux et dévorants !

Qu'est-ce donc, continua-t-il en s'animant, que les chicanes, tracasseries et déboires que m'ont suscités mes parois-

siens de Cortaillod et ceux de Brot, gens de col roide, renitents et contredisants, durs à payer leur dû pour l'entretien de leur conducteur spirituel ? Qu'est-ce que les procès qu'il m'a fallu soutenir contre eux jusque par-devant Messeigneurs les conseillers de la ville de Neuchâtel, les suppliques qu'il m'a fallu adresser à notre redouté souverain, Monseigneur Louis d'Orléans, et, en ces derniers temps, aux baillis des cantons suisses, à l'effet de soutenir les droits et prérogatives de ma charge ? Qu'est-ce enfin que les prétentions outrecuidantes des dits mécréants et mauvais chrétiens de Cortaillod, de ne vouloir plus venir à Pontareuse, non plus qu'à Bevaix baptiser leurs enfants ni enterrer leurs morts, sous prétexte de l'éloignement, et édifiant une chapelle en leur village ? Qu'est-ce que tout cela, sinon la preuve que ce vent d'hérésie, de révolte et d'orgueil qui souffle autour de nous, principalement dans les Allemagnes, commence à agiter et pervertir notre peuple !

M. le curé s'était dressé, la figure enflammée de douleur et d'indignation, et la main levée au ciel, poursuivit d'une voix éclatante comme le son d'une trompe de bataille :

– La curiosité et l'orgueil qui ont fait damner et précipiter des lieux célestes Satan, l'ange déchu, qui ont fait chasser du paradis d'Eden notre premier père Adamus et sa femme Eva, voilà ce qui possède et qui perdra tous ces misérables hérétiques d'Allemagne, de Zurich et de Berne, avec leurs faux apôtres – aveugles qui conduisent d'autres aveugles. – Ce moine apostat qu'on nomme Martin Luther et – ici sa voix devint tremblante et pleine de douleur poignante – et toi aussi Zwingli !

Oh ! Ulrich ! toi qu'en mes jeunes ans j'aimais ainsi qu'on aime un frère, en telle sorte que mon âme était liée à la tienne comme celle de David à Jonathan, fallait-il te voir, aux jours de ton âge mûr, renier et combattre la sainte Église que nous avons servie ensemble !

Et ce disant, M. Gauthier, la face ruisselante de larmes amères, se jeta dans son fauteuil et, la tête penchée sur ses genoux, sanglota comme un enfant.

Pour moi, tout saisi et renversé de cette grande douleur, je n'osais parler, et d'ailleurs qu'aurais-je pu dire pour alléger sa peine ? – Enfin M. le curé ayant poussé un grand soupir et fait le tour de la chambre, me fit seoir à son côté et me narra comment il s'était élevé partout des hommes qui s'opposaient à notre Saint Père le Pape, et prétendaient changer tous les dogmes, croyances et coutumes de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine ; comment, en Allemagne, principalement, ils avaient attiré à eux de grandes foules, et même des princes qui s'étaient laissé séduire par leurs propos subtils ; comment, au pays des ligues suisses, la grande ville et république de Zurich avait, la première, été infectée des nouvelles doctrines par la prédication du prêtre Ulrich Zwingli ; – ce nom fit derechef trembler la voix de M. Gauthier – comment encore le pays de Berne venait, au commencement de cette année 1528, de se plonger dans l'hérésie nouvelle en abolissant la messe, l'invocation des saints, la confession et toutes autres vieilles et respectables institutions établies depuis les plus anciens temps.

Il me souvient que M. Gauthier était principalement indigné contre un certain Guillaume Farel, natif du Dauphinois, lequel avait prêché et prêchait encore avec ardeur les doctrines hérétiques à Bâle, Montbéliard, Aigle et Morat.

– Vois-tu, mon fils, disait M. le curé avec emportement, frappant de son poing carré la table de chêne qui gémissait, vois-tu ce loup dévorant

qui cherche à entrer dans notre bergerie ! Le mécréant s'approche ; il a tourné la tête à ces pauvres moutons sans cervelle de gens de Morat ! La belle victoire pour l'hérésie ! Une mauvaise race croisée de Germains et de Gallo-Romains, ni Allemands, ni Français, qui jargonne en un accent à faire grincer des dents.

Malgré tout mon respect et ma grande affection pour M. Gauthier, ses paroles furibondes, ses yeux hagards me faisaient peine et presque horreur. Sans doute ce Farel devait être un bien méchant homme pour mettre ainsi hors de lui mon cher maître ! Toutefois, il y avait perplexité et lutte en mon esprit raisonneur. Est-ce bien ainsi, disais-je en moi-même, par véhéments et injurieux propos, qu'il convient à un prêtre du Seigneur de combattre les hérétiques ? et en même temps je me faisais reproche d'oser penser mal de mon digne maître et bienfaiteur.

Pendant que j'étais ainsi troublé en mon esprit, et que M. Gauthier continuait à faire le procès aux hérétiques en termes violents, on ouït tout d'un coup un effrayant craquement dans les murailles de la maison, comme si elle tremblait dans ses fondements, et s'en allait crouler sur nos têtes. M. le curé s'était tu, sans témoigner du reste aucune frayeur ; pour moi, je tremblais comme la feuille et n'osais souffler ni remuer, de peur d'ébranler la maison. Dans le grand silence qui suivit, il se faisait dans les murs comme un bruit de gravois, de mortier et de menues pierres qui tombent. Quand on n'ouït plus rien, je repris quelque courage, demandant à voix basse :

– Qu'est-ce donc que ces bruits effrayants ?

M. Gauthier haussa les épaules :

– Cette pauvre masure de presbytère, dit-il tristement, ainsi que fait un homme las de la vie, cette pauvre masure tremble sur ses bases. Mais qu'y a-t-il de surprenant à cela ? La dévo-

tion, le respect pour les choses saintes s'en va ; on laisse tomber en ruines les parvis du Seigneur et la demeure de ses ministres.

Le délabrement en lequel les mauvais chrétiens du temps présent laissent tomber cette maison n'est-il pas l'image et parfaite ressemblance de ce qu'ils font à l'égard de notre sainte Église ?

– Un jour viendra, continua M. le curé, étendant la main de façon si solennelle, que je pensais voir en sa personne un de ces vieux prophètes de Judée, dénonçant les jugements du Seigneur, un jour viendra, mon fils, où de cette maison, de ce temple et de ce village même de Pontareuse, il ne restera pierre sur pierre, car tout aura été renversé ; le lieu où ils furent debout ne les connaîtra plus, et on aura peine à découvrir quelque homme sur la terre qui puisse dire : Là était au temps jadis une grande maison de l'Eternel, où des quatre coins de l'horizon on venait se prosterner en sa présence !

Ainsi parla M. Gauthier, non plus avec véhémence ni colère, mais avec la solennité d'un voyant inspiré d'un souffle surhumain. C'est pourquoi ses paroles sont demeurées en ma mémoire et ne s'en effaceront plus jusqu'à mon dernier jour.

Il avait repris place en son fauteuil, et, la tête entre ses mains, soupirait en silence. Pour moi, le cœur gros de sa peine, mais ne pouvant l'alléger, j'attendais, sans oser dire quoi que ce fût, ni m'en aller dehors, quand M. Gauthier se leva et s'en fut quérir sur ses tablettes un vieux parchemin jaune, auquel appendait un grand sceau de cire rouge.

– Voici, me dit-il, une ordonnance rendue il y a 75 ans par deux délégués de Monseigneur George de Saluce, évêque de Lausanne, concernant la maison où nous sommes :

> Le presbytère qui est attenant à l'église de Pontareuse, placé dans le cimetière et qui menace ruine, sera démoli, hors le cellier, duquel sera fait une sacristie, auprès de la grange qu'on y a élevée naguère. Pour la construction de son nouveau logis, le curé sera te-

nu de payer chaque année, durant 5 ans, le loyer de 18 florins : les paroissiens s'y aideront par des journées de travail et les jurés de cette église procureront tous matériaux nécessaires.

– Mais, fis-je, voyant que M. le curé avait fini, ce nouveau presbytère ?...

– Ne fut jamais édifié et jamais ne le sera ; on temporisa, on intrigua auprès de Monseigneur l'évêque, tant et si bien que le délai fixé pour la construction nouvelle fut prolongé, et que finalement l'ordonnance épiscopale en fut mise en oubli. Au surplus, pour feindre de s'y conformer en quelque manière, on fit du cellier la sacristie que tu vois aujourd'hui. Plût à Dieu et à mon saint patron, poursuivit M. Gauthier avec amertume, qu'il fût en mon pouvoir d'assembler entre ces quatre murs disjoints tous les faux apôtres et conducteurs des hérétiques, pour les ensevelir avec moi sous les ruines de cette maison comme fit Samson des Philistins dans le temple de Dagon !

Encore que je vénérasse M. Gauthier plus que nul autre au monde, il me parut que cette dernière parole était barbare et contre nature, et sans m'en pouvoir empêcher, je lui dis avec respect et sans hardiesse mon sentiment, lequel était qu'il vaudrait peut-être mieux s'appliquer par persuasion à convaincre les hérétiques de leur égarement.

M. Gauthier me fixa pour lors avec des yeux si flamboyants, que je crus qu'en son irritation il m'allait frapper ; mais tôt après, se détournant comme honteux de son emportement, il sortit en prononçant quelques paroles où j'entendis seulement ceci : « ... Margaritas ante porcos ! » Durant bien des années ces étranges et obscures paroles hantèrent mon esprit troublé, jusqu'à ce qu'un jour on m'apprit qu'elles signifiaient : – Jeter les perles devant les pourceaux. – J'aime à penser que M. le curé disait cela à l'intention des hérétiques plutôt que de moi, à l'imitation de notre Seigneur, lequel enjoignait à ses disciples de ne point perdre leurs paroles devant les mécréants et les blasphémateurs. Mais en ce temps, jeune et ignorant comme j'étais,

et n'ayant nulle connaissance de la langue latine, je ressassais sans les entendre ces trois mots « margaritas ante porcos » et disais ce soir-là en m'allant coucher :

– Qu'ont à faire en ceci les marguerites ? Est-ce que la hardiesse de mes paroles et l'indignation de mon cher maître lui font perdre le sens ?

Chapitre 4

Le jour d'après, comme je m'en allais de grand matin quérir de l'eau à la source du pré du chêne, je vis qu'un mur étayant un angle disjoint de la maison avait croulé, et en sa chute recouvert un carré de choux. M. Gauthier fut plus marri de ce dommage que je ne l'eusse imaginé, eu égard à ses discours de la veille, où il ne parlait de rien moins que de renverser le presbytère tout entier sur Luther, Farel et autres hérétiques influents.

De fait, il me délégua sur le champ chez maître André Fivaz, lequel était maçon de son état et demeurait au bas de Vermondins, tout à côté de la porte et proche du château. J'avais mission de ramener sur le champ le dit artisan avec ses outils ; chose plus malaisée que vous ne pourriez l'imaginer, sachant que maître Fivaz, bourgeois de Nyon, au pays de Vaud, était petit besogneur et grand buveur. On sait assez que gens du pays de Vaud sont aussi puissants, si ce n'est plus que ceux de la comté de Neuchâtel, à boire toute sorte de liquides, à la réserve pourtant de l'eau claire, qu'ils n'estiment que pour autres usages.

Or, mon dit Fivaz, ayant trouvé les crûs des Calames, des Gravanis et des Gillettes fort de son goût, et meilleurs que ceux

de la Côte[5], en son pays, en avalait plus souvent que de raison et sans discrétion aucune.

Aussi avait-on coutume de dire à Boudry que si le pétrin à mortier du maçon était aussi altéré que son maître, il restait plus souvent que lui sur sa soif !

Je me rappelais ces choses en courant à Vermondins, et je m'ébahissais, songeant que pour le boire et le manger, les bêtes ont plus de sens que les gens, puisqu'elles ne boivent qu'à leur soif et ne mangent qu'à leur faim.

Comme il n'était que huit heures du matin, j'avais bon espoir de trouver maître Fivaz à peu près à jeun et dans son bon sens.

Étant arrivé proche de sa petite maison, une bicoque encore plus misérable et mal en point que notre presbytère, j'aperçus le maçon, lequel par grande merveille, était à la besogne, et fort affairé à recrépir le mur de son courtil.

Tout en gâchant son mortier, il chantait, et cela d'une si belle voix, que je m'arrêtai pour mieux l'ouïr. Je reconnus, pour l'avoir appris de M. Gauthier, le rondeau du renouveau que Monseigneur Charles d'Orléans écrivit étant captif des Anglais :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil riant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crye :

---

[5] La Cote, une des deux régions viticoles des bords du lac Léman (avec le Lavaux plus à l'est), où se trouve Nyon, entre Genève et Lausanne, adossée au Jura.

Le temps a laissié son manteau.
Rivière, fontaine et ruisseau

Portent en livrée jolye
Gouttes d'argent d'orfavrerie ;
Chacun s'abille à nouveau,
Le Temps a laissié son manteau.

Maître André Fivaz était un grand et fort luron, avec une puissante tignasse rousse tout emmêlée, et une barbe couleur de carotte qui lui montait quasi jusqu'aux yeux ; ce qu'on pouvait voir de son visage, – et ce n'était pas grand-chose hors le nez – était de la même couleur que le poil.

– Vrai, dis-je en l'approchant, vous avez belle voix, maître, et savez fort jolies chansons !

Le maçon se tourna, montrant sa barbe toute souillée de taches de mortier, et clignant ses petits yeux malins, il me dit : – Grand merci du compliment, jouvenceau ! oui-da, j'ai plus d'un fabliau dans mon sac et plus d'un air pour le chanter. Gageons que M. le curé ne t'a point enseigné celui-ci ; et gesticulant avec sa truelle il chanta :

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faictz égaulx tous deux comme de cire ;
L'ung est grand fol, l'aultre un petit folet ;
L'ung veut railler, l'aultre gaudir et rire ;
L'ung boit du bon, l'aultre ne boit du pire ;
Mais ung desbat, au soir, entre eulx s'esmeut ;
Car maistre abbé toute la nuit ne veult
Estre sans vin, de crainte qu'il ne meure.
Et son valet jamais dormir ne peult,
Tandis qu'au broc une goutte en demeure.

Pendant qu'il chantait à haute voix, je restais tout sot à l'écouter, et même je commençais à m'irriter contre lui, pensant que cet ivrogne de maçon avait fait cette chanson maligne contre mon cher M. Gauthier et contre moi ; mais ayant fini, Fivaz jeta sa truelle et me dit en riant :



– Ne te fâche point, mon jeune coq ! je n'y ai mis nulle malice, tenant messire Gauthier pour un saint et digne homme de curé, et toi pour un jouvenceau aussi innocent qu'une nonne en son cloître. Si mécréant et mal vivant que je sois, plutôt que de médire de M. le curé, je me couperais la langue. Le fabliau que j'ai chanté a été fait par un joyeux et habile homme du pays de France, qui vit en la compagnie des rois ; on l'appelle Clément Marot, et il en a fait bien d'autres, et des meilleurs.

Son explication m'apaisa, et je contai à Fivaz ce qui venait d'arriver à la cure de Pontareuse, ajoutant qu'on l'attendait pour relever sur le champ le mur écroulé.

– Ah ! ah ! dit le maçon en se peignant la barbe avec les cinq doigts – la dégringolade commence là-bas ? La masure a été neuve au temps de Charlemagne, mais il a coulé de l'eau dans l'Areuse depuis lors, et les maçons qui l'ont bâtie n'ont plus mal aux dents, mon fils.

Par ainsi, M. le curé veut que je rapetasse son logis : on fera le nécessaire ; on relèvera la béquille qui vient de chuter ; mais pour le reste bernique ! vieilles maisons et vieilles gens, c'est tout un : maçons ni médecins n'y peuvent rien !

Moi qui ne connaissais de Fivaz que sa fâcheuse réputation d'ivrogne, je m'ébahissais fort de l'entendre raisonner avec tant de sens et d'esprit, comme l'instant d'avant, j'avais été émerveillé de lui voir connaître fabliaux et poètes.

Il ne perdit pas de temps pour venir se mettre à la besogne, et se remua tant et si bien toute la journée, me faisant gâcher le mortier et porter les pierres, que le mur était relevé, appuyant la maison, quand le soleil se coucha derrière le mont de Boudry.

Juste à ce moment nous vîmes M. le curé qui passait le pont de Pontareuse, s'en revenant de Bosle. Il fit compliment à maître Fivaz de sa célérité, lui paya son salaire et nous versa rasade d'un fameux vin rouge ; c'était du crû de ces vignes qui montent derrière l'église et la cure de Pontareuse, lesquelles vignes sont dénommées pour cette raison « Derrière môtier. »

Maître Fivaz but avec recueillement ses premières gorgées, puis se pourlécha soigneusement les moustaches afin de n'en rien perdre. Quand je le vis, pour en avoir un second, tendre son gobelet à M. Gauthier, qui n'en buvait goutte, mais nous regardait faire en souriant, il me vint une malice au bout de la langue : je dis au maçon : – Ne voulez-vous point, maître, réciter à M. le curé le joli fabliau de Clément Marot ?

Quoique Fivaz ne fût point à son ordinaire homme à se troubler aisément, ma demande le mit si fort à la gêne qu'il en avala son vin de travers, toussa comme un cheval étique et s'en fut en toute hâte sans demander son reste.

– Ah ça, fit M. Gauthier, grandement ébahi et se tournant devers moi ; qu'est-ce donc qui prend ce mécréant de maçon ? il n'a point coutume de faire semblable grimace au vieux rouge de Pontareuse !

Quand je lui eus conté l'histoire des chansons de Fivaz, M. le curé se prit à rire de tout son cœur, comme il ne l'avait pas fait de longtemps.

Chapitre 5

Depuis le premier soir où M. le curé m'avait enseigné l'escrime, nous avions repris plus d'une fois nos exercices, la porte était soigneusement close et la clef tournée en la serrure. M. Gauthier qui avait grande confiance en Nannette pour toutes choses, ne voulait pas néanmoins qu'elle fût instruite de nos exercices guerriers. – Il y a une chose fâcheuse en la femme – avait-il coutume de dire ; une chose qui est son fort et son faible ; et cette chose, mon fils, c'est sa langue !

Il y a apparence que je faisais des progrès au maniement du fleuret – ainsi qu'on appelle les dagues dont nous nous servions, – car M. Gauthier déclara, un jour que je l'avais touché à plusieurs fois de la pointe de mon arme, que j'étais de force à me mesurer avec n'importe quel homme de guerre que ce fût, reître, lansquenet, écuyer, voire même avec un chevalier.

Cet éloge me fit grand plaisir, car la jeunesse est avide de louanges ; nonobstant, je me demandais parfois à quoi pourrait bien me servir cette science guerrière, à moins que je n'allasse guerroyer en Italie, en Allemagne ou en France.

À dire vrai, il ne m'eût point déplu de courir les aventures, et n'eût été mon jeune âge et le fait que j'étais à la cure de Pontareuse comme coq en pâte, peut-être eussé-je couru m'enrôler sous la bannière de quelque seigneur, amateur de bons coups d'épée, de lance ou d'arquebuse.

Mais M. le curé, à qui j'en touchai quelques mots, me dit en hochant sa tête grise :

– Patience, Claude, le lendemain aura soin de ce qui le regarde ; un jour viendra, qui n'est peut-être pas éloigné, où ta force et ton habileté pourront être requises pour le service d'une bonne cause, et cela, sans courir loin.

Cependant, me sentant grand et fort, la quasi oisiveté où je vivais au presbytère me pesait tous les jours davantage ; aussi n'y tenant plus, dis-je un jour hardiment à M. le curé :

– Cher et vénéré maître, tous les gars de mon âge et de ma taille besognent du matin jusqu'au soir comme leurs père et mère ; considérez, je vous prie, que je ne suis pas plus qu'eux chétif, souffreteux, ni malingre. Savez-vous ce que m'a dit hier Jacquemin Verdonnet, qui a juste mon âge ? – Voyons cela !

– Lui, s'en allant travailler à la vigne et moi revenant de pêcher pour le temps du carême, il me fit une grande génuflexion accompagnée d'un coup de chapeau en me disant :

– Salut à messire Claude Moïse Barbier, illustre et riche seigneur de Pontareuse, baron de Grand-air, marquis de Mince-Travail et autres lieux !

Outré de colère, j'ai serré les poings et j'allais lui courir sus, quand j'ai fait réflexion qu'en fin de compte il avait raison.

C'est pourquoi, tout déconfit et la tête basse, j'ai poursuivi mon chemin, aimant mieux passer pour un couard que frapper injustement qui me disait la vérité, bien qu'elle fût dure à ouïr.

M. Gauthier m'écoutait tout souriant et se caressant la lèvre : Bon ! bon ! marmottait-il ; un vrai Bayard sans peur, mais aussi sans reproche ! Va toujours, mon fils !

Moi, ne sachant qui était ce certain Bayard, mais voyant M. le curé bien prendre la chose, je continuai :

– Si vous vouliez me donner les moyens d'apprendre un métier propre à gagner mon pain, pour que je puisse regarder en face les honnêtes gens qui font œuvre de leurs dix doigts, ah ! monsieur le curé, comme je vous en rendrais grâce jusqu'à mon dernier jour ! M. Gauthier réfléchissait :

– Y a-t-il quelque métier auquel tu t'adonnerais plus volontiers, dit-il enfin ?

– Oui, M. le curé, répondis-je : souventes fois j'ai regardé de derrière sa fenêtre le maître armurier Pierre Amyet, forgeant le fer rouge ou fourbissant armes et cuirasses ; besogne pareille me semblait digne d'envie.

La fin de tout cela fut que le lundi d'après, j'étais installé chez maître Pierre Amyet, lequel demeurait où je suis aujourd'hui, à savoir en la dernière maison de Boudry, celle que le sentier des prisonniers tendant au château sépare de la porte de Vermondins.

De bon matin j'étais là, tirant le soufflet de la forge et m'essayant à limer et à battre le fer. Le soir, je m'en revenais au presbytère de Pontareuse, fatigué de corps, mais joyeux et léger d'esprit. S'il m'arrivait de rencontrer quelque vigneron ou bûcheron revenant du travail, je tenais la tête haute, car pour lors, je me sentais son égal.

Même, croyez-le si vous voulez, il arriva que Jacquemin Verdonnet, celui qui m'avait fait honte de mon oisiveté, devint mon compère et ami, à tel point que M. le curé en ayant eu vent, le conviait à dîner au presbytère les dimanches et jours de fête.

– Car, dit-il en riant, la première fois que Verdonnet prit place à table à mon côté, il ne convient point de séparer Oreste de Pylade !

Ni Jacquemin, ni moi n'osâmes, par respect, l'interroger sur ce qu'il voulait dire et pourquoi il nous donnait ces noms ; mais quand nous fûmes dehors :

– Claude, me dit Verdonnet d'un air perplexe, pourquoi M. le curé nous baptise-t-il de noms si étranges et qui ne sont point nôtres ?

– C'est apparemment qu'il a parmi ses connaissances deux chauds amis ainsi nommés.

– Hé bien ! reprit Verdonnet qui avait son franc parler, par ma foi ! ce sont là noms de païens ou de marmets ! A-t-on jamais ouï parler d'honnêtes gens de la comté qui s'appellent Au reste et Pilate ?

– Bellement Jacquemin ! le nom n'y fait rien, M. Gauthier ne t'en tient pas moins en grande estime.

– Vrai ? fit mon bouillant ami, tout radouci ; s'il en est ainsi, que M. le curé m'appelle Pilate, Hérode, voire Judas, je n'en aurai cure, pourvu qu'il m'honore en même temps de quelque amitié.

– Au surplus, dis-je en riant, il m'a paru qu'en son idée c'était moi qui étais Pilate et toi qu'il voulait nommer Au reste ou Oreste.

– Nenni da ! tu n'y es point : Pilate je suis, Au reste tu restes !

Un rire bruyant, partant de dessus nos têtes, nous coupa le sifflet : M. Gauthier était à sa fenêtre se pâmant et se tordant joyeusement à nous écouter, car nous étions pour lors devant le presbytère.

Assez déconfits, nous n'osions le regarder.

– Venez ça, mes enfants, nous cria-t-il en s'essuyant les yeux ; venez que je vous conte la véridique histoire des deux amis non pareils Oreste et Pylade.

Et nous rentrâmes, Verdonnet me poussant devant. Quand nous fûmes assis :

– Or ça, Jacquemin, commença M. Gauthier en clignant de l'œil, tu avais grand raison : de mémoire d'homme oncques n'ouït parler de gens de la comté ayant nom Oreste ou Pylade ; de marmets s'il y en eut, je ne sais ; mais ceux que j'ai dit étaient païens, assurément.

Toutefois nul ne peut raisonnablement le leur imputer à crime, attendu qu'ils vinrent au monde quelques centaines, voire un millier d'années avant notre Seigneur.

Oreste et Pylade étaient fils de deux rois grecs, en un temps barbare où il semble que c'était vulgairement la coutume de s'entretuer, déchirer, empoisonner parmi gens de même famille. Aussi ne veux-je point vous narrer tous les menus massacres et briganderies abominables qui nous sont rapportés de ces gens, et où l'on dit qu'Oreste ne fut point sans tremper les mains, ayant entre autres occis sa mère, laquelle avait méchamment ôté la vie à son époux Agamemnon…

Ici M. Gauthier s'interrompit en se frottant la lèvre d'une mine perplexe ; on voyait amplement qu'il cherchait par quel artifice il pourrait poursuivre sa narration sans faire mention de toutes ces tueries.

– Bref, reprit-il, tandis que Verdonnet me poussait son coude dans les côtes. Oreste eut un tel remords de son forfait, encore qu'il l'eût perpétré pour venger son père, qu'il s'en fut en pèlerinage au temple de Diane, en compagnie de son cousin et ami Pylade. Étant arrivés en la Chersonèse Tauride, présentement la Petite Tartarie, le roi Thoas voulut sacrifier Oreste à la déesse Diane. Pylade marqua pour lors la grande amitié qu'il

avait pour Oreste, en se voulant faire passer pour lui et immoler à sa place. Mais son cousin s'en défendit fort, assurant avec serment que son ami avait nom Pylade, et que pour lui, il était véritablement Oreste. Finalement ni l'un ni l'autre n'y perdirent la vie, mais bien le susdit roi Thoas, qu'ils occirent entre eux deux et de qui ils emportèrent les trésors, avec Iphigénie, sœur d'Oreste.

Je ne sais si l'histoire était finie ; de fait M. Gauthier s'en tint là, attendu que messire de Larchet, châtelain de Boudry, étant survenu, il nous congédia.

– Que t'en semble, Claude ? me dit Verdonnet, quand nous nous en fûmes allés. Oreste et Pylade étaient chauds amis, la chose est certaine ; mais il me paraît qu'ils furent en même temps francs pillards et coupe-jarrets !

– J'en demeure d'accord, Jacquemin ; mais M. Gauthier nous a voulu seulement montrer leur grande amitié, laquelle alla jusqu'à vouloir donner leur vie l'un pour l'autre.

De ce jour, Verdonnet ne manqua jamais à me nommer Pylade aux dîners du dimanche, se réservant celui d'Oreste, malgré que j'en eusse, et me laissant ainsi le rôle le plus honorable et le plus magnanime.

Car c'était un cœur d'or que Jacquemin Verdonnet, encore qu'il n'eût guère la mine avenante, étant court, trapu, bancal et poilu comme un sanglier. Par son travail de vigneron et manouvrier, il entretenait sa mère, une femme chétive et souffreteuse, mais de grand sens et de bon conseil.

Par les beaux jours de dimanche, nous avions coutume, Verdonnet et moi, après avoir dîné en compagnie de M. Gauthier, d'aller faire de grandes courses dans les bois et rochers du mont de Boudry. Comme écureuils et chats sauvages, nous grimpions des pieds et des mains aux rochers de Treymont, pour de là regarder bien loin, par-dessus le beau lac bleu,

les plaines, forêts et grandes montagnes blanches du pays des ligues suisses, et plus près, quasi toute la comté de Neuchâtel, depuis le Vaux travers, jusqu'au Val de Ruz, avec leurs joux noires et leurs vertes prairies, et jusqu'aux marécages de Landeron ; le long du lac, depuis les forêts de Serroue et Montmollin, ce n'étaient que prés, bois et vignobles, où brillaient les clochers des villages et les girouettes des châteaux. Sous nos pieds, dans la profondeur noire du val, grondait la rivière, roulant entre les rochers qu'elle creusait et fouillait en caves et baumes curieuses. Parfois un cri strident et plaintif nous faisait lever la tête : c'était une buse ou un épervier qui planait dans le ciel bleu, cherchant sa proie.

Il nous arrivait souvent aussi de nous dévaler dans les vaux et gorges obscures de l'Areuse, jusqu'aux retraites des renards et des chats sauvages, là où les grands lierres et clématites s'accrochent aux arbres comme cordages de navires. Verdonnet, qui était fort et adroit, me portait le défi d'atteindre si tôt que lui le sommet des grands sapins, en grimpant après ces cordes branlantes et flexibles.

Ne voulant pas demeurer en reste d'adresse, je m'y accrochais incontinent des pieds et des mains et m'élevais ni plus ni moins qu'un singe de Barbarie, cela au grand dommage de mes chausses, jusqu'à l'endroit convenu. C'étaient jeux à se rompre les os, et plus d'une fois l'un ou l'autre faillit choir ; mais toujours nous nous reprenions à quelque branche et sortions saufs de l'aventure. Il faut croire que la Providence est indulgente aux jouvenceaux téméraires, ou bien, comme le disait M. Gauthier en langue latine, « que la fortune sourit aux audacieux », car de ces expéditions, plus dignes de bêtes à poil ou à plumes que de créatures raisonnables, nos membres, sinon nos vêtements, se tirèrent toujours sans grand dommage.

Il faut dire, pourtant, que nous ne revenions pas de là les mains vides et rapportions autre chose que des déchirures à nos vêtements.

M. Gauthier, lequel était fort savant en toutes choses, et prenait plaisir à m'instruire, m'avait dit maintes fois :

– Le Créateur nous a mis deux yeux en la tête, pour observer toute sa création, laquelle est admirable à considérer, nous montrant comme du doigt sa puissance et sa bonté. Ne manque point à regarder autour de toi, et tu verras en la nature des choses merveilleuses, lesquelles te seront un exemple et une leçon perpétuels.

En conséquence, j'observais en nos courses dominicales les arbres, les plantes diverses, avec leurs fleurs et semences, les bêtes grandes et petites, depuis l'agile et féroce chat sauvage, jusqu'à la fourmi construisant avec industrie sa demeure avec les dards du sapin. Au retour, j'avais toujours un faix de fleurs, brindilles d'arbres et pierres curieuses, desquelles M. le curé m'enseignait les noms, la nature et l'usage qu'on en peut faire.

Verdonnet, fort gouailleur de sa nature, riait de mon penchant pour les mauvaises herbes, et quand il me voyait tout chargé de ramée, il cueillait gravement, s'il s'en rencontrait, quelque gros chardon, et me l'offrait, disant : Baudet si chargé mérite bonne provende !

– Point ne me chaut, disait-il, que vos docteurs et nécromants aient baptisé telle pauvre fleurette d'un nom barbare, que gens de bien et de sens rassis ne peuvent prononcer sans se donner une entorse à la langue ou faire la grimace d'un bourgeois de Boudry qui avale du vin de Landeron ! moi, j'appelle une marguerite, marguerite ; c'est un nom agréable et chrétien ; gageons que M. le curé et toi lui en donnez un plus baroque et moins aisé à dire !

– « Bellis perennis », fis-je en riant.

– Hum ! reprit Verdonnet, pour celui-là, passe encore ; il n'y a point trop à dire. Mais il me souvient fort bien que

M. Gauthier a, devant moi, donné à la nielle des blés certain nom sauvage et barbare.

– « Agrostemma githago » !

– Misère de moi ! s'exclama Verdonnet en se bouchant les oreilles ; si ce n'est pas là un langage de païen !

Verdonnet n'estimait plantes ou arbres que s'il en pouvait tirer quelque profit ; de fait, il fabriquait en perfection les sifflets, musettes et trompes en écorce de saule, et se taillait de solides gourdins de houx et les manches de fouet les plus flexibles du monde avec les tiges de genévrier, qu'il nommait « gracils ». De même, il prisait fort myrtilles, fraises, framboises, noisettes et brelettes, connaissant par le menu les lieux où foisonnent ces fruits des bois. Aussi M. Gauthier le nommait-il plaisamment « damnable épicurien, incapable de goûter la salutaire saveur des racines scientifiques ! »

Les dîners du dimanche que Verdonnet prenait avec moi à Pontareuse me font ressouvenir que j'ai négligé de vous dire une chose.

M. Gauthier, ne voulant point me faire perdre de temps pendant mon travail de la semaine chez maître Amyet, m'avait procuré à dîner à la cuisine du château.

Il faut savoir que messire Jean de Larchet, pour lors châtelain de Boudry, était bon compagnon et ami de M. le curé, auquel il rendait parfois visite en revenant de la chasse.

Messire de Larchet n'était point un de ces seigneurs comme il y en a trop, fiers et hautains avec les petits et les faibles. Non : il conversait avec chacun d'un ton jovial et avec bonhomie. Peut-être était-ce à la considération de M. Gauthier, qu'avec moi il était fort affable et familier, me frappant sur l'épaule et devisant gaiement de choses et d'autres, quand il me rencontrait dans la cour du château. C'est ce qui arriva un jour

que j'attendais pour dîner sous les grands arbres qui sont vis à vis la cour.

– Hé ! Claude, me dit messire de Larchet qui arrivait à cheval, sais-tu bien que tu ferais un fier homme d'armes, avec ta taille et ta prestance ?

– Grand merci, répondis-je, car il aimait entendre parler franc, il me convient mieux de fabriquer dagues, épées et pertuisanes, que d'en user pour trouer la peau des gens.

– Tu fais bien le dégoûté, reprit-il en clignant des yeux, c'est que tu as peur qu'on n'entame la tienne, hein, mon gars ?

Alors, poussé par le démon d'orgueil, je dis hardiment :

– Oh ! que nenni, messire ; je saurais bien la défendre ma peau !

Le châtelain qui était descendu de cheval et avait jeté la bride à un homme d'armes, se mit à rire et me poussa une hotte avec la main, disant :

– Hé ! hé ! le jeune coq se dresse sur ses ergots ! mais mon jouvenceau, pour garantir sa peau et pertuiser celle d'autrui, il faut savoir manier une épée, et chacun sait bien à Boudry que tu ne combats qu'avec un manche à balai.

Cette parole narquoise qui rappelait ma bataille avec le sieur Emonet, me piqua au vif et me fit oublier toute prudence, d'autant plus que l'homme d'armes qui tenait le cheval, un vieux sacripant de soldat bourguignon, ricanait dans sa moustache.

– Messire châtelain, dis-je, rouge comme une pivoine, je ne craindrais d'affronter, l'épée à la main, ni varlet, ni chevalier !

Surpris et mal content de ma réplique présomptueuse, messire de Larchet dit deux mots à voix basse au soldat, qui emmena son palefroi et revint au bout d'un moment portant

deux fleurets. Le châtelain, lequel s'était promené sans mot dire en l'attendant, se tourna froidement vers moi en disant :

– Quand les jouvenceaux ont le caquet trop haut, on le leur rabaisse ; Thibaut que voilà te va donner une leçon.

Je pris le fleuret qu'on me tendait, combattu entre le plaisir de montrer ma science, et l'appréhension de trahir le secret que M. Gauthier m'avait enjoint de garder.

Messire de Larchet, les mains derrière le dos, regardait malicieusement comment j'allais m'en tirer ; il parut d'abord surpris de voir que je n'avais point une gauche tenue, puis complètement ébahi en me voyant parer lestement toutes les attaques du vieux soldat, lequel, il faut le dire, n'était point un champion à comparer à M. Gauthier. Je glissais de temps en temps un regard triomphant du côté du châtelain, lequel n'en revenait pas de ma science inattendue et de la subite maladresse de Thibaut. Le Bourguignon s'échauffait, s'irritait et multipliait ses attaques ; voulant en finir par un coup de maître, je réussis à fouetter son fleuret de si belle manière, que je l'envoyai sauter par-dessus le mur de la cour !

Thibaut écumait de rage et sacrait comme un païen ; c'est chose certaine que, n'eût été la présence de son maître, il m'eût sauté à la gorge pour m'étrangler.

Quant à messire de Larchet, à ce dernier coup il s'écria confondu :

– Par sainte Estocade ! voilà du nouveau ! mon pauvre Thibaut, tu as trouvé ton maître !

Et pendant que le Bourguignon s'en allait, me jetant un regard furieux :

– Ah ! ça, Claude, vas-tu me dire comment toute cette science t'est venue dans le poignet ?

C’est pour lors que mon embarras fut grand, et que je maudis l’orgueil mal avisé qui m’y avait mis ! Il fallait répondre… Mais comment faire pour garder le secret de M. le curé ? Le malin esprit ne manqua point à m’induire en tentation de mensonge : mais comme M. Gauthier m’avait enseigné le respect de la vérité, je réfléchis incontinent que mentir pour lui garder le secret sur nos leçons d’escrime, serait une autre manière de lui désobéir, et une fort coupable, puisque en le faisant, je désobéirais aussi à un plus grand que lui.

Suant de malaise et n’osant lever les yeux sur messire de Larchet, je finis par dire d’une voix basse et étranglée :

– Messire châtelain, s’il vous plaisait me permettre de garder le silence là-dessus, je vous serais plein de gratitude ; c’est le secret de quelqu’un qui…

– Bien, bien ! me dit-il avec bienveillance ; à ton aise, ami Claude ! je vois que tu as autant de cœur et de sens que de poignet.

Et il me congédia.

Dès ce jour, je m’appliquai à garder ma langue et à surveiller Thibaut, le Bourguignon, de qui je m’étais fait un ennemi, ce qu’il me prouva de plus d’une manière par la suite.

Si j’ai rapporté cette aventure tout au long, c’est pour que les jeunes gens qui la liront en fassent leur profit et se gardent du péché d’orgueil.

Chapitre 6

C'était un bien bon maître que l'armurier Pierre Amyet, et un homme fort habile en son métier. M. le curé m'avait souvent répété qu'on doit se garder de juger les gens sur la mine ; qui l'eût fait pour maître Amyet se fût grandement mépris : long, maigre, sec et mince comme un échalas, les épaules, les coudes et les genoux pointus, avec cela des mains et des pieds quasi aussi larges que la grande pelle du fournier, et une tête toute petite et menue avec une douzaine de cheveux à côté des oreilles, le reste étant aussi chauve qu'un caillou. Qui est-ce qui a dit que les grosses têtes contiennent plus d'esprit que les autres ? celui-là, pour sûr, n'a pas connu maître Pierre Amyet, l'habile armurier, et fabricateur d'armes blanches.

Le maçon Fivaz, tout ivrogne qu'il était, se connaissait en gens d'esprit et disait de mon maître :

– Dans la petite caboche de Pierre Amyet, il y a moitié plus d'idées que dans les épaisses cervelles des autres bourgeois de Boudry, tous ensemble, depuis la porte de Vermondins jusqu'à celle du pont. Leurs crânes sont forts, épais, solides et de belle taille, semblables à des futailles bien cerclées… mais vides, contrairement à celui de Pierre Amyet, lequel bien que fort menu, n'est jamais à court d'idées.

Et quand Fivaz avait entamé ce chapitre, pour porter pièce aux bourgeois de Boudry, il n'en finissait plus, ajoutant malice à malice, disant que dans les petites boîtes sont les bons on-

guents, que tout petit tonnelet plein vaut mieux que gros « laigre » vide, et autres raisons semblables, jusqu'à ce qu'il s'attirât quelque mauvais coup d'un bourgeois moins endurant que les autres.

Ce n'était pas que le maître armurier eût jamais été le compère et l'ami du maçon : autant celui-ci était amateur de bon vin, et coutumier d'excès de boisson, autant mon maître était tempérant en cette matière comme en toutes choses. Et même à l'occasion, maître Amyet ne se gênait point de tancer vertement son voisin au lendemain de ses débauches, lui faisant honte de la misère où il laissait sa famille ; de fait, l'armurier en avait bien le droit, car plus d'une fois il avait dû la secourir, sans pour cela le crier sur les toits. Fivaz se gourmandait lui-même, promettait de s'amender et rendait grâce à maître Amyet, duquel il respectait et enviait l'honnêteté et la droiture.

Il y avait plaisir et profit à travailler en la compagnie d'un si brave homme, plein de sens et d'expérience, qui non seulement m'apprenait à forger, limer, façonner le fer, mais s'appliquait à former et façonner mon caractère, ainsi que doit le faire un maître qui a charge d'apprentis.

Les idées de maître Amyet sur les choses de la religion n'étaient point celles de M. le curé Gauthier, en ce sens, qu'au rebours de celui-ci, mon maître ne se mettait point en colère contre les hérétiques, mais qu'il discutait tranquillement leurs dires, et que, peu à peu, il inclinait à les trouver justes et raisonnables.

Ah ! si M. Gauthier avait su pareille chose, il ne m'aurait pas laissé un jour de plus chez maître Amyet, car il eût craint de me voir infecté du poison de l'hérésie.

Mais moi, appréhendant d'amener une brouille entre les deux hommes que je vénérais et aimais le plus au monde, je me gardais bien de souffler mot à M. le curé des discours de maître Amyet. D'ailleurs, je n'étais point fâché d'ouïr parler de sang-

froid et sans colère de ces huguenots, luthériens et zwingliens, qui, au péril de leurs jours, s'en allaient en tous lieux, élevant la voix contre ce qu'ils estimaient être fâcheux abus et erreurs manifestes de l'Église.

Les nouvelles doctrines commençaient du reste à se prêcher ouvertement partout et leurs partisans se renforçaient de plus en plus, cela à la grande mortification de M. Gauthier, lequel ne se tenait plus guère à Boudry ni Pontareuse, étant toujours par chemins et pays, luttant avec passion pour la vieille foi catholique.

Quand il revenait, son visage sombre, ses discours incohérents nous faisaient peine à Nannette et à moi. J'aurais voulu lui donner du soulagement ; mais loin de pouvoir le faire, je sentais bien que s'il eût pu lire en mon esprit, son chagrin en eût été plus lourd encore, car les raisonnements du maître armurier me convainquaient, comme malgré moi, que les réformés étaient dans la vérité.

Mon cher M. Gauthier avait bien vieilli ; sa haute taille se voûtait, ses cheveux étaient devenus tout blancs, non point tant par l'effet des années, que par le chagrin et les emportements qui lui mettaient la fièvre dans le sang.

Il faut savoir que ce Farel, que M. le curé appelait un loup dévorant, avait fini par prêcher dans la comté et même dans la ville de Neufchâtel, malgré les défenses de Monseigneur le gouverneur George de Rive et les efforts des chanoines. Aidé par un certain Antoine Froment, lequel défendait vaillamment Farel contre les injures et les coups, et recevait lui-même les horions des adversaires, il avait fait triompher les nouvelles doctrines à Neufchâtel, où les images des saints avaient été brisées et jetées dans le Seyon par les bourgeois. De là, il s'en allait avec Froment en divers lieux, entre autres au Val-de-Ruz, où ils faillirent perdre la vie, ayant été battus, maltraités et finalement mis en

prison par les ordres de dame Guillemette de Vergy, souveraine de Valangin.

On ne parlait plus à Boudry que de ces grands événements et des paroisses des alentours qui abandonnaient l'ancienne foi, appuyées en cela par leurs Excellences de Berne contre la volonté de Monseigneur le gouverneur, comme à Bevaix et à Corcelles. Même des paroissiens de Pontareuse, il y en avait bon nombre, par exemple tous ceux de Cortaillod, qui avaient délaissé la messe, appelant comme pasteur et magister un Français nommé Hugues Gravier. Il y avait aussi ceux de Rochefort, de la Gratta et de Bosle, lesquels avaient dessein de demander un ministre réformé, et c'est bien ce qui arriva en l'année 1532, ainsi que je vais vous le raconter.

Chapitre 7

Un beau matin, M. le curé Gauthier était parti pour un voyage ; nul, à Boudry ni ailleurs, n'aurait pu dire où il allait.

D'aucuns prétendaient qu'il s'était rendu en France, chez Mme la duchesse d'Orléans, notre gracieuse souveraine, pour la solliciter d'user de rigueur à l'encontre des prédicants hérétiques qui troublaient la comté. Quoi qu'il en soit, M. le curé avait établi en sa place, pour remplir tous les devoirs de sa charge, un jeune vicaire savoyard, duquel la mine béate et les paroles mielleuses ne me revenaient point, non plus qu'à Nannette, et j'imagine que les paroissiens ne le prisaient guère plus que nous.

Messire Jean de Larchet avait aussi quitté Boudry ; pour quelle raison ? je ne sais ; toujours est-il qu'un sieur Henri Vouga, de Cortaillod, avait été établi comme châtelain en son lieu et place.

Maître Pierre Amyet, lequel ne me traitait plus en apprenti, encore que je le dusse être durant six ans, mais en ouvrier, m'appelant son bras droit, me donnait pour lors le dîner en sa maison. Ce changement avait été fort de mon goût, non point qu'on fit chez lui meilleure chère qu'à la table du château, mais s'il faut vous en dire la raison, sachez que la cuisine n'y était pour rien, mais bien la cuisinière, laquelle était la propre fille de maître Amyet, jeunesse avenante, accorte, gaie comme un pinson, ayant tout l'esprit de son père, sans lui ressembler autre-



ment par les dehors. Or, je vous le demande, en tout bien, tout honneur, n'y a-t-il pas plaisir à considérer, tandis qu'on mange, un visage agréable, jeune et bien fait ?

Mais j'oublie que c'est du ministre réformé que je voulais parler et non point de la Toinette Amyet. J'y vais venir.

– Claude, me dit un jour maître Amyet, après le dîner, les deux « fossoirs[6] » que tu as remis en état ce matin font sûrement besoin à mon compère David Baillot. Que dirais-tu d'aller te dégourdir les jambes en les portant à Bosle ? les jouvenceaux n'aiment pas plus que les chèvres à rester en place.

Je ne demandais pas mieux que de faire une promenade par ce beau soleil du mois de mai. C'est pourquoi, rendant grâce à maître Amyet et débouclant ma « vagneure » (tablier de cuir), j'allai vite me débarbouiller ; comme il me fallait passer par le presbytère pour me vêtir plus proprement, n'ayant à Boudry que mes hardes de travail, je pris les fossoirs et courus tout d'une traite par le chemin des Repères jusqu'à Pontareuse.

Ayant changé de vêtements et dit à Nannette où j'allais, je partis en chantant, tellement ce beau jour de printemps me mettait le cœur en joie. Le ciel bleu, les prés verts, et là-haut, dans le « chanet », la ramée toute fraîche et rousse des chênes et

---

[6] Houe utilisée généralement pour le labour de la vigne (CNRTL)

celle plus verte des foyards, les fleurs avec leurs fines odeurs, tout cela me montait à la tête comme une pinte de vieux vin. Il y avait quantité de violettes odorantes le long des haies, aussi je pensai à en faire un bouquet, au retour, pour l'offrir à la Toinette Amyet. Cette bonne idée me réjouit encore plus que tout le reste et je traversai le pont de bois en courant, pour monter devers Trey-Rouz (Trois Rods – traduction maladroite du patois Trey-Rouz – au-delà du Ruz, de la Reuse). Comme mes pas résonnaient sur les gros pavés de la Vi d'Étra, je me souvins d'un débat survenu certain jour à l'endroit de cette route entre M. Gauthier et messire de Larchet.

Celui-ci affirmait que Vi de l'Étra signifie chemin de droite, via dextra, et que c'étaient les Romains qui avaient fait cette route pour se rendre de Genève à Bâle en passant, comme on le voit encore aujourd'hui, par Saint-Aubin, Bevaix, Pontareuse, Bosle et le Val-de-Ruz, en la seigneurie de Valangin.

M. Gauthier, lui, prétendait que Vi de l'Étra voulait dire « chemin pavé » via strata, ainsi qu'on dit en latin, et que les Romains n'y avaient sûrement pas plus mis la main que le grand Mogol, attendu que la route était plus vieille qu'eux.

Là-dessus le débat s'était échauffé à tel point, que M. le curé avait dit, enflammé d'un beau courroux, à messire de Larchet, non moins rouge que lui :

– Messire châtelain, il n'y a pire espèce de gens que les demi-savants, lesquels s'en vont jugeant et discourant sans sourciller de tout ce qu'ils ne connaissent point. Tout ce qui est vieux, ou grand, ou extraordinaire, est pour eux ouvrage des Romains. Dans trois cents ans d'ici, quand un vigneron fossoyant son vignoble, viendra déterrer dans les décombres de ce presbytère quelque vieux chaudron de Nannette, il se trouvera, soyez-en certain, quelqu'un de ces discoureurs, pour déclarer que c'est là le propre casque de Julius César !

Messire de Larchet était parti dans une grande irritation, et les deux amis demeurèrent brouillés durant deux grands jours.

Riant encore en moi-même au ressouvenir de cette furieuse joute de paroles, j'arrivai à Trey-Rouz.

Je vis là, assis devant sa porte, le vieux Jacques Huldriet, tout courbé par ses rhumatismes et 70 années de rude labeur. Il me voulut retenir pour aller en sa cave faire l'essai de son vin, car il n'en était point chiche, pas plus pour autrui que pour lui-même. Mais ayant appris par ouï-dire que si l'on sait comment on entre en sa cave, on ne sait guère comment on en sortira, je me défendis d'accepter, au risque de le mécontenter. En montant à Bosle, depuis le val du Merdasson, je fus grandement surpris d'ouïr une grande rumeur venant du village, lequel, quand j'y entrai, m'apparut rempli d'une foule d'hommes et de femmes fort échauffés et discourant bruyamment.

Tout ce monde se rassemblait comme font les abeilles quand elles essaiment ; quand je fus au milieu du village, vers le puits qui est à l'entrée du chemin de la Croix, tendant à Areuse, je vis par dessus les têtes un homme debout sur une futaille et qui levait la main pour commander le silence. Le voyant revêtu d'une robe noire et d'un bonnet de docteur, je songeai incontinent que j'étais en la présence d'un de ces prédicants hérétiques que M. le curé Gauthier exécrait si fort. Était-ce peut-être là le terrible Farel ? Mais non : j'avais ouï dire que celui-ci était laid comme les sept péchés, que son poil était roux et hérissé et que sa parole éclatait ainsi que le tonnerre.

Celui que je voyais là, avait le visage brun et agréable, avec une petite barbe noire en pointe, et lorsque, tout le monde ayant fait silence, il se mit à parler, c'était d'une voix douce et claire qui m'entrait tout droit dans l'esprit et dans l'âme.

Si, au lieu d'avoir appris à façonner le fer, j'avais passé mes jeunes années sur les bancs des écoles, je pourrais vous rapporter tout ce que nous dit si excellemment le prédicant huguenot.

Ce n'étaient point des discours enflammés contre les prêtres catholiques, ou contre les évêques, ni contre celui que j'appelais encore en ce temps « notre saint père le pape ». Nullement : il nous parla de nous-mêmes, de nos méchancetés qui allument contre nous la colère de Dieu, nous montrant comme du doigt que jeûnes, pénitences, oraisons et œuvres pies n'effacent point nos péchés et n'apaisent point le courroux de Dieu.

Ne croyez pas, disait-il, qu'il serve à quelque chose de fatiguer de jeûnes et de veilles la poussière de vos corps : macérer la chair, si l'âme ne fructifie pas, c'est labourer la terre et ne lui point faire porter de moisson ; c'est construire une statue d'or en dehors et de boue au-dedans. Fossoierez-vous votre vigne tout à l'entour, laissant le dedans plein de ronces et de buissons ?

Comment nettoyer votre âme, image de ces sépulcres bien blanchis au dehors, tandis qu'ils sont pleins au-dedans d'ossements et de pourriture ?

Ni vous, ni vos œuvres les meilleures n'y peuvent rien ; mais les saints dans la gloire, dites-vous, plaident notre cause auprès du Père !

Écoutez, mes frères – continua le prédicant en élevant au-dessus de sa tête un gros livre, semblable à un missel, et que je ne savais point alors être la Sainte-Écriture – écoutez la parole d'un de ces saints, répondant lui-même à cette erreur de vos âmes : – Saint-Jean a dit – et il lut dans son livre : – Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point ; que si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, savoir Jésus-Christ, le juste.

Oui, mes frères, continua le ministre, que la foule écoutait en silence et comme buvant ses paroles, voilà le vrai, voilà le seul intercesseur ; lui seul a le droit d'être entendu de son Père en plaidant notre cause, car il a porté nos propres péchés en son corps sur le bois, il a été frappé pour nos iniquités, navré pour

nos forfaits ; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures.

Alors le prédicant nous fit le tableau de notre Sauveur quittant là-haut la gloire pour venir porter en son corps toutes nos infirmités, et finalement recevoir sur la croix la peine de toutes nos méchancetés ! Il me semblait que mon cœur se gonflât au-dedans de moi et mes yeux se troublaient ; proche de moi il y avait des femmes et même de rudes vignerons et artisans qui ne pouvaient point retenir leurs larmes. Quand le discours du ministre fut fini et qu'il eut exhorté chacun à ne regarder qu'à Jésus-Christ et à ne se confier qu'en Lui seul, je découvris dans la foule la bonne figure de David Baillot, à qui j'avais affaire.

Je m'en fus l'accoster, pendant que l'assemblée se dispersait, et lui demandai :

– Qui est ce prédicant et d'où vient-il ?

– C'est, me répondit David Baillot, un médecin dauphinois, ami et compagnon de Farel, lequel l'a sollicité de quitter la médecine pour prêcher l'Évangile ; son nom est Christophe Libertet dit Fabry et il est présentement pasteur de Neuchâtel. Ses discours ne sont-ils pas doux au cœur et bons à ouïr ?

Où Farel rencontre des adversaires et des contredisants, Fabry trouve les cœurs inclinés à l'entendre. Farel, c'est un torrent puissant et déchaîné, lequel entraîne tout sur son chemin ; les obstacles le courroucent : il les renverse ; mais les cœurs s'aigrissent parfois à ses harangues enflammées, car la lutte appelle la lutte. Fabry, c'est un filet d'eau murmurante et limpide qui pénètre par les joints du cœur et finit par l'inonder. C'est lui qui a remis la paix en l'église de Boudevilliers, livrée au trouble par les efforts des chanoines de Valangin. Dans l'espace de huit mois, il a remis cette église et les voisines en bon état, réduisant les chanoines au silence, non par violence, mais par douceur, fermeté et vérité. – Tout en devisant de la sorte, David Baillot

m'avait conduit en sa maison, et comme le tard venait, il me convia à partager le repas de la famille, laquelle se composait outre lui, de sa femme Thérèse et de ses deux fils Jacques et Philippe, gaillards larges et trapus approchant de mon âge.

Ce que j'appris durant le repas me remplit de trouble : il paraît que les gens de Bosle, Rochefort et La Gratta, lesquels inclinaient à embrasser les nouvelles doctrines, avaient envoyé des députés à Neufchâtel pour prier Fabry de venir prêcher en la paroisse de Pontareuse.

Et voilà qu'il arrivait, commençant par Bosle et voulant se rendre le lendemain à Pontareuse. Incontinent je songeai à la colère et à la douleur de M. Gauthier quand il reviendrait, trouvant sa paroisse divisée en réformés et catholiques, peut-être même tout entière passée aux nouvelles doctrines. Et me souvenant comme j'avais prêté l'oreille aux discours insinuants de ce Fabry, je me fis horreur à moi-même, me considérant comme traître et parjure envers mon cher protecteur.

L'esprit plein de pensées amères, je pris congé à la hâte, prétextant la nuit qui tombait et m'en allai rapidement.

Le Ciel préserve mes ennemis les plus cruels de ressentir jamais les angoisses qui me torturaient, tandis que je cheminais vers Pontareuse, tantôt courant avec rage, tantôt m'arrêtant pour raisonner avec moi-même. Les paroles de Fabry revenaient obstinément en ma mémoire, ainsi qu'un de ces airs qu'on entend sans cesse ni repos chanter en sa tête, sans pouvoir l'en chasser. Une voix me disait : Ces paroles sont la vérité ! mais moi je luttais, l'âme déchirée, pour défendre celui qui m'avait été un père. Tiens ferme et ne succombe point, me disais-je, ou M. Gauthier en mourra de chagrin.

Comme je montais dans le bois de pins et de chênes qui est vers le Châtelard, avant Trey-Rouz, il me sembla ouïr comme des paroles étouffées et le bruit d'une lutte. Ce me fut un vrai

soulagement, ainsi qu'un bain d'eau fraîche à mon crâne brûlant.

Cherchant vite à tâtons un caillou du chemin pour me servir d'arme en cas de besoin, je courus en avant et aperçus sous l'ombre des chênes un groupe confus qui luttait presque en silence au milieu du chemin. M'avançant pour lors tout doucement le long de la haie, je distinguai trois hommes armés d'épées, qui en entouraient un quatrième fort adroit à se défendre à l'aide d'un bâton, car on entendait le bruit sec du bois frappant l'acier des épées.

Je ne pouvais voir dans l'obscurité qui étaient ces gens, ni assaillants, ni assailli ; mais comme il est traître et malhonnête de se mettre trois contre un, j'assénai sur la tête d'un de ces malandrins un furieux coup de mon caillou. L'homme, ainsi que j'avais compté, roula par terre en lâchant son épée ; je m'en saisis, pour charger ses deux compagnons ébahis, lesquels ne firent point longue défense et prirent la fuite à toutes jambes. Les laissant courir, je me tournai vers l'homme que j'avais secouru ; et demeurai tout saisi. Cette longue robe, ce bonnet plat, et autant que la nuit me permettait d'en juger, cette barbe noire… serait-ce bien lui, Fabry ? – C'était lui, car je le reconnus à sa voix, lorsqu'il me dit tranquillement :

– Qui que tu sois, je t'ai grande obligation, car ton aide m'est venue à propos. Un bâton est une pauvre arme à opposer à trois épées, bien qu'en mon pays on ait quelque habileté à s'en servir.

– Vous l'avez prouvé, maître, lui dis-je, car c'était vrai.

– Mais, dit le prédicant en se baissant sur l'homme que j'avais abattu, et qui ne remuait ni ne soufflait, j'imagine que celui-ci a été mal accommodé par ton caillou.

Ne sachant s'il était mort ou non, nous le prîmes, moi, par les épaules, Fabry par les jambes, pour le porter à Trey-Rouz où le prédicant s'en allait passer la nuit quand il avait été attaqué.

Ce n'est point une besogne agréable, vous pouvez m'en croire, que de porter ainsi l'homme à qui l'on a peut-être ôté la vie, quand bien même cet homme est un méchant drôle.

Véritablement, le ciel me réservait à des aventures bien étranges et surprenantes, en m'envoyant, moi, qui voulais rester catholique par amour pour mon bienfaiteur, au secours d'un prédicant hérétique apportant la division dans la paroisse de M. Gauthier ! Et cet homme que j'avais assommé et portais présentement, qui était-il ? Quelque fanatique bourgeois de Boudry ! qui sait : peut-être un ami de M. Gauthier ! À cette pensée, une sueur froide me vint aux tempes et je faillis lâcher le corps que je soutenais. Pourtant en y réfléchissant, je vis bien que ce serait faire injure à M. Gauthier que de lui supposer pour ami un coupeur de bourse et détrousseur de grand chemin.

Nous portâmes notre homme, mort ou vif, chez Jacques Huldriet, où je n'eus pas à le considérer longtemps à la lumière du foyer, pour reconnaître en lui Thibaut, l'homme d'armes du château, avec qui j'avais jouté déjà, mais à armes plus courtoises.

Cette découverte ne me fut point agréable ; si messire de Larchet eût encore été châtelain de Boudry, je n'eusse point eu d'inquiétude à ce sujet ; mais avec le châtelain Vouga, qui ne me connaissait guère, comment cela finirait-il, surtout si Thibaut était vraiment trépassé, encore que le gredin n'eût reçu que son dû, pour son attaque de grand chemin !

Heureusement pour lui, le Bourguignon avait la vie dure et le crâne épais ; quand on eut lavé sa face ensanglantée, la fraîcheur de l'eau lui rendit sa connaissance ; incontinent, le prédi-

cant m'attira dans un coin obscur de la cuisine, en me disant tout bas :

– Si tu connais cet homme, mieux vaut qu'il ne te voie point ; cette affaire pourrait t'attirer des embarras. On prendra soin de cet homme ici et je veillerai à ce qu'on ne te nomme point. À ce propos, continua-t-il en m'accompagnant dehors, j'ignore encore ton nom et le lieu de ta demeure ; il me serait agréable de savoir à qui je dois d'être encore de ce monde, pour y servir mon Maître.

Bien que j'eusse résolu de ne le pas renseigner à cet égard, la manière discrète en laquelle il me tirait d'affaire, sa parole douce et agréable et je ne sais quoi en lui qui m'attirait, tout cela délia si bien ma langue, que je lui fis part de toutes mes perplexités, de mes combats avec mon propre esprit, à cause de ma situation vis-à-vis de M. Gauthier. Le ministre m'avait écouté avec attention et sans dire mot : quand j'eus fini de vider mon cœur, il rentra vivement au logis de Jacques Huldriet, dit quelques mots aux gens qui étaient à soigner le blessé, puis ressortit en me prenant le bras pour me faire compagnie.

– Mon ami, dit-il de sa voix douce et calme, ton cas est épineux, et il m'est fort malaisé de te conseiller. Te répondre par la parole du divin Maître : – « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi » me paraît cruel en cette occurrence. Tout ce que tu me récites de M. le curé Gauthier, me donne grande estime pour lui ; il est assurément un de ces hommes qui ont le cœur meilleur que la tête ; la sienne, ai-je ouï dire, est chaude et irascible. Je comprends tes angoisses, ami Claude, et le combat qui se livre entre ta conscience te montrant la vérité, et ton cœur qui t'empêche de la saisir, de peur de chagriner l'âme de ton maître et ami, lequel la combat.

– Sur toute chose, jeune homme, et quoi que tu décides, agis droitement et sans détour vis-à-vis de celui qui t’a tenu lieu de père.

Si j’étais en ton lieu et place, je lui dirais avec toute la confiance et le respect d’un fils :

– Mon père, voici ce que m’ordonne ma conscience ; mais mon affection, ma gratitude à ton endroit, l’appréhension de t’affliger me retiennent, que dois-je faire ? Si M. Gauthier, malgré son zèle catholique et sa fougue naturelle, est l’homme loyal que je pense, il te dira : – Mieux vaut obéir à Dieu plutôt qu’aux hommes, si tu penses ouïr en ta conscience la voix de Dieu même.

En entendant ces bonnes paroles, je sentais s’alléger le poids qui m’oppressait le cœur. Le digne prédicant, m’ayant ainsi réconforté, s’en revint à Trey-Rouz, tandis que je rentrais au presbytère où Nannette, fort en peine, me reçut avec une gronderie et une omelette au lard. Le vicaire savoyard n’était point au logis, cela à mon grand soulagement, car sa vilaine face de fouine m’ôtait toujours l’appétit.

Chapitre 8

Dès le lendemain matin, Boudry, Vermondins et Pontareuse étaient en grande rumeur ; il n'était bruit que du prédicant Fabry, du prêche qu'il avait fait à Bosle et de celui qu'il viendrait faire dans l'après-midi, sur le cimetière, devant le temple de Pontareuse.

On se racontait aussi, mais cela à l'oreille, que, s'en venant de Bosle à Trey-Rouz, le ministre réformé avait été rencontré par trois bons catholiques, lesquels étaient dévotement occupés à lui faire réciter un ave-maria, quand le diable en personne était survenu comme un éclair et avec une odeur sulfureuse, et avait, de son pied fourchu, détaché une ruade dans la nuque d'un d'entre eux, le tuant raide, après quoi il avait disparu, emportant le ministre hérétique sous son bras.

Qui avait bien pu accommoder l'histoire de cette étrange façon ? Il n'y avait pour la connaître, outre le prédicant et moi, que les Huldriet et les deux gredins, compères de Thibaut.

Pour moi, je n'en avais soufflé mot à âme qui vive. J'avais seulement rendu compte à mon maître de ma mission chez David Baillot et n'avais parlé que brièvement du prêche du ministre Fabry, ayant par devers moi pris le ferme propos d'attendre le retour de M. Gauthier, pour faire à celui-ci la confession de mes sentiments.

En cette matinée, il est à croire que nul homme, ni femme, à Boudry, ne fut à sa besogne, si ce n'est maître Amyet et moi ; devant chaque maison les gens s'attroupaient et devisaient avec force gestes et éclats de voix ; les femmes, principalement, étaient grandement affairées, et c'était merveille qu'elles pussent s'entendre, parlant comme elles faisaient toutes à la fois.

Tout ce monde comptait bien se rendre à Pontareuse ; les uns pour faire vacarme et scandale, les autres, pour ouïr et juger tranquillement les discours du prédicant.

À dîner, maître Amyet annonça son intention d'y aller pareillement, me donnant congé de l'accompagner.

– Grand merci, maître, lui dis-je, avec votre permission je demeurerai au logis, – et de fait, j'y restai malgré l'ébahissement de maître Amyet, qui pourtant ne souffla mot ; je me tins ferme, même sous le reproche des yeux de sa fille Toinette, laquelle avait déjà revêtu ses plus beaux ajustements, ainsi que font les femmes en toute occurrence quelque peu extraordinaire.

Il me paraissait qu'en l'absence de M. Gauthier et avant de m'être ouvert à lui, il eût été déloyal de ma part d'aller au prêche tenu par Fabry.

J'en aurais à écrire pour le restant de mes jours, si je voulais relater tout ce que j'ouïs raconter de ce prêche et de ceux qui le suivirent, notamment par Nannette, laquelle tenait ferme pour le pape et la foi catholique, par seule affection pour M. Gauthier.

De celui-ci, toujours point de nouvelles ; son absence était pourtant fort dommageable aux intérêts de la cause catholique, laquelle perdait tous les jours des partisans, son vicaire usant des plus honteux moyens pour combattre Fabry, et celui-ci gagnant peu à peu les âmes à la réforme par sa douceur, son support et sa charité.

Il y a toutefois un détail que je dois vous faire connaître à ce propos, car il fut de grande conséquence pour la suite de ma vie.

Le presbytère était toujours ma demeure, M. le curé m'ayant, en partant, expressément recommandé d'y rester comme par le passé ; de fait, la bonne Nannette m'y soignant et choyant comme elle eût fait d'un fils, cette vieille masure était pour moi la maison paternelle.

Mais la présence du vicaire savoyard avait apporté le trouble et la gêne dans la maison.

Rien qu'à le voir, avec ses cheveux plats collés sur les tempes, ses joues rondes et blafardes comme un saindoux de pourceau, et ses petits yeux qui ne regardaient jamais personne en face, je me sentais frissonner comme il arrive alors qu'on empoigne une vipère en cueillant des violettes.

Entrait-il en quelque pièce du presbytère où je me trouvais, aussitôt j'avais hâte d'en sortir, par peur, non de lui, mais de moi-même et des répliques violentes que je pourrais faire à ses paroles mielleuses. Cet homme avait le sentiment que je le tenais en mince estime, car en ces occasions, il levait pour un moment ses paupières et laissait glisser sur moi un regard luisant et féroce.

Un soir, comme j'étais à souper dans la cuisine avec Nannette, celle-ci se mit à me narrer un scandale qui avait eu lieu durant un des prêches de Fabry. Un méchant drôle, ayant attaché une vieille poêle défoncée à la queue d'un chien, avait chassé l'animal au travers de l'assistance. Cette vilaine action avait mis en grand émoi tous ceux qui étaient là, mais malgré toutes les recherches, on n'avait point découvert le coupable. Nannette, encore que bonne catholique, était révoltée de ce scandale, et en brave et digne femme, elle s'indignait qu'il se fût trouvé un catholique assez malhonnête pour combattre les hérétiques par de tels moyens.

J'étais de son sentiment et en train de le dire, quand la porte s'ouvrit doucement et M. le vicaire entra.

– Voilà comment, dit-il, en nous considérant méchamment en dessous, comment je surprends la servante et le valet d'un prêtre catholique à trahir et renier le maître et l'Église qui les nourrissent ; mais…

Je m'étais levé avec violence : le vicaire s'interrompit et recula jusqu'à la porte.

Alors posant la main sur l'épaule de Nannette toute saisie, je dis en tremblant de colère :

– Celle-ci est une fidèle servante qui n'a jamais trahi ni son maître, ni sa foi. Ce qu'elle a dit tout à l'heure comme une honnête femme, vous l'avez surpris comme un malhonnête homme par le pertuis de la serrure ; si ces paroles qui n'étaient point dites pour vos oreilles les ont blessées, c'est que votre mauvais cœur ne les peut comprendre !

Et pour ce qui est du valet dont vous avez parlé, je n'en vois d'autre ici que vous, repris-je en m'avançant sur le vicaire, lequel devenait vert de fureur et de crainte.

Quant à moi, continuai-je, si je suis grandement redevable envers M. Gauthier, ce n'est point à son indigne vicaire que j'en dois compte.

Toutefois, je veux bien vous apprendre, pour votre gouverne, que le pain que je mange ici n'est point celui de l'Église, mais me vient de mon labeur quotidien, et ce pain, je le gagne plus honnêtement que certaines gens ne font de celui de l'Église !

Là-dessus, je tournai le dos au méchant prêtre et revins chez Nannette qui tremblait comme la feuille et marmottait une oraison.

Le vicaire, à qui l'excès de son courroux rendit quelque audace, balbutia d'une voix basse et sifflante quelques paroles sur les hérétiques et leurs défenseurs, paroles auxquelles je n'eusse point pris garde, si le nom de Thibaut le bourguignon n'eût frappé mes oreilles.

– Oui, disait le vicaire en ouvrant la porte, on n'ignore point que le diable qui a secouru Fabry en frappant Thibaut, venait de Bosle et non point de l'enfer, bien qu'il doive y brûler certainement au siècle des siècles.

Voyant que je haussais les épaules sans daigner répondre, le vicaire s'enhardit et continua, tenant un pied dehors pour s'enfuir plus promptement en cas de besoin :

– À cette fois le maudit hérétique m'a échappé, mais ce que l'épée n'a pu faire, la poudre et le plomb…

Il n'acheva pas, car j'étais sur lui, le serrant à la gorge et criant :

– Ah ! misérable meurtrier ! faux prêtre du Seigneur ! c'était donc toi ?… et le secouant comme on fait d'un prunier pour en faire choir les fruits mûrs, je le lançai dehors de toute ma force. À peine était-il hors de mes mains, que j'aperçus dans l'ombre du cimetière un homme debout, qui reçut le vicaire en plein corps et chancela sous le choc ! Je m'avançai vivement : toute ma colère tomba soudain et je pensai recevoir un seau d'eau froide sur la tête, en reconnaissant M. Gauthier.

Ce qui suivit, il me serait malaisé de le dire au juste, pour ne point mentir.

Tout ce que je me rappelle, c'est que le moment d'après, M. Gauthier était dans sa chambre, interrogeant le vicaire et moi sur les motifs de la querelle. Mon cœur se serre encore à l'heure présente, quand je revois en esprit M. Gauthier affaissé dans son fauteuil, sa tête blanche dans la main et tournant vers moi sa figure lassée et triste jusqu'à la mort.

Comment trouverais-je autre chose en ma mémoire que la figure vieillie, sombre et malheureuse de celui qui avait été jadis si fort, si jovial et si bon ? Le souvenir de ce qui fut dit entre nous s'est envolé, il ne m'en est resté que ceci :

Le vicaire ayant audacieusement reconnu avoir induit Thibaut et un autre varlet à l'accompagner pour attaquer Fabry, et s'en faisant même une gloire, disant que c'est une œuvre agréable à Dieu que de purger la terre de pareils ennemis de l'Église, et que M. Gauthier en eût fait autant, celui-ci s'était levé tout empourpré d'indignation et lui avait dit d'une voix de tonnerre :

– Honte à qui frappe traîtreusement dans l'ombre son ennemi te plus cruel ! c'est là une action déloyale et indigne d'un honnête homme ! Quand je me mesurerai avec Fabry, ce sera face à face, à la lumière du jour, chacun de nous à la tête de ses partisans, et alors Dieu jugera ! Quant à vous, quittez ces lieux dès demain, pour n'y revenir jamais.

Ce soir-là, je ne parlai point à M. Gauthier de mon entretien avec Fabry, ni du conseil qu'il m'avait donné. Comment, le voyant si malheureux, lui aurais-je fait l'aveu de mes luttes et du changement qui s'était fait en mes idées sur les choses de la religion ? N'avait-il point assez de chagrin déjà, et pouvais-je y ajouter encore celui de me voir prêt à délaisser la cause qu'il défendait de toute son âme ? Que le ciel me pardonne, si je gardai le silence, alors qu'il eût fallu parler !

Mon pauvre cher M. Gauthier trouvait en revenant à Pontareuse le plus cuisant des chagrins.

Le châtelain Vouga, lui-même, avec nombre de bourgeois de Boudry et quasi tous ceux de Bosle et de Rochefort, ayant embrassé la foi nouvelle, il arriva, dès le lendemain du retour de M. Gauthier, une ordonnance de la seigneurie lui prescrivant de ne plus célébrer le culte romain au temple de Pontareuse, lequel était remis aux réformés comme étant les plus nombreux. Quant

aux catholiques, ils devraient dorénavant se contenter de la chapelle de Boudry, laquelle n'avait servi jusqu'alors qu'aux infirmes et vieillards de la ville qui ne pouvaient s'en aller à Pontareuse.

Quand le « sautier[7] » Gorgerat apporta cette missive au presbytère, je n'y étais point, mais Nannette me dit que le pauvre homme tremblait dans toute sa chétive personne comme un saule agité par le vent. M. Gauthier était devenu aussi blanc que le papier qu'il lisait, mais, sans proférer une parole, il avait congédié Gorgerat de la main, et s'était enfermé dans sa chambre.

Tôt après, il était parti pour Boudry, malgré que la nuit fût tombée.

Je ne pus rien apprendre de plus ce soir-là, ni même le lendemain matin ; M. le curé prit avec moi le repas du matin, s'enquérant avec intérêt de mes progrès en ma profession, mais sans parler d'autre chose. Il me marquait toujours une grande affection, mais soit qu'il eût eu vent par quelqu'un de mon penchant pour les réformés, soit qu'il l'eût pénétré de lui-même, il se garda de m'entretenir des graves changements survenus dans sa paroisse durant son absence. Pour moi, j'étais à la gêne, ainsi qu'en la présence de son père doit être un fils qui a la conscience chargée de quelque acte répréhensible.

---

[7] Huissier, exerçant des fonctions diversifiées au sein de l'administration et de la justice.

Chapitre 9

Quand je m'en fus à la besogne ce jour-là, qui était un vendredi, je vis sur le champ qu'il y avait quelque émotion populaire à Vermondins et à Boudry, comme le jour où Fabry avait prêché pour la première fois à Pontareuse.

On voyait les bourgeois se rassembler par groupes et converser à voix basse.

Avisant parmi eux Jacquemin Verdonnet, lequel, par amitié pour M. Gauthier, était resté ferme champion de la foi catholique, je m'approchai pour lui demander la cause de cet émoi.

– Écoute, Claude, me dit-il en m'entraînant à l'écart, peut-on te parler à cœur ouvert ? tiens-tu pour la messe ou pour le prêche ?

Voyant que j'hésitais, il reprit en riant :

– Ah ! parpaillot, gageons que le Dauphinois t'a ensorcelé, comme il a fait de bien d'autres. Mais bah ! tu aimes M. le curé autant que je le fais moi-même, voire un peu plus, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! M. Gauthier a annoncé qu'il s'en va venir à la chapelle pour haranguer les bourgeois de Boudry, à cette fin de faire rentrer au bercail les brebis dévoyées dans les pacages du pasteur Fabry. Par ainsi, Claude, poursuivit Verdonnet, lequel n'avait jamais mine plus solennelle qu'en se gaussant de quelqu'un, si tu as goûté de ces herbages empoisonnés, comme il y a apparence, ne manque pas à t'y rencontrer.

Cette nouvelle me mit dans un grand trouble : – Pourquoi, me disais-je en commençant la besogne avant l'arrivée de maître Amyet, pourquoi M. Gauthier m'a-t-il fait mystère de ceci ? se méfie-t-il donc de moi ? et déjà je m'irritais de ce défaut de confiance, quand me remémorant ce que j'avais ressenti durant le prêche de Fabry, mes luttes avec moi-même, ma conversation avec le prédicant, et le conseil qu'il m'avait donné, j'en vins à reconnaître que si M. Gauthier avait, de manière ou d'autre, eu vent, sinon de mes sentiments, à tout le moins de mes relations avec le ministre hérétique, il n'était point surprenant qu'il se tînt sur ses gardes vis-à-vis de moi.

Ne devais-je pas lui avoir moi-même découvert, dans les chaudes explications de la veille, après ma querelle avec le vicaire, quel était mon sentiment présent au sujet de la réforme ? et néanmoins il voulait me laisser pleine liberté de faire mon choix. Cette idée m'attendrit à tel point, qu'avec la fougue de mon jeune cœur, je fis en moi-même la promesse téméraire de rester fidèle à la cause de mon père adoptif.

Aussi quand maître Amyet fut venu en la forge, je lui dis sur le champ :

– Maître, vous plairait-il m'accorder licence d'aller à l'assemblée de la chapelle ?

– Vas-y, mon fils, répondit-il ; ou plutôt, allons-y de compagnie. En toute cause, il est équitable d'entendre les deux parties avant de juger lequel a raison ; qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

Tous les bourgeois de Boudry, tant ceux de la ville, que de Vermondins et de Pontareuse, furent là à l'heure fixée par M. Gauthier, à tel point que la chapelle était comble, les derniers venus restant debout devant la porte, faute de pouvoir en-

trer. Le châtelain Vouga, lui-même, et le banderet[8] Pierre Favre, et tous ceux qui s'étaient déclarés ouvertement pour la réforme, y étaient également, se tenant à l'écart.

Il y eut un bourdonnement de voix quand M. le curé parut, puis un grand silence se fit, alors qu'élevant sa voix forte qui remplissait la chapelle, il se mit à adjurer ses paroissiens de rester fidèles à la foi de leurs pères.

– Jusques à quand, disait-il avec amertume, comme Elie le grand prophète, jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si Bahal est Dieu, suivez-le ! si l'Eternel est Dieu, suivez-le !

Délaisserez-vous, ainsi que fait un fils ingrat et dénaturé, votre sainte mère l'Église, laquelle, depuis votre naissance, vous a reçus en son sein, vous a nourris de ses enseignements, consolés dans vos chagrins, absous de vos iniquités ? Jetterez-vous au vent, comme on fait d'un haillon hors d'usage, cette église de vos pères, en laquelle ils sont nés, ont vécu et sont morts dans la paix ? Voyez-les là-haut, dans le sein d'Abraham, suivant d'un œil attristé vos pas hésitants qui vous conduisent aux abîmes de la perdition et de la mort. Faut-il donc, Seigneur, faut-il voir dans les années de ma vieillesse, ces brebis desquelles tu m'avais donné charge, s'égarer dans les sentiers tortueux de l'erreur et du mensonge, séduites par la voix perfide de loups dévorants recouverts de la peau des agneaux !

---

[8] Dérivé de banneret, porte-bandeira (dans certains vieux documents), vexilifer : charge militaire tirant ses origines de la féodalité. Lorsqu'un vassal pouvait fournir un certain nombres d'hommes libres équipés pour la guerre, il recevait une bannière, signe d'autorité. À l'instar des seigneurs, des Bourgeoisies, telle Neuchâtel ou Boudry, introduisirent également l'office de banderet.

Il s’interrompit, car sa voix tremblait dans sa gorge et de grosses larmes roulaient sur ses joues, au point que, ne pouvant supporter ce spectacle, je me tournais pour m’en aller sans bruit, quand il reprit avec force :

– J’en appelle à votre conscience et à votre cœur, hommes et femmes de cette ville et de cette paroisse, auxquels j’ai consacré les années de mon âge mûr et celles de ma vieillesse : en quoi ai-je failli à ma tâche, pour que vous en usiez avec moi comme avec un valet infidèle ou comme avec une pauvre haquenée aveugle qu’on jette à la voirie ?

M. Gauthier dit encore beaucoup d’autres choses fort touchantes, mais tandis que ses discours paraissaient émouvoir toute l’assistance, mon esprit rebelle y trouvait à redire, et les raisons qu’il donnait à ses ouailles afin de les déterminer à garder l’ancienne foi, ne me semblaient point dignes d’un sujet si haut et si grave.

Dans ma mémoire revenaient sans cesse les belles paroles de Fabry qui, lui, n’en appelait point à ses services et à sa personne, mais parlait de celui qui étant Dieu s’était fait homme et serviteur, afin de souffrir et de mourir pour nos méchancetés, sans plus se plaindre qu’un agneau muet devant le tondeur.

Je ne sais point ce qui se fit ou se dit au sortir de la chapelle, car voyant maître Amyet se retirer sans bruit avant la fin du discours de M. Gauthier, je me glissai à sa suite. Un moment après, je battais le fer sans mot dire, tandis que maître Amyet fourbissait une épée.

– Claude, me dit-il en posant l’arme sur ses genoux, pour me regarder bien en face de ses yeux vifs, la cause est entendue ; que t’en semble ?

Je soupirai sans répondre, n’ayant rien de bon à dire.

– Il suffit, mon gars, continua le serrurier, je vois ce que tu penses et ne veux point t'obliger à le dire. M. le curé est un



brave et digne homme, la chose est certaine et connue ; il a rempli mieux que nul autre curé de la comté, ses devoirs envers l'Église et son troupeau. Quant au reste, c'est un pauvre théologien pour jouter avec les prédicants huguenots ! Ses discours de tantôt sont pareils au coup retentissant d'une arquebuse fort bien chargée de poudre en quantité raisonnable, mais qui ne produit nul effet faute d'une balle. En un si grave sujet que celui de la religion, l'homme qui pense, juge et raisonne avec le sens que Dieu lui a donné, ne doit point avoir égard aux personnes, mais seulement à la vérité.

C'était bien là mon sentiment ; et néanmoins, contraint d'acquiescer aux raisonnements de maître Amyet, mon esprit ne se pouvait mettre d'accord avec mon cœur. Ainsi qu'il en est d'un malade à qui l'on présente une médecine amère à avaler et qui s'irrite contre celui qui la porte à ses lèvres, je m'aigrissais contre maître Amyet et frappais sur l'enclume avec emportement. Il le vit bien, mais ne s'en fâcha point.

– Claude, dit-il tranquillement, laisse-là ta besogne ; je vois que ta peine est grande, et plus lourde que ton cœur ne la peut porter. Il y a un moyen de l'alléger ; écoute ceci : – et, à mon grand ébahissement, au lieu de deviser du sujet qui me tenait au cœur, il se mit à discourir des lois et règlements de la corporation des heaumiers-armuriers, de la durée de l'apprentissage, des prérogatives de la maîtrise et des moyens d'y atteindre, entre autres du chef-d'œuvre qu'à cette fin il fallait fabriquer et

produire. Je ne savais où il en voulait venir, quand enfin il me dit en posant sur mon épaule sa grande main osseuse :

– Claude, mon garçon, les voyages façonnent la jeunesse et rendent plus habiles les ouvriers adroits et de bonne volonté. Le moment est venu de faire ton tour de compagnon ; Boudry est petit et la terre est grande. Dans les villes de France et d'Allemagne, tu en apprendras plus en une année que je ne t'en ai enseigné en quatre.

À mesure que mon vieux maître parlait, je sentais le poids qui m'oppressait devenir moins lourd, car ainsi que fait un noyé qui se débat en un marécage, et saisit avec ardeur la corde qu'on lui jette, j'accueillis la proposition de maître Amyet comme un moyen inespéré de fuir la nécessité de me déclarer ouvertement pour la messe ou pour le prêche. Ce n'était point le fait d'un cœur vaillant et ferme ; j'en demeure d'accord ; mais qu'on veuille bien considérer en quelles fâcheuses et malaisées conjonctures je me trouvais pour lors ; au surplus, il est fort aisé, alors qu'on n'est point en cause soi-même, de juger les actions d'autrui. Que celui qui voudra me jeter la pierre se mette en mon lieu et place, et dise, en son âme et conscience, s'il eût agi différemment.

Dans l'effusion de ma gratitude, je récitai alors par le menu à maître Amyet, ce qui m'était advenu le jour où il m'avait envoyé à Bosle ; comment le prêche de Fabry m'avait ouvert l'entendement ; les luttes qui s'en étaient suivies en mon esprit ; le péril de mort d'où j'avais tiré Fabry, et le conseil que le prédicant m'avait finalement donné et que je n'avais point encore suivi.

Mon maître écoutait tout cela, émerveillé, haussant les sourcils d'un air surpris, ou hochant la tête et disant : bon ! bon !

– Par ainsi, dit-il en riant, quand j'eus fini, c'est toi qu'on a pris pour messire Satanas, et qui as si rudement défoncé le

crâne de ce félon Thibaut, lequel est encore tout pâle depuis l'aventure ! Mon compliment, Claude ! c'était bien tapé, et à propos, surtout ! Le méchant drôle a reçu le salaire qui lui était dû.

Mais – et ce disant, il redevint fort sérieux – ce que t'a dit le prédicant avec tant de droiture et de sens, j'estime avec lui que tu le dois faire sans plus tarder. À M. Gauthier qui t'a servi et te sert encore de père, tu dois la vérité, alors même qu'elle est malaisée à dire et qu'elle lui causera du chagrin.

– Hélas ! soupirai-je, j'avais compté que ce tour de compagnon…

– Chut ! Claude ; l'homme vraiment courageux ne doit point l'être seulement en face d'un adversaire, pour bailler et recevoir des horions, mais principalement vis-à-vis d'un ami et à rencontre de son propre cœur. Le voyage de compagnon que je t'ai suggéré épargnera à M. le curé et à toi le chagrin de vous trouver en sa propre paroisse dans deux camps adverses ; il ne doit point te soustraire à la nécessité de faire un choix dans le grave débat de la religion. Crois-moi, Claude, sois homme et parle à cœur ouvert à M. Gauthier sans plus tarder.

Maître Amyet avait grand-raison ; je le sentais bien et lui avait grande obligation du langage paternel qu'il me tenait ; mais le cœur me défaillait en songeant à la peine que ma confession allait causer à M. Gauthier.

On peut croire que ce ne fut point le cœur léger ni la tête levée que je m'en revins à Pontareuse le soir de ce jour.

Nannette était seule au presbytère, ce qui me fut un soulagement, ainsi qu'il en est du souffreteux qui s'en vient en tremblant chez l'arracheur de dents et qui ne le trouve point au logis.

– Claude, me dit la bonne femme avec inquiétude, tu as la mine toute défaite : qu'est-ce qui cloche ? Gageons que maître Amyet te charge trop de besogne, ou bien que la cuisine de la

Toinette n'est point mangeable ! ces jeunesses, ça n'a que les colifichets en tête ; ça ne pense qu'à « courater », ni plus ni moins que folles chevrettes !

Je secouai la tête et souris à la brave femme pour lui faire plaisir, l'assurant que Pierre Amyet était le meilleur des maîtres, et sa fille, une bonne cuisinière et femme de ménage sans pareille. Il y a apparence qu'à prouver ce dernier dire, je mis quelque peu de chaleur, car Nannette, qui avait de bons yeux, se mit à hocher la tête malicieusement.

– Vrai, Claude, elle est si parfaite que cela, la Toinette ? sans compter qu'elle est de mine avenante et rose comme une pêche !...

Mais les caquetages de Nannette étant sans conséquence, mieux vaut ne se point attarder à les rapporter, encore qu'ils fussent pour lors un rafraîchissement à mon esprit troublé.

Quand M. Gauthier rentra, l'heure était fort tardive, tellement qu'aux premières paroles que je lui voulus dire, il m'arrêta :

– À demain, Claude, dit-il en me poussant doucement ver la porte.

Sa main, quand il prit la mienne, était brûlante, et il me parut que son regard luisait comme celui d'un homme malade de fièvre, encore qu'il eût ce soir-là le port droit et ferme ainsi qu'au temps jadis.

Cette nuit-là, il me souvient que j'ouïs M. Gauthier se promener à l'entour de sa chambre jusque vers l'aube.

Pour moi, j'appréhendais si fort de me confesser à mon père d'adoption, que je me tournai cent fois sur ma couche sans pouvoir trouver le sommeil. Je ne redoutais point son courroux, ni les reproches violents qu'il me pourrait faire de mon ingratitude à son endroit. Ce que je voyais par avance avec angoisse,

c'était la tristesse de son regard, le muet reproche de ses yeux, alors qu'il m'ouïrait confesser que moi, l'enfant misérable et orphelin qu'il avait recueilli, élevé et chéri comme son propre sang, j'abandonnais sa cause et me mettais du parti de ceux qu'il combattait.

Néanmoins je ne pouvais autrement. Combien de fois, en cette longue nuit de lutte et d'angoisse, ne voulus-je pas me regimber contre la voix qui me disait :

– C'est avec Fabry qu'est la vérité !

C'était bien vainement, qu'établissant le compte des bienfaits que j'avais reçus de M. Gauthier, mon cœur m'en voulait faire une obligation de demeurer fidèle à la cause qui était sienne ; plus fortement la voix répétait en mon esprit, comme l'avait fait maître Amyet :

– En un si grave sujet que celui de la religion, on ne doit point avoir égard aux personnes mais seulement à la vérité ! Et alors le discours tout entier de Fabry me revenait en mémoire, avec la touchante peinture qu'il avait faite de notre Seigneur et Sauveur, conspué, frappé, meurtri, versant son sang goutte à goutte, afin qu'étant châtié en son corps pour nous, pour moi, avait dit Fabry, nous pussions être reçus en la miséricorde divine.

Quand l'aube parut, le calme s'était fait en mon esprit, et sans plus avoir aucune crainte, je descendis pour parler à M. Gauthier. Tout était silencieux dans la maison ; Nannette elle-même n'étant point encore à sa cuisine, je m'en fus dehors sur le cimetière pour me rafraîchir le front. Comment se fait-il qu'après tant d'années, certaines choses vous reviennent si nettement en la mémoire ?

Je revois ce beau matin d'automne aussi clairement qu'en un miroir : le soleil n'était point encore levé sur la plaine, encore

qu'il commençât à rougir le rocher de Tablette et les sapins de la Motte, au plus haut du Mont de Boudry.

Sur le ciel clair du levant, on voyait en noir le contour des toits et des cheminées de Boudry, et par-dessus, les clochers pointus de la tour du château, de la tour Marfaux et seulement la girouette de la tour à Chaffaut. Nul autre bruit que le murmure de l'Areuse roulant sur les cailloux, et la chanson des alouettes tout là-haut dans les airs ; par instant un merle sifflait au sommet d'un pin sur le Teïeret, répondant à l'appel d'un compère au noir plumage comme lui, lequel s'égosillait de l'autre côté du val dans la « fouéraie » (forêt de hêtres – du patois foû, foyard) de l'Escarbillon.

Les prés, vignes et vergers de Pontareuse étaient tout blancs d'une forte rosée dont l'air était rafraîchi et de laquelle je humais la senteur à pleine gorge. J'étais là, comme en extase, écoutant le bruissement de l'Areuse, suivant de l'œil les alouettes qui chantaient de tout leur joyeux petit cœur d'oiselet en montant, montant jusqu'à n'être plus qu'un petit point noir dans le ciel, quand soudain une main se posant sur mon épaule, je sautai comme un homme qu'on éveille au milieu d'un beau songe. C'était M. Gauthier. Sa main toujours sur mon épaule, il m'entraîna hors du cimetière, du côté du pont, et tout en marchant il me dit, parlant très vite, comme craignant d'être interrompu :

– Tu as présentement 21 ans, Claude ; te voilà, par suite, en âge comme en état de voyager pour acquérir de l'habileté en ton métier, ainsi que fait tout compagnon artisan !

Émerveillé qu'il eût à mon endroit la même idée que maître Amyet, j'attendis en silence la fin de son discours avec l'espoir secret qu'il allait me donner l'occasion de lui faire confidence de mes luttes. Et Dieu en soit loué ! Il en advint mieux encore. Comment avais-je pu tellement appréhender l'instant de cette explication ?

– Mon fils, continua M. Gauthier d'une voix triste et douce que je ne lui connaissais point, mon fils Claude, j'avais fait un beau rêve ; mais qui dit songe, dit mensonge ! Je ne t'impute point à crime d'avoir fait mentir mon rêve : l'homme s'agite et Dieu le mène ! il y a des choses qui doivent fatalement arriver, malgré que nous en ayons. – Et me montrant du doigt la bifurcation de la Vi de l'Étra : Vois, Claude, les deux branches de ce chemin s'en vont, l'une à gauche, au Vauxtravers, l'autre à droite, au Val-de-Ruz ; ainsi nos voies se divisent dès maintenant ; toi, jeune homme, tu marches avec ton temps, le regard fixé sur l'avenir. Moi, vieillard, homme d'une autre génération, je demeure en la voie que j'ai toujours suivie ; il est trop tard pour en changer ; mon cœur est avec les choses du passé. Oui, continua-t-il, raffermissant sa voix et redressant sa tête blanche ; je poursuivrai la lutte et mourrai comme un soldat fidèle à sa bannière !

Il se tut ; moi, je ne voyais plus les arbres qu'à travers un brouillard et ne pouvais parler. Qu'aurais-je dit, d'ailleurs, que M. Gauthier ne sût déjà, ainsi que le prouvaient ses paroles ? J'aurais pourtant voulu lui apprendre quels rudes et douloureux combats s'étaient livrés en moi depuis quelques jours et notamment la nuit dernière.

Mais de cela même il était instruit, car en revenant au presbytère, il me dit avec affection :

– Je sais, Claude, que c'est à ton cœur défendant que tu as senti les doctrines hérétiques prendre pied en ton esprit. Je sais que ta grande affection et ta gratitude pour ma personne, t'ont fait lutter désespérément contre ces doctrines, qu'avec toi je ne veux point discuter, car tu les crois en ton âme et conscience la vérité même. – Mais écoute, mon fils, ce que je n'ai jamais avoué à nul autre, je ne le dirai qu'à toi : bien qu'en notre catéchisme nous enseignions que « hors de l'Église catholique, apostolique et romaine, il n'y a point de salut » tu peux faire le

tien ailleurs ; oui, je veux croire, ajouta-t-il avec ferveur, en levant ses yeux humides vers le ciel, je veux croire qu'un jour je retrouverai dans la gloire les hommes au cœur droit, pur et bon que j'ai aimés sur terre, quand bien même nous nous serons trouvés dans deux camps adverses.

En ce moment, un rayon de soleil étincelant passa par dessus les toits de Boudry et vint illuminer la figure vénérable de M. Gauthier. Quand mon esprit remonte vers le passé, c'est ainsi que j'aime à revoir ce cher visage avec sa couronne éclatante de cheveux blancs.

– Pourquoi faut-il, qu'ayant un cœur si loyal et si bon, mon cher père adoptif ait eu d'autre part un esprit indomptable et inflexible quant aux choses de l'Église ? Combien il eût été plus heureux pour lui comme pour moi et pour toute sa paroisse, que les yeux de son esprit s'ouvrissent alors à la lumière de la vérité, et qu'à l'exemple du curé de Corcelles, Jehan Droz, ou de celui de Serrières, Emer Beynon, il fût devenu le premier pasteur réformé de sa paroisse ! Quel bonheur, si j'eusse pu l'entendre dire à ses ouailles ces paroles que le curé de Serrières adressa aux siennes :

– Si j'ai été bon curé, je veux, par la grâce de Dieu, être encore meilleur pasteur !

Mais, hélas ! M. Gauthier l'avait dit lui-même : il y a des choses qui, malgré qu'on en ait, doivent fatalement arriver !

Chapitre 10

Quand Nannette apprit de ma bouche que j'allais quitter le presbytère pour courir le monde, et cela, peut-être pour longtemps, elle en marqua tant de chagrin, pleurant à fendre l'âme, que je m'appliquai à la consoler de mon mieux. À dire vrai, je n'y parvins guère, car son tablier était trempé comme sortant du cuvier à lessive, quand elle s'en alla mettre en ordre et préparer mes hardes pour le lendemain, jour fixé par M. Gauthier pour mon départ.

Chez maître Pierre Amyet, la nouvelle que j'apportais, fut reçue de façon fort dissemblable par le père et par la fille.

– Hé bien ! Claude, me dit tout épanoui mon vieux maître, M. Gauthier m'a dérobé mon idée ; mais je ne lui chercherai pas noise pour ce fait ; et comment a-t-il reçu ta confession ?

L'armurier écouta attentivement ma narration, après quoi toussant pour s'éclaircir la voix, qui n'était point enrouée l'instant d'avant, il se détourna et je le vis se passer la main sur les yeux, en maugréant contre la poussière de charbon :

– Digne homme ! fit-il ; cœur d'or, mais tête de fer !

Quant à la Toinette, sa fille, elle ne prit point la chose de même. Comme nous nous entretenions dans la forge, son père et moi, elle vint mettre à la porte entrebâillée son visage rose et malicieux.

– Hé ! fillette, lui dit son père, entre donc ; voilà Claude sur le point de partir pour son tour de compagnon, et qui s'en vient prendre congé de nous et de la forge.

Quand, d'aventure, par un beau jour d'été, une grosse nuée vient à passer devant le soleil, la verdure des prés, si riante l'instant d'avant, apparaît incontinent triste, froide et désolée.

Ainsi en fut-il de la Toinette Amyet, de qui les yeux brillants devinrent sur le champ comme une lampe qui va s'éteindre, pendant que les roses s'en allaient de ses joues.

Au lieu de venir à nous, elle s'en fut à sa cuisine, à la hâte et sans dire une parole.

Maître Amyet, tout ébahi, les sourcils relevés jusqu'au milieu du front, les yeux écarquillés et la bouche béante, se tourna vers moi en se grattant l'oreille. Tout le sang qui s'en était allé des joues de sa fille vint, il faut le croire, se loger pour lors sous la peau de mon visage ; le maître armurier ne fut point sans le remarquer, car il se prit à dire :

– Ah ! ça, Claude Moïse, ou bien j'ai la berlue, ou bien il y a quelque chose entre vous deux ! Pourquoi la Toinette, ma fille, fuit-elle comme le chien de Jean de Nivelle, en perdant toutes ses couleurs, dans le même temps que tu rougis ni plus ni moins qu'une pivoine !

Ce disant, maître Pierre avait une mine si sévère, que je me hâtai de lui dire, en faisant effort pour parler clairement, car j'avais la gorge étranglée :

– Écoutez, maître, de ma vie je n'ai dit à votre fille chose dont elle ou moi ayons à rougir et que vous n'ayez pu entendre.

Vrai est-il que j'ai grand plaisir à la voir si accorte, avenante et diligente en son travail, plus qu'aucune autre fille ou femme que je connaisse, et je pensais… qu'un jour… mais appa-

remment que… Là, je m'empêtrai de si belle façon dans mon discours, que maître Amyet qui m'avait écouté d'une mine soucieuse, finit par dire en hochant la tête, mais sans colère, à ce qu'il me parut :

– Oui da ! mon gars ; et les yeux, n'en ont-ils pas dit plus long que la langue ? Toujours la vieille histoire, depuis que le Fabricateur souverain a fait d'une côte de l'homme une aide semblable à lui ! Maître Pierre arpentait la forge à grands pas, la tête basse, comme cherchant ce qu'il devait faire, et me regardant de côté, moitié fâché, moitié perplexe.

– Vieux fou ! marmottait-il ; pendant que ces jouvenceaux faisaient leurs petites affaires à ma barbe, je n'y voyais que feu et limaille de fer !

Moi, penaud et tout contrit, j'étais fort embarrassé de ma personne. Enfin, prenant mon grand courage, je dis à maître Amyet :

– Aussi vrai que je vous aime et respecte comme un père, ce que vous savez bien, je n'ai rien à me reprocher, si ce n'est d'avoir osé croire, qu'un pauvre hère de ma sorte, sans famille, l'escarcelle vide, pourrait jamais s'élever jusqu'à la fille d'un maître de renom aussi considérable qu'est le vôtre.

À mesure que je parlais, mon cœur se remplissait d'amertume, et me tournant vers la porte, je me disposais à faire une fière retraite, quand le vieux maître étendit ses deux grands bras pour me prendre par les épaules.

– Bellement ! mauvaise tête ! qui te dit que je ne voudrais point de toi pour gendre, au cas où tu m'en ferais la demande posément et en forme raisonnable ! Faudrait-il point que je te jette ma fille à la tête, en t'adjurant de vouloir bien l'agréer pour ta femme ?

Il y a apparence que mon cœur transporté d'une félicité plus qu'humaine sut parler selon le désir de mon bon maître,

puisqu'il se voulut bien contenter de la manière en laquelle je lui présentai ma requête, et qu'il s'en fut chercher la Toinette pour nous promettre l'un à l'autre.

Je ne sais si tout le monde est de mon sentiment, mais il me paraît qu'il y a telles choses qui ne sont point pour être divulguées et qu'on garde par devers soi.

Au nombre de ces choses je mets ce qui se fit et se dit en cette occurrence mémorable de ma vie. Ce sont là chers souvenirs, qu'au profond de mon cœur je garde jalousement et qu'il ne me plairait point de narrer par le menu.

L'homme qui sortait de la vieille et chère maison de maître Amyet, le soir de ce jour, n'était plus l'humble apprenti armurier sans famille au monde autre que celle d'adoption de la cure de Pontareuse. C'était le futur fils du maître du lieu, le futur époux de la gentille Toinette ; c'est pourquoi il convient d'user d'indulgence à son endroit, s'il avait quelque peu la démarche et la mine triomphante d'un chevalier qui s'en revient en vainqueur d'un tournoi. – Il y avait, toutefois, une ombre à ma félicité : le lendemain, au point du jour, ne me fallait-il pas m'éloigner de ces lieux où était désormais tout le bonheur et l'espoir de ma vie ? Mais, écartant de mon esprit tout autre penser que la joie et la gratitude, je descendis la ville en diligence pour prendre congé de Jacquemin Verdonnet.

L'air étant tiède et agréable, commères et vignerons devisaient dans l'ombre, sur le seuil des portes, suivant la coutume des bourgeois de Boudry, laquelle coutume, au dire du maçon Fivaz, est aussi ancienne et immuable que la loi des Mèdes et des Perses. En passant devant la maison du fournier, il me parut qu'il y avait, dans l'ombre du « néveau » un groupe de gens qui parlaient à voix basse, comme voulant se cacher. Ayant, ainsi que le commun des hommes, ma part de curiosité, j'eus incon-

tinent le désir de pénétrer ce mystère. Pour ne point éveiller de méfiance, je feignis de me promener deçà et delà, tout en ayant l'oreille au guet. Je n'étais pas sans savoir qu'il est malséant et malhonnête de chercher à surprendre les secrets d'autrui ; aussi bien n'étais-je point coutumier du méchant métier d'espion ; mais en cette occurrence, il m'avait semblé qu'en moi s'élevait une voix me sommant d'écouter, pour le salut de ceux que j'aimais. C'est que, parmi le bourdonnement confus de ces voix, j'avais cru ouïr prononcer les noms de Fabry et de M. Gauthier. Il y avait proche du « néveau » où se tenaient ces gens, un tas de gerles qu'on avait lavées à l'intention des vendanges prochaines. Doucement je me glissai tout contre : les premières paroles que j'ouïs de là, étaient dites par une voix que je ne fus pas longtemps à reconnaître, car c'était celle de Jacquemin Verdonnet :

– Misère de ma vie ! disait-il d'un ton courroucé ; est-ce de franc jeu que d'aller les surprendre dans le temple, ainsi que taupes en une trappe ? qu'on les empêche plutôt d'y entrer !

À quoi une voix rude, qui était celle de Thibaut, le Bourguignon, répondit :

– Messire le châtelain sait apparemment de quelle façon il convient d'agir demain. S'il trouve, contrairement au sentiment du curé, qu'il est plus expédient de prendre les hérétiques au gîte, afin de les châtier de façon exemplaire, ce n'est point à de jeunes coqs à qui la crête n'a point entièrement poussé, à y trouver à redire ! Au surplus, qui craint les horions n'a qu'à rester au logis.

– Jeunes coqs de Boudry, rétorqua Verdonnet sans s'émouvoir, n'ont point accoutumé de recevoir leçon de vieux dindons de Bourgogne, lesquels devraient avoir chaude souvenance de celle qu'à Grandson et Morat leur ont baillée largement les gars des ligues, avec ceux de la comté, desquels mon père était.

Là-dessus, il s'éleva une grande risée contre Thibaut, à qui chacun lançait un brocard, tandis qu'il grommelait des malédictions.

Moi, caché parmi mes gerles, je ne prêtais plus l'oreille, mais mon esprit travaillait ; les pensées bouillonnaient en mon cerveau, à tel point que mes tempes battaient douloureusement.

Les discours que je venais de surprendre me donnaient présentement la clef de la hâte singulière qu'avait M. Gauthier à m'éloigner de Boudry.

Nul doute qu'il n'eût réussi à ramener à lui et à la cause catholique le châtelain et nombre de bourgeois de la ville, non affermis dans la nouvelle foi qu'ils avaient embrassée par entraînement plus que par ferme croyance.

Assurément il en avait été ainsi, et les bourgeois rentrés au giron de l'Église, ne se voulant point contenter de la chapelle de Boudry, et M. Gauthier non plus, avaient formé le dessein de chasser par la violence les réformés du temple de Pontareuse, lequel temple, de par l'ordonnance de la Seigneurie, était présentement leur. De toutes les douleurs d'esprit auxquelles est assujettie notre humaine nature, il n'en est point qui approche de celle-ci : à savoir de découvrir que ceux en qui se complaît notre âme, que nous vénérons et aimons plus que toute autre chose en ce monde, sont sur le point de commettre ou ont commis quelque action répréhensible. Or, que voyais-je en cet instant, si ce n'est le vénérable prêtre qui m'avait tenu lieu de père, engagé dans une affaire violente, aussi dommageable à son honneur que dangereuse pour sa personne ! Sûrement il y aurait bataille, car les réformés n'abandonneraient point sans coup férir leur légitime propriété. Et là se rencontreraient en deux camps adverses, aussi inflexibles l'un que l'autre en leurs idées, mon père d'adoption et celui qui, en ce jour même, m'avait donné parole de me nommer un jour son fils. Le digne armurier n'était point sujet à variation comme les autres bourgeois de Boudry, lesquels en cette occurrence comme en mainte

autre, avaient été pareils à des girouettes qui virent à tous vents. Sans nul doute il tiendrait ferme pour la foi qu'il avait librement choisie et trouvée la meilleure après mûre réflexion.

Et moi, tandis que ces deux hommes que je portais en mon cœur allaient, par un destin funeste, se trouver aux prises en une sanglante affaire, moi, je ne serais plus là pour me tenir entre eux et détourner les horions à eux destinés ! Cela ne pouvait être ! plutôt désobéir à M. Gauthier et demeurer à Boudry à son insu, pour garantir sa chère et obstinée vieille tête, et celle de mon maître et futur beau-père !

Il n'y avait pas jusqu'au digne prédicant Fabry, lequel s'était fait une place en mon cœur, et que je n'eusse point souffert de laisser maltraiter, meurtrir, si ce n'est méchamment tuer par ce malandrin de Thibaut.

Sur ces entrefaites et pendant que par devers moi je faisais le ferme propos de demeurer à Pontareuse pour l'affaire du lendemain, les hommes qui étaient sous le « néveau » s'en allaient l'un après l'autre, passant proche de ma cachette sans m'apercevoir. Quand la place fut vidée, je m'en fus pareillement, résolu à parler ouvertement à Verdonnet de toute cette affaire, car, encore qu'il dût être de ceux qui iraient attaquer les réformés à Pontareuse, j'avais néanmoins pu ouïr quel était son sentiment là-dessus et m'assurer qu'il n'y allait point de plein gré, n'étant nullement coutumier de cachotteries, ni de traîtrises, mais allant toujours droit son chemin.

Il était à songer sur sa porte, et quand je l'abordai, lui frappant sur l'épaule et l'appelant de son petit nom, il se secoua comme paraissant sortir d'un rêve profond.

– Cornebœuf ! s'exclama-t-il en me frappant sur l'épaule ; ayez en tête ces parpaillots de luthériens, huguenots et calvinistes, et incontinent vous en verrez paraître un !

– Jacquemin, lui dis-je, entrons ; il faut que nous parlions ensemble.

Nous fûmes à la cuisine, afin de ne point déranger sa mère, laquelle, sans doute reposait, et là, Verdonnet ayant battu le briquet pour faire flamber un fagot de sarments, nous prîmes place auprès du foyer.

– Or sus, Claude, commença Verdonnet, duquel j'observai l'air soucieux et malcontent, tu as quitté la besogne plus tard que de coutume, ce me semble.

Quand il apprit que je devais partir le lendemain de Pontareuse et mêmement de la comté pour voyager et travailler de mon état dans les Allemagnes et en France, au lieu d'en marquer du déplaisir, il parut se rasséréner soudain.

– Toutefois, continuai-je en regardant Verdonnet au blanc des yeux, il me faut, au risque d'encourir le déplaisir de M. Gauthier, passer encore à Pontareuse la journée de demain.

Verdonnet se remua sur son escabeau et donna un coup de pied dans le feu ; ses sourcils se froncèrent au point de se toucher, et détournant ses yeux des miens, il se mit à grommeler dans sa barbe.

– Jacquemin, fis-je en posant ma main sur son épaule, sommes-nous encore amis ?

– Or çà, Claude, parlons de sens rassis ! en quoi ai-je forfait à l'amitié, que tu viennes de ce ton me faire questions si saugrenues ?

– L'an dernier, Jacquemin, il n'y avait entre nous secrets ni petits, ni grands ; présentement, Oreste en a pour Pylade, en des questions les plus graves du monde !

– Mais par la mortbœuf ! s'écria Verdonnet de son air gouailleur et jovial que j'aimais tant, présentement Pylade n'est autre chose qu'un de ces damnables hérétiques, suppôts de Cal-

vin et de Farel, parpaillots destinés à la cuisine infernale de messire Satanas ! tandis qu'Oreste est demeuré un ferme pilier de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, un fidèle champion de notre très saint Père le pape !

– J'en demeure d'accord, fis-je, voulant en venir au fait sans plus amples discours ; en sorte qu'au prêche de demain, où les bons et loyaux catholiques s'en vont venir à belles estocades occire ces traîtres hérétiques, lesquels osent prier Dieu et chanter ses louanges en langue vulgaire, sans en passer par le canal des saints, le fidèle Oreste a le louable et charitable dessein de larder, assommer et pourfendre ce maroufle et mal pensant de Pylade !

– À ce coup, arrête-toi, Claude, dit Verdonnet, tu me la bailles belle ! et j'ai reçu en suffisance la monnaie de ma pièce ! mais par la barbe du Juif-errant, j'enrage de te voir si bien informé ! qui peut t'en avoir conté si long ?

– Pas toi, assurément, et à dire le vrai, il y a deux hommes qu'il me chagrine de voir en ce vilain complot : M. Gauthier et toi !

Au lieu de se courroucer, Verdonnet soupira :

– Misère de ma vie ! si M. Gauthier n'en était, en serais-je ? Claude, mon ami, continua-t-il, parlant tout bas, l'affaire n'ira point comme l'on pense ! N'ayant point accoutumé de me salir les mains à de telles besognes, et de prendre en traître des gens qui ne m'ont fait nulle offense, j'ai avisé les gens de Bosle par Jacques Gribolet, lequel travaillait ce matin aux vignes des Rossets, proche de moi, qu'ils eussent à se munir d'armes en se rendant au prêche de demain. Ils l'auront sûrement fait savoir à ceux de Rochefort et de la Gratta, et par ainsi, au lieu et place d'un guet-apens, il y aura passe d'armes mémorable, les hérétiques étant à même et en posture de rendre les horions qu'on leur baillera. Et ce faisant, continua Verdonnet, je sais avoir agi

d'après le sentiment de M. Gauthier, lequel ne voulait point aussi de traîtrise ni d'embûche, mais bien un loyal combat.

– C'est bien, Jacquemin, dis-je ; à l'endroit de l'honneur de M. Gauthier et du tien, ce que je viens d'ouïr me soulage ; néanmoins c'est chose monstrueuse et contre nature que cette bataille, encore qu'elle doive avoir lieu à armes égales, entre hommes de même pays, voire même entre parents et gens qui furent amis.

Faut-il donc ici, comme naguère en la bataille de Cappel, voir répandre le sang pour le sujet sacré de la religion, alors que celle-ci devrait être cause, non de guerre, mais de paix et de bienveillance entre les hommes ! Pour Dieu ! continuai-je en m'échauffant, est-il raisonnable et de bon sens que de vouloir, avec le tranchant de l'acier, décider en des choses qui ne touchent point le corps mortel, mais bien l'âme, laquelle ne peut mourir ?

– Vrai, fit Verdonnet, lequel m'écoutait, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains, tu raisonnes quasi comme un maître clerc, qui aurait usé le fond de ses chausses sur les bancs des écoles ; il est fâcheux, toutefois, que discours si sensés soient paroles perdues, attendu que la rencontre se fera quand même. Crois-moi, Claude, n'y pouvant rien changer, prends ton bâton et ta besace de voyage, et te mets en route demain, au coq chantant ainsi que le veut M. Gauthier.

– Me tiens-tu donc, Jacquemin, pour un couard ou pour une femmelette ? Puisque à ton sentiment, le combat est arrêté irrévocablement, je resterai, non pour frapper méchamment sur un parti ou sur un autre, mais pour procurer, autant qu'il sera en mon pouvoir, le salut de ceux qui me tiennent au cœur, les couvrant de mon corps et prenant à mon compte les horions des adversaires.

– Par Saint-Jacques le mineur, mon vénéré patron, dit joyeusement Verdonnet, posant sur mon épaule sa grosse main velue, c'est là parler franc et comme il convient à un gars de cœur et de sens. Or sus, Claude, demain nous serons deux à faire la besogne que tu dis, car aussi vrai qu'il y a place en paradis pour tous les braves gens, calvinistes ou catholiques, comme dit ma mère, laquelle s'y connaît, sainte femme qu'elle est, aussi vrai, nul ne me verra lever la main sur quiconque suivant le prêche au lieu de la messe, fait la nique au pape et jure par Farel ou Calvin.

Je pris dans mes mains et serrai fortement celle de Verdonnet, lui disant en même temps :

– Bien, Jacquemin ! rien au monde, Dieu voulant, pas même la mort, ne séparera le cœur d'Oreste de celui de Pylade !

Là-dessus, je lui donnai et il me rendit une chaude accolade, puis ayant repris place sur nos escabeaux, nous tînmes conseil sur ce qu'il me convenait de faire le lendemain vis-à-vis de M. Gauthier.

Fallait-il lui déclarer ouvertement mon intention de demeurer à Pontareuse pour prendre part à l'affaire complotée, ou bien, feignant d'obéir à son injonction, partir ostensiblement, quitte à revenir à son insu ? Après ample délibération, et ayant balancé le pour et le contre des deux cas, nous vîmes bien que de façon ou d'autre, M. Gauthier concevrait de ma désobéissance irritation et chagrin.

Je demeurais fort perplexe, quand Verdonnet, lequel, de son côté ruminait l'affaire, s'écria tout à coup en se frappant le genou :

– Par la mortbœuf ! j'ai trouvé le joint ! – et ayant pris un tison pour y voir clair, il alla ouvrir un bahut, en un coin de la cuisine, me disant en même temps : – Viens ça, Claude, et regarde.

Il n'y avait là qu'un harnois militaire, corselet de fer, haut-de-chausses de cuir et un de ces casques à visière courte et sans gorgerin, à la mode de Bourgogne et qu'on nomme, pour cette raison, « bourguignottes ».

– Tu vois là, me dit Verdonnet devenu comme pensif et ému, le propre équipement de mon défunt père, lequel l'a honorablement porté aux grandes affaires de Héricourt, Grandson et Morat.

Et ici, fit-il, soulevant avec respect ces reliques paternelles et tirant de dessous une dague de merci, à la rude poignée de fer, puis une grande et lourde épée à double tranchant, ici sont ses armes encore tachées du sang de ces orgueilleux chevaliers bourguignons, flamands et lombards avec qui il s'est mesuré en ces glorieuses journées.

Je ne savais où avait dessein d'en venir Verdonnet en me montrant ces choses, mais, le cœur remué par ce spectacle, je dis à voix basse :

– Tu es plus heureux, Jacquemin, que je ne suis ; tu as connu ton père, et de ce vaillant homme, tu peux faire revivre en ton esprit le souvenir, en contemplant son harnois guerrier.

Verdonnet referma le bahut en silence et reprit sa place auprès du feu. Son air était redevenu jovial comme devant quand il dit :

– Claude, en ce bahut, il y a le moyen de te faire assister à l'affaire de demain, sans que M. Gauthier ni aucun autre que moi en ait le soupçon. Moyennant une infusion de brou de noix pour te tanner la peau de la face et des mains, un emplâtre sur l'œil et un semblant de balafre rouge en travers de la joue, je me fais fort de te grimer avec l'équipement de mon père, et cela de si miraculeuse façon, que nul à Boudry, ni Pontareuse, n'ira s'aviser de reconnaître sous la peau de ce soudard balafré l'ouvrier de maître Amyet.

C’était là une de ces folles aventures où se complaît la jeunesse, mais qui font branler la tête aux gens rassis qui ont pratiqué la vie. Or, en ce temps j’étais jeune et bouillant ; c’est pourquoi je tins le plan de Verdonnet pour merveilleux et y donnai les mains chaudement. Quand enfin je pensai à regagner le presbytère, étant convenu de tout pour le lendemain, le couvre-feu sonnait à la tour Marfaux, et j’arrivai à la porte de Vermondins, juste comme on la fermait.

J’avais ample matière à réflexions en m’en allant à Pontareuse ; cette journée m’avait apporté une grande joie pour la vie et un souci cuisant pour le lendemain. Si je voulais relater ici toutes les pensées et images diverses, plaisantes ou terribles qui hantaient mon cerveau, tandis que je m’acheminais vers le val de Pontareuse, il m’en faudrait noircir vingt pages et plus, besogne vaine et sans profit, assurément, et que je n’entreprendrai point, voulant m’en tenir au narré des événements.

Une petite lumière, telle qu’une étoile, se voyait seule dans le fond noir du val, tremblotant à une fenêtre du presbytère : c’était, bien sûr, à la cuisine, où Nannette attendait apparemment, solitaire et éplorée, mon retour plus tardif qu’il n’avait été jamais. Voyant en idée sa pauvre vieille figure attristée, je pressai le pas et fus tôt arrivé.

Comme bien j’avais pensé, Nannette se tenait tout affaissée auprès de l’âtre, les mains en croix sur ses genoux, et sa tête blanche et branlante inclinée sur sa poitrine, comme lassée du faix et des peines de la vie.

Elle m’avait été aussi bonne et tendre que le peut être une mère envers le fils qu’elle a mis au monde et nourri de son lait. À cette heure où je la voyais si désolée de me quitter, je sentis qu’en mon cœur elle tenait une place bonne et grande.

Longtemps, sans songer à l’heure qui s’avançait, nous demeurâmes là, moi lui faisant confidence ainsi que j’eusse pu le

faire à ma vraie mère, de mes accordailles avec la fille de maître Amyet.

Le visage éploré de Nannette en fut comme changé, ainsi qu'est le ciel, alors qu'un gai rayon de soleil dissipe les nuées d'un jour brumeux.

Elle eut bientôt fait d'essuyer ses larmes, pour édifier avec moi des plans pour le futur, et cela, jusque fort avant dans la nuit.

Du complot du lendemain, je ne soufflai mot à Nannette, ne voulant point ajouter à ses soucis.

De fait, en conversant d'autres choses plus plaisantes et aimables, cette triste affaire m'était quasi sortie de l'esprit.

Hélas ! elle n'y revint qu'assez tôt quand, sur le point de m'aller mettre au lit pour quelques heures, – car je devais partir au petit jour, – Nannette m'apprit que M. Gauthier ne rentrerait point en son logis, mais passerait la nuit au château, ayant affaire à messire Vouga pour choses d'importance grave, et qu'au surplus, appréhendant apparemment le moment de se séparer de moi, il avait couché par écrit, à mon intention, ses dernières instructions et salutations. Ce disant, Nannette aveignit[9] de son corsage et mit entre mes mains le papier duquel elle parlait et qu'avec vénération j'emportai pour en prendre connaissance, seul en ma chambrette.

Maintes fois, depuis cette nuit mémorable, j'ai relu, non sans que mes yeux se remplissent de larmes, ces chères et bonnes paroles où M. Gauthier avait mis le meilleur de son cœur, me donnant, pour me conduire dans la vie, toute sorte de sages maximes et directions paternelles, sans dire mot des dis-

---

[9] Aveindre : Tirer un objet de la place où il est rangé; atteindre quelque chose avec effort. (CNRTL)

putes religieuses, ni m'inciter d'aucune manière à rentrer au giron de l'Église catholique. D'aucuns, lisant ceci, diront que vu l'ardeur et la fougue de M. Gauthier à soutenir le papisme, il est surprenant et malaisé à croire qu'il ait pu garder le silence à ce sujet. Néanmoins la chose est ainsi. De plus habiles que moi, des docteurs savants pour qui l'humaine nature n'a point de secrets, pourront peut-être expliquer pourquoi M. Gauthier en agissait à mon égard avec tant de sagesse, de sens et de vraie charité, tandis que, d'autre part, il se conduisait vis-à-vis des hérétiques tout au rebours de ces vertus.

Moi, je ne m'arrêtai point pour lors à rechercher la cause de cette conduite de M. Gauthier ; mais en lisant et relisant ses chères paroles, je me remémorais toutes ses bontés à mon endroit, et comme il m'avait été toujours un vrai père sage et tendre.

Chapitre 11

La dernière nuit que je devais passer sous le toit du vieux presbytère, lequel avait été pour moi la maison paternelle, ne fut ni longue, ni paisible, car elle était déjà fort avancée quand je voulus, sur mon lit, chercher quelque repos que je ne trouvai guère, comme bien on pense, les pensées tumultueuses de ma tête éloignant le sommeil.

Au premier chant du coq, le ciel commençant à peine à blanchir au levant, j'étais debout et descendais à la cuisine où la bonne Nannette, laquelle, sans doute, n'avait pas dormi plus que moi, apprêtait le repas du matin.

Pour ne pas m'attarder davantage dans ma narration, je ne dirai point la tristesse de ce dernier repas, assaisonné qu'il était des larmes de Nannette, et – pourquoi en ferais-je mystère ? – aussi quelque peu des miennes. Non moins triste fut le moment de nous séparer. Mais de cela ferai-je le récit ? Ce sont choses qu'on ne raconte guère, étant vieilles blessures, desquelles la douleur endormie se réveille alors qu'on y touche.

On dormait encore à Boudry quand j'arrivai à la porte de Vermondins, de laquelle les huis ne s'ouvraient qu'au plein jour, à telles enseignes, qu'à cette heure elle était encore close et que le vieux Jonas Martenet ne vint qu'à mes appels réitérés l'ouvrir en maugréant, suivant sa coutume. Tout le temps qu'il ôtait les barres et verrous, il ne cessait de grommeler, maudissant le fâcheux qui abrégeait son sommeil :

– Que la peste, la gravelle, la fièvre quartaine et toutes les coliques lui tordent… holà ! c'est toi, Claude, s'interrompit-il en voyant mon visage par l'huis entrebâillé !

Nous étions bons amis, attendu qu'étant tout proche voisin de maître Amyet, le vieux bonhomme s'en venait souvent à la forge deviser en nous regardant besogner.

Pour lui, mi-perclus qu'il était des reins par les rhumatismes, il lui restait juste la force de clore et ouvrir soir et matin la porte de Vermondins, duquel emploi la bourgeoisie l'avait investi.

– Or ça, Claude, fit-il, dévisageant ma besace et mon bâton de voyage de ses petits yeux rouges, m'est avis que si tu t'es levé tôt, c'est pour voyager loin ! Est-ce le Saint-Sépulcre que tu t'en vas conquester et as-tu dessein de courir sus aux infidèles avec ton gourdin de houx au poing, tel que David marchant contre Goliath ?

Ne voulant point m'attarder à deviser avec le vieil homme, sachant assez que les rhumatismes qui lui courbaient les reins avaient respecté sa langue, laquelle était aussi affilée qu'une dague, je me hâtai de l'instruire en deux mots de mon voyage de compagnon ; sur quoi, sans attendre qu'il fût sorti de son ébahissement, je lui serrai la main et descendis la ville en hâte.

Verdonnet faisait le guet sur sa porte, m'attendant avec impatience.

Il lui tardait si fort de se mettre en posture de me grimer et travestir en vieux soudard, qu'il m'entraîna dans l'escalier et jusqu'en la cuisine où flambait un grand feu de souches.

– Or sus, Claude, dépêchons, fit-il pour lors, remuant avec une cuiller de fer, une mixture puante qui cuisait en un vieux pot ; dépouille-moi ce beau pourpoint gris et ces chausses de fin drap de Fribourg, et te vêts promptement des hardes que tu vois là sur l'escabeau. C'étaient de fortes chausses en peau de chèvre

tannée, amincies et frottées sur les cuisses, avec un pourpoint de même, où se voyaient des taches noires qui me parurent être du sang desséché. Il y avait, en outre, le corselet de fer, les cuissards et la bourguignotte du père Verdonnet, lesquels n'avaient sûrement plus été fourbis depuis les grandes guerres de Grandson et Morat, tant la rouille en avait mordu et noirci le poli.

Étant entré sans plus tarder dans les chausses et le vénérable pourpoint de cuir susdit, mon amour-propre d'armurier ne se put accommoder de l'idée d'endosser cuirasse et casque si mal en point, et je voulus prendre quelque peu de cendre pour les fourbir ; ce que voyant, Verdonnet, qui avait fini sa cuisine mal odorante et la mettait refroidir sur la fenêtre, m'arrêta court :

– Nenni, Claude ! mets-toi bien dans l'esprit que tu entres présentement dans la peau d'un soudard trop friand de butin et de horions, pour perdre du temps à fourbir son harnois de guerre. Au surplus, fit encore Verdonnet, prenant avec respect le casque paternel pour le mieux considérer, il me déplairait que cette rouille vénérable en fût ôtée.

Il me fallut son aide pour boucler le corselet, lequel allait juste à ma taille ; à dire vrai, n'eût été la nécessité d'endosser cet attirail martial, j'eusse aimé mieux n'être point cuirassé de façon si incommode.

Verdonnet m'ayant sanglé là-dedans, ni plus ni moins qu'un cheval de guerre, se recula afin de considérer son œuvre, puis, branlant la tête d'un air entendu, il s'en alla prendre la mixture, laquelle ne paraissait autre que du brou de noix.

– Or ça, Jacquemin, fis-je avec quelque appréhension, en flairant le pot, y a-t-il nécessité de me défigurer de si étrange manière avec cette drogue dégoûtante ? J'en demeurerai brun, pire qu'un nègre d'Éthiopie, pour le restant de mes jours !

– Voyez-vous, le beau muguet, qui appréhende de se gâter le teint ! N'aie crainte, Claude ; la vieille Salomé Bindith, de qui les mauvaises langues disent faussement qu'elle est sorcière, parce qu'en son petit doigt elle a plus d'esprit que bien d'autres en tout leur corps, m'a enseigné, avec le secret de cette teinture merveilleuse, le sûr moyen de l'ôter sans qu'il en reste rien. Avance hardiment tes mains et ton visage !

Et dextrement il me frotta d'un lambeau de toile tout englué de sa drogue, à tel point que j'en éternuai avec violence.

– Dieu et les saints te bénissent, parpaillot, mon ami, fit Verdonnet en riant.

Puis, de ma barbe n'ayant rien laissé, hors les moustaches, il m'ajusta sur l'œil gauche une façon d'emplâtre, le liant derrière les oreilles ; du bout de son doigt, trempé dans une couleur rouge, il me balafra la joue ; après quoi, m'ayant coiffé de la bourguignotte, et ceint de la dague et de l'épée de son père, il se mit à me dévisager de haut en bas, de face et de champ, disant en même temps :



– Je veux qu'on me tire à quatre chevaux, si quiconque de Boudry ou d'ailleurs te reconnaît présentement ! Te voilà la mine et ressemblance parfaite d'un lansquenet revenant des guerres d'Italie.

– Je ne sais quelle mine je fais, dis-je d'assez méchante humeur, car à cette heure que la mascarade était faite et qu'il n'y avait plus à s'en dédire, j'en étais comme honteux ; mais si ma

figure dit vrai, elle doit être celle d'un lansquenet battu et déconfit !

Encore que Verdonnet ne fît que rire de mes paroles, ma conscience était néanmoins à la gêne, tout autant que mon corps en sa cuirasse.

De fait, était-ce suivre un chemin droit que d'abuser M. Gauthier, maître Amyet et tous ceux qui me tiendraient pour un soudard étranger ?

Moi qui, toujours, avais méprisé la menterie et les menteurs, faisais-je mieux que ceux-ci, trompant par mes actes, sinon par mes discours ? Et d'ailleurs, que répondrais-je à ceux qui m'interpelleraient à dessein de s'enquérir de mes nom, demeure et origine, sinon quelque fourberie nouvelle ?

C'est pour lors que je vis quelle amertume on trouve à cheminer par des voies détournées, et comment une action répréhensible vous amène à en commettre une pire !

Mais, hélas ! le diable est si fin qu'il emprunte à l'occasion, pour nous séduire, la figure et la voix de nos amis les plus chers. Preuve en soit le fait de Jacquemin Verdonnet, lequel me raisonna de façon si subtile, qu'il endormit ma conscience, m'incitant à contrefaire le muet et se chargeant de répondre en mon lieu et place aux interrogations des curieux. Je crois – Dieu me pardonne si je lui fais tort, – que c'était pour Verdonnet pain bénit que d'emplir de bourdes les oreilles des gens, et qu'il se gaudissait d'avance, à l'idée de leur faire prendre des vessies pour des lanternes.

Ayant fini de m'accommoder et de me faire ma leçon, Verdonnet entra sans faire de bruit dans la chambre où reposait sa mère, de qui j'ouïs la voix faible et cassée, sans comprendre le sens des paroles qu'elle prononçait.

Sur ces entrefaites, le temps ayant marché, la cloche de la tour Marfaux se mit à tinter pour l'heure de la messe. Aussitôt Jacquemin reparut, la mine plus grave qu'avant, et me dit à voix basse :

– Claude, voici le moment ! les bourgeois entrent à la chapelle, et l'office achevé, on partira pour Pontareuse où les réformés seront au prêche ; les cloches du moûtier sont en branle.

Prêtant l'oreille, j'ouïs en effet la grave sonnerie qui depuis tant d'années avait appelé les fidèles d'alentour au moûtier de Saint-Pierre de Pontareuse, et qui ce jour, pour la première fois, annonçait l'ouverture du prêche réformé.

C'étaient bien les mêmes sons, desquels mon oreille avait accoutumé d'ouïr l'harmonie ; et néanmoins cette musique connue me parut solennelle plus qu'elle n'avait été jusqu'à ce jour.

– Hâtons-nous, me dit Verdonnet, prenant en un coin un gourdin solide et noueux.

– Mais, repartis-je, me regimbant à l'idée de me faire voir en la chapelle, harnaché de cette façon, pareil attirail de guerre ne se porte point en la maison de Dieu ! je t'attendrai céans.

– Par l'épée de Saint-Pierre ! fit Verdonnet, me poussant vers la porte, que voilà donc un armurier timide ! Mais, cornebœuf ! la chapelle de Boudry est pleine à cette heure de gens armés !

Et c'était vrai : étant entrés des derniers, nous vîmes que tous les bourgeois qui étaient là portaient, qui une épée, qui une pique ou une pertuisane ; d'aucuns, toutefois, comme Verdonnet, n'avaient que des gourdins. Il y en avait qui s'étaient coiffés de morions de fer aussi rouillés que ma bourguignotte, tandis que le châtelain Vouga, le banderet Favre, avec quelques no-

tables avaient endossé cuirasses, corselets ou cottes bien fourbies. Je vis que Verdonnet poussait du coude un grand flandrin à pourpoint de buffle, coiffé d'un chapeau à l'espagnole, avec une plume fanée, minable et cassée qui lui tombait dans le dos. L'homme se tourna, montrant la face joviale et cramoisie du maçon Fivaz. Lui, n'avait ni épée, ni dague, ni pique, ni pertuisane, mais bien un de ces longs crocs, lesquels servent à gruler (secouer) les pruniers pour en faire choir les fruits. Telle qu'une lance de chevalier, l'arme baroque de Fivaz dépassait toutes celles des bourgeois, comme aussi il dominait ceux-ci de son vieux feutre empanaché.

Il se mit à converser à voix basse avec Verdonnet ; M. Gauthier n'étant point encore là, on devisait assez bruyamment autour de moi. Plus d'un considérait d'un œil soupçonneux ma figure et mon accoutrement. De fait, j'avais sûrement la mine d'un sacripant et d'un routier de compagnie franche ; nul de ceux que je voyais là, les connaissant tous par leur nom, n'eût voulu croire que sous la peau de ce soudard tanné, balafré et armé de si rude manière, se cachait l'ouvrier de maître Amyet.

Enfin M. Gauthier parut en surplis et dit la messe hâtivement, comme pressé d'en finir. Sur son visage enfiévré, lequel s'empourprait soudain, puis pâlissait de même, se voyait toute l'agitation de son esprit.

Ce spectacle me navrait le cœur, et ce fut pis encore, quand, après la messe, M. Gauthier fit un prône véhément contre les hérétiques, disant qu'en ce jour, ainsi que fit autrefois le peuple hébreu conquestant le pays de Canaan et exterminant les infidèles à la façon de l'interdit, de même les loyaux et fidèles champions de la sainte Église devaient reprendre à la pointe de l'épée le temple ancien et vénérable duquel ils avaient été iniquement dépouillés, et qu'à ce faire, ils ne devaient ménager leur vie, non plus que celle des hérétiques…

À cet endroit du prône, la plume de Fivaz se trémoussa d'étrange manière, et comme il tournait la tête du côté de Verdonnet, je vis que le drille riait à ventre déboutonné et sans vergogne aucune, en clignant de l'œil à mon ami.

J'eus grande envie de lui pousser mon poing dans le dos, afin de mettre terme à cette irrévérente gaieté, laquelle ne me paraissait guère de saison. Mais me ressouvenant à temps qu'il fallait me garder d'être connu pour qui j'étais, je me tins coi, serrant fortement la garde de mon épée.

L'office terminé, il y eut une poussée, avec rumeur et cliquetis d'armes pour la sortie, car tout ce monde semblait pressé de courir sus aux réformés, comme si c'eût été réjouissance insigne.

Le châtelain, le banderet et les notables allaient de ci de là dans la foule, la haranguant à dessein d'enjoindre à tout un chacun de faire son devoir et de se comporter vaillamment.

Venant à passer devant moi, le gros banderet Pierre Favre, duquel j'étais amplement connu, puisqu'étant à la forge, j'avais fait pour lui mainte besogne concernant mon métier et que mêmement le casque qu'il portait en ce jour m'avait passé par les mains, le banderet, dis-je, s'arrêta pour me considérer d'une mine perplexe.

Moi, je sentais que sous la peau brunie de mes joues, le sang courait violemment, tandis que le gros homme, les mains derrière le dos, me fixait de ses yeux ébahis.

– Or ça, fit-il, cherchant autour de lui, d'où tombe celui-ci ? oncques ne vit jamais à Boudry pareille mine de reître empistolé ou de lansquenet espagnol ! Qui es-tu et que fais-tu là ? me dit-il rudement.

Suivant en cela le conseil de Verdonnet, encore que ma conscience me reprochât ce stratagème, je portai les mains à ma

bouche, secouant la tête en même temps, pour faire entendre que j'avais la parole empêchée.

Tout proche de là, Verdonnet faisait le guet ; il s'en vint promptement vers nous, et fit sur mon compte au banderet une fable à dormir tout debout.

– Messire banderet, dit-il respectueusement, je réponds de cette homme, tête pour tête ; c'est un mien cousin du Landeron, nommé Placide Gicot, bon catholique et rude jouteur, lequel a fait de belles armes en Italie, d'où il a rapporté grand renom et glorieuses blessures.

– Et mince butin, interrompit narquoisement, le banderet, dévisageant mon harnois de guerre usé et noirci !

À l'ouïe des menteries effrontées de Verdonnet, je ne me tenais plus de honte et de dépit, à tel point que j'ouvrais déjà la bouche pour rendre hommage à la vérité, quand une grande clameur vint à point m'arrêter la parole.

M. Gauthier, sortant de la sacristie, apparaissait revêtu d'une soutane courte, ses cheveux blancs sortant de dessous un petit morion de fer bruni, et une lourde épée pendant à son côté.

Bien qu'il se tînt droit et ferme, il y avait en son regard luisant, comme un air d'égarement qui faisait mal à voir.

Le châtelain, ayant employé ses hommes d'armes à mettre quelque ordre parmi les bourgeois, lesquels pouvaient bien être une cinquantaine, donna ordre de marcher sur Pontareuse, ce qui se fit assez bruyamment, attendu que nombre de femmes suivaient leurs époux, frères ou promis, par inquiétude et angoisse de voir quelle serait la fin de cette affaire.

Mêmement fallut-il à plus d'une fois réitérée, chasser des troupes d'enfants qui trottaient après nous, comme ils ont coutume de faire après les bateleurs, baladins ou montreurs de bêtes sauvages. Mais c'était bien vainement, car les drôles reve-

naient toujours ni plus ni moins qu'en été les taons sur le dos des bœufs.

Je cheminais entre Verdonnet et Fivaz, celui-ci me dévisageant de façon assez importune, à tel point que j'appréhendais qu'il ne m'eût reconnu ; mais il n'en était rien ; il paraît seulement, comme je le sus par la suite, que Verdonnet lui en avait conté si long sur les hauts faits de son muet cousin, bourgeois du Landeron, que le maçon émerveillé ne se pouvait lasser de contempler un homme qui avait vu tant de pays et acquis tant de renom.

Chez maître Amyet tout était clos, porte et fenêtres. Sûrement le vieux maître, ainsi que je l'avais appréhendé, était au prêche, à Pontareuse, avec sa fille Toinette. Pour lors, pensant que j'étais en mesure de leur venir en aide, le stratagème auquel j'avais donné les mains, aussi bien que les fourberies imaginées par Verdonnet, ne me parurent plus être moyens aussi condamnables, mais bien fautes vénielles et de mince conséquence.

Faut-il, disais-je en moi-même, marchant silencieusement au milieu de cette troupe bruyante et échauffée, qui se hâtait pour aller répandre le sang, faut-il que l'homme soit une créature perverse, pour comploter et exécuter projets aussi détestables et sanguinaires !

Était-il possible qu'un prêtre, un ministre du Dieu de paix, l'homme que j'avais toujours vénéré et qui m'avait été si bon et plein de tendresse, eût pu, sans perdre le sens, donner les mains, – que dis-je ? – imaginer et exécuter ce complot contre nature !

Et cela me paraissait plus monstrueux encore par cette belle et riante matinée de dimanche, où le soleil faisait briller comme perles, diamants et émeraudes les gouttes de rosée de la nuit, sur les feuilles des vignes et les raisins déjà mûrs, et où des petits oiseaux les joyeuses chansons remplissaient l'air à la louange du Créateur, montant au ciel avec la belle musique des

cloches, lesquelles harmonieusement sonnaient au près et au loin, à Bevaix, Colombier, Corcelles et autres lieux ; mêmement la grosse sonnerie de la collégiale de Neufchâtel bourdonnait sourdement, apportée par un souffle de bise.

Cependant, étant arrivés tout proche de Pontareuse, après la descente du chemin des Repères, et au pied des vignes des Bergeresses, le châtelain commanda de s'arrêter ; après quoi, lui, M. Gauthier et le banderet se concertèrent, devisant avec chaleur, premièrement à voix basse, puis, comme si un débat s'élevait entre eux, leur voix monta de plus en plus, jusqu'à se faire ouïr de toute la troupe. Le banderet et le curé n'étaient point d'accord avec le châtelain et lui tenaient tête chaudement, sans qu'on pût bien ouïr en quoi ils étaient divisés d'opinion.

Enfin le débat s'étant apaisé, messire Vouga, lequel avait retentissante voix, cria :

– Or çà, bourgeois, je pense que nous sommes prêts à bien faire : avant, bons catholiques ! pour notre Dame et Saint-Pierre !

Sur-le-champ, les bourgeois, clamant à qui mieux mieux, se mirent à courir vivement sur Pontareuse, avec un grand bruit de ferraille, tant les piques, pertuisanes et autres armes s'entrechoquaient dans un beau désordre, duquel le long croc de Fivaz, gigotant et s'accrochant partout d'étrange manière, était principalement cause.

C'est ainsi qu'on arriva jusqu'au cimetière et devant le temple, où par ordre du châtelain s'arrêta-t-on, faisant soudain silence, comme d'un accord convenu. À une fenêtre du presbytère se montra Nannette, laquelle voyant cette foule en armes, et parmi, son maître, changé en soudard, se mit, épouvantée, à lever les bras au ciel ; pensant sûrement rêver ou bien être la proie de maléfices et enchantements diaboliques, la pauvre

femme se frottait les yeux et faisait dévotement de grands signes de croix.

Cependant les trois chefs, à savoir M. Gauthier, messire Vouga et le banderet Favre s'approchaient de la porte du temple, laquelle était close.

Du pommeau de son épée, le châtelain allait y frapper, quand les huis s'en écartèrent, ouverts depuis le dedans, et sous les voûtes sombres on put voir la foule silencieuse des réformés, lesquels, le chef découvert, écoutaient le prédicant Fabry récitant ces paroles du grand roi David :

Le Dieu de Jacob nous est une citadelle,
Venez et contemplez les hauts faits de l'Éternel…
Il a brisé les arcs et fracassé les lances,
Et il a brûlé au feu les chars de bataille.

Abstenez-vous ! et sachez que je suis Dieu,
Qui domine les peuples, qui domine la terre !
L'Éternel des armées est avec nous,
Le Dieu de Jacob nous est une citadelle !

À l'ouïe de ces paroles solennelles, je sentis comme un frisson me courir dans tous les membres, et plus d'un, dans la bande catholique, était comme moi, car j'en voyais qui, paraissant honteux d'être venus là à dessein d'apporter le trouble et la violence en cette assemblée recueillie, regardaient autour d'eux, comme cherchant quelque moyen de s'en aller discrètement. Et de fait, ils pouvaient bien être repris grièvement en leur conscience, eux qui, naguère, avant que M. Gauthier fût revenu, avaient pris part au prêche avec ceux qu'ils venaient présentement attaquer.

Tout d'un coup, la voix de M. Gauthier s'éleva, couvrant celle de Fabry, et criant :

– Hors d'ici, sacrilèges et profanateurs ! Voyez comme ils ont traité ces lieux saints et vénérables ! et se tournant vers nous, le visage empourpré par la colère, il montrait de sa main étendue les murs du temple et l'autel lui-même dépouillés de leurs images et ornements. Mécréants abominables ! poursuivit-il, dégainant son épée et la balançant avec fureur, qu'avez-vous fait des images sacrées de Notre-Dame et de Saint-Pierre, patrons de notre vieux temple ?

Et comme mis hors de sens par son courroux et son chagrin, il entra violemment dans le temple en brandissant son lourd estoc et défiant Fabry en combat singulier.

Cependant le prédicant, debout dans la chaire, disait de sa voix claire et tranquille :

– Point ne te feras d'images taillées pour te prosterner devant elles, et point ne les serviras, car je suis l'Eternel ton Dieu…

Un grand tumulte couvrit ses paroles.

Le châtelain et le banderet avaient suivi M. Gauthier, pendant que les catholiques, desquels Verdonnet, Fivaz et moi, les premiers, venaient jusqu'à la porte pour les soutenir.

Mais les réformés, se tournant pour lors brusquement, nous présentèrent un front de piques, hallebardes, épées et bâtons nullement aisé à franchir et contre qui l'impétuosité de M. Gauthier même ne put prévaloir. Appréhendant que, dans son aveugle rage, il ne se fit embrocher par les piques des réformés, je me portai en avant, à dessein de le tirer de force de la mêlée. Ce faisant, moi qui n'étais venu là qu'à bonne intention, je fus cause que l'affaire s'engagea sur-le-champ, car les catholiques m'ayant suivi, ceux du dedans firent effort pour nous repousser, à quoi ils parvinrent jusque sur le cimetière. Il y eut force horions donnés et reçus, mais sans grandes meurtrissures de part ni d'autre ; j'avais, comme les autres, mis l'épée à la main et m'en escrimais bellement, frappant du tranchant et du

plat, non point les réformés, mais leurs armes qui menaçaient la tête de M. Gauthier. Lui ferraillait avec rage, mais point avec la science que je lui savais en escrime ; sûrement son courroux l'aveuglait, car à chaque coup son épée s'embarrassait dans les armes de ceux de son parti.

Il faut remarquer aussi que le long croc de Fivaz, lequel se balançait deçà et delà dans la mêlée, abattant ou relevant les armes des deux partis adverses, arrêtant au passage maint horion qui s'en allait pourfendre, larder ou assommer sûrement son homme, que ce croc, dis-je, en ses évolutions soudaines et avisées, rencontra plus d'une fois l'épée de M. Gauthier, et se mit en travers de ses plus furieuses estocades.

Moi, voyant de quelle façon le brave Fivaz s'appliquait à cette besogne judicieuse où il trouvait manifestement un plaisir extrême, je pensai bien qu'il s'était entendu avec Verdonnet, lequel, de son côté, s'escrimait vertueusement de son gourdin de houx, lui faisant faire en l'air un moulinet qui eût fêlé plus d'une tête et fracassé plus d'une mâchoire, s'il l'eût voulu.

Mais, le bon Jacquemin, tenant sa promesse, n'en voulait qu'aux armes des réformés et point à ceux qui s'en servaient.

Néanmoins et quoi que nous pussions faire, la mêlée s'échauffait ; sur le cimetière où elle se donnait pour lors, les combattants ayant leurs coudées franches, il devenait plus malaisé de parer les horions qui pleuvaient dru, avec grand bruit d'imprécations et clameurs de défi.

Je me tenais toujours auprès de M. Gauthier, lequel était encore sain et sauf. Pour moi, sans la science en escrime que je tenais de M. le curé, et aussi sans le salutaire abri de ma bourguignotte, j'eusse sûrement déjà passé de vie à trépas, car, garantir la tête d'autrui, en épargnant celle des adversaires, c'est là jeu fort dangereux pour la sienne propre. Mêmement, je vis en cette occasion mémorable qu'à pareil jeu, le sang s'échauffe à tel point qu'il est malaisé de demeurer de sang-froid.

Au nombre de ceux qui bataillaient contre M. Gauthier et moi, se signalait un grand escogriffe de Fretereules, charbonnier de son état, lequel je connaissais bien pour l'avoir vu plus d'une fois s'en venant à Boudry et Pontareuse amener son charbon, dans une carriole attelée d'une vieille vache. Celui-là, une pique rouillée au poing, en voulait particulièrement à M. le curé, l'assaillant avec acharnement, au point que j'avais fort à faire de détourner ses mauvais coups, desquels plusieurs frappèrent à grand fracas et bosselèrent ma bourguignotte, car le drôle avait bon bras. Il en fit tant, que, perdant toute mesure et patience, j'appliquai sur le haut de son bras un coup de taille quelque peu vif. Le charbonnier lâcha son arme et poussant une imprécation et un gémissement, il se tira tout blême de la mêlée.

Son sang, sortit avec violence de la blessure, m'étant venu éclabousser le visage, me rendit sur-le-champ mon jugement et mon sang-froid. J'eus un vif regret de mon emportement et m'appliquai dès ce moment à ne blesser plus de propos délibéré qui que ce fût.

Les catholiques étaient en nombre plus minime que les réformés ; voyant bien qu'ils n'en seraient pas les bons marchands, ceux de Boudry commencèrent à perdre le courage, ne choquant plus que mollement contre les autres, et seulement pour défendre leur vie, malgré les ordres et adjurations de M. Gauthier, qui, en vain, cherchait à joindre Fabry, et de messire Vouga, lequel faisait connaître qu'il avait été aux guerres, par les rudes coups qu'il baillait tout autour de lui et desquels avaient été mis hors de combat plusieurs de Bosle et Rochefort. Pour ce qui est du banderet Favre, il n'y mettait point la même ardeur, encore qu'il fût solide champion et expert batailleur, mais cette vilaine besogne de férir, assommer et taillader gens de sa connaissance, voire de sa parenté, le dégoûtait manifestement.

Au surplus, il n'était pas seul de son sentiment, car des deux côtés on pouvait ouïr, parmi les imprécations et clameurs,

des voix qui cherchaient à mettre fin au combat. Jusque-là, je n'avais pu découvrir maître Amyet dans la mêlée, de quoi j'étais fort marri et perplexe, craignant pour sa vie. Tout d'un coup, après la voix de Fabry, lequel parlait avec autorité aux réformés, les engageant à s'apaiser, j'ouïs celle du vieil armurier, par-dessus toutes autres clameurs, criant :

– Or çà, bourgeois, avons-nous tous perdu le sens, et quel profit tirera-t-on du sang répandu ? Gens de bonne volonté, bas les armes !

– Bien dit, cria Fivaz, de qui le long croc ne cessait de besogner à bon escient ; assez lardé, assommé, pertuisané ! Médecins et apothicaires ont présentement de la besogne en suffisance.

N'eût été la furie obstinée de M. Gauthier et du châtelain, la bataille eût pris fin sur-le-champ ; des deux parts on était las et dégoûté de cette lutte insensée et contre nature. Bon nombre de blessés geignaient sur l'herbe du cimetière, entourés de femmes qui, se lamentant, bandaient leurs plaies du mieux qu'elles pouvaient.

Plusieurs aussi, de notre côté, comme parmi ceux de la religion, s'étaient tirés de la mêlée, et sans crainte d'être accusés de couardise, avaient remis l'épée au fourreau ou jeté loin pique, pertuisane ou hallebarde, afin de porter secours à ceux de leurs proches navrés grièvement, ou pour s'appliquer à faire cesser le combat par persuasion et douceur.

De ce nombre étaient Pierre Amyet et David Baillot, son compère de Bosle, lequel, tantôt par raisons persuasives, tantôt par sommations, cherchait à tirer ses deux fils de la bataille, où les gaillards s'acharnaient comme chiens de chasse à la curée.

Cependant, nous autres catholiques rompant peu à peu devant les réformés, avions été repoussés jusque sur la Vi de

l'Étra, où notre troupe, amoindrie jusqu'à une dizaine d'homme, ne se maintenait plus que par l'aveugle frénésie du châtelain et du curé, lesquels ne se voulant tenir pour battus, ferraillaient sans trêve ni repos. Le banderet Favre, lui, avait remis l'épée au fourreau, disant hautement et avec dégoût :

– La peste soit de cette méchante affaire ! Toute ma vie durant, j'aurai regret et vergogne d'y avoir donné les mains ! et il s'employait de tout son pouvoir auprès des nôtres pour les exhorter et les contraindre à mettre bas les armes. Mais rien n'y faisait. Comme Fivaz, Verdonnet et moi voulions y rester des derniers pour garantir M. Gauthier, les autres nous voyant tenir ferme, y demeuraient aussi, mais manifestement par devoir, plus que par zèle, et, quoique ne cessant de faire face à nos adversaires, lâchaient pied toujours davantage, à tel point que du cimetière où elle avait commencé, la bataille s'était portée sur la route, et présentement se donnait dans les vergers de Pontareuse.

En ce temps, j'avais bon bras, Verdonnet pareillement, et Fivaz, encore qu'il fût de quelque quinze ans plus vieux que nous, n'était pas moins solide champion.

Néanmoins la lassitude venait : à manier sans trêve la lourde épée du père Verdonnet, mon poignet s'engourdissait et j'enviais le gourdin plus léger de Jacquemin. Quant au maître maçon, il devait avoir bras et reins rompus à jouer de son grand croc pardessus les combattants, et si, par diverses fois, il le laissa tomber lourdement sur la tête, l'épaule ou le bras d'un des gars de Bosle, Rochefort et la Gratta qui nous assaillaient rudement, la chose se doit imputer à la lassitude de Fivaz autant qu'à son impatience d'en finir.

Tout d'un coup je vis l'épée de messire Vouga s'échapper de sa main, pendant qu'il s'affaissait tout sanglant sur l'herbe, une malédiction à la bouche : un furieux coup de hallebarde avait ouvert sa manche et tranché les chairs de son bras droit. En même temps, M. Gauthier, terrassant l'homme qui lui faisait

face, se jetait l'épée haute sur Fabry, lequel se démenait parmi les réformés, courant de l'un à l'autre, afin de les calmer, et y employant tour à tour raisons persuasives, prières et supplications véhémentes. Le prédicant n'était point armé, ce que voyant, M. Gauthier s'arrêta, lui criant avec fureur :

– Prêtre de Bahal, je ne sais ce qui me retient de t'occire comme un chien ! prends une arme et défends-toi !

Fabry, voyant bien qu'en sa rage aveugle le curé serait sourd à tous raisonnements sensés, et ne manquerait point à le frapper sans merci, se tourna vivement devers une vigne qui était tout proche et y prit un échalas pour s'en faire une arme de défense.

Sur le champ et comme si l'on se fût donné les mots, réformés et catholiques mirent bas les armes, et retenant leur souffle, regardaient ce qui allait advenir.

Mais quand, dans mon émoi, je voulus accourir pour me mettre entre ces deux hommes desquels la vie m'était également précieuse, amis et ennemis me firent obstacle de leur corps et de leurs armes.

– Tiens-toi en repos, me dit à voix basse Verdonnet en me serrant fortement le bras : champ libre ! cria-t-il, armes égales !

– Armes égales ! répéta-t-on des deux parts, et incontinent l'un des réformés voulut donner son épée au prédicant, lequel, secouant la tête, dit tranquillement :

– Qui frappera de l'épée périra par l'épée ! et dextrement vint à la parade avec son échalas, M. Gauthier le chargeant pour lors avec furie.

C'était merveille de voir comme, en se jouant, Fabry détournait de sa faible arme de bois les coups les plus savants de son adversaire.

Nul ne remuait ni ne disait mot ; des deux troupes qui, l'instant d'avant, combattaient si ardemment, on n'entendait plus que le bruit sec de l'échalas frappant l'acier de l'épée, et le souffle haletant de M. Gauthier, duquel les forces allaient s'épuisant, encore qu'il fût loin de s'apaiser, car la fureur qui le possédait l'avait mis tout hors de sens.

Or, pendant qu'en silence nous considérions ce surprenant combat, je vis que Thibaut le Bourguignon, lequel avait rudement bataillé jusqu'à la fin, s'éloignait sournoisement de la troupe des bourgeois, et contournant les deux champions, s'en allait prendre position devers la haie qui borde les vignes, et tout contre le tronc d'un noyer, duquel il paraissait chercher l'abri. Mis en défiance par les allures cachottières de ce vilain drôle, je me tirai en arrière sans être observé et m'en fus par un circuit me placer sur les derrières de l'homme d'armes, à trois ou quatre pas de lui. Ce que je vis de là me remplit l'âme d'indignation et me fit courir sus au Bourguignon l'épée haute.

Le malandrin tenait en main une de ces courtes et légères arquebuses d'Italie qu'on nomme pistoles, et il en braquait traîtreusement le canon sur Fabry. La mèche touchait la poudre du bassinet comme j'arrivais sur le mécréant, mais mon épée frappant violemment sur la pistole dans le même moment que le coup partait, la balle alla se ficher en terre à quelques pas des combattants.

La mauvaise conscience du félon Thibaut le rendit soudain couard comme un lièvre ; au lieu de faire face en homme à moi qui l'assaillais, il jeta son arme et s'en fut à toutes jambes. Mis hors de moi par sa méchante action, je lui donnai incontinent la chasse, l'épée aux reins, lui criant en même temps, à tel point mon courroux me faisait perdre le souvenir que j'étais présentement Placide Gicot, affligé de muetterie, et non plus Claude-Moïse Barbier :

– Félon et traître ! abominable ribaud ! attends que je te fasse rendre ta vilaine âme !

Lui, n'avait garde de m'attendre, et comme s'il eût perdu le sens, le traître courait droit à la rivière, où étant arrivé il se jeta sans balancer, croyant apparemment pouvoir atteindre l'autre bord. Mais l'Areuse, par suite d'un gros orage ayant crevé le jour d'avant sur les montagnes, était fort enflée et roulait impétueusement une eau jaune de limon : il y eut un cri étouffé, puis plus rien ! Quand, arrivé sur le bord, je cherchai Thibaut, les eaux bruyantes et rapides roulaient déjà loin de là son corps, duquel on voyait par moments sortir la tête ou les bras, ainsi qu'un arbre arraché du bord, et entraîné par le courant, montre tantôt ses racines et tantôt ses rameaux. Le Ciel avait châtié le traître sans que j'eusse besoin de souiller mes mains de son sang.

On peut croire que je ne fus pas lent à revenir sur le lieu du combat, lequel, comme je le vis aussitôt, n'avait pas cessé entre Fabry et M. Gauthier.

Soudain, dans le même temps que j'arrivais au pied du crêt où se livrait cet assaut, dont fut depuis appelé ce lieu-là « Crêt Bataillard », M. Gauthier, comme pris de vertige, chancelait, lâchait son épée et tombait lourdement la face contre terre. Avant qui que ce fût, j'étais sur lui, et le prenant entre mes bras, j'appuyai sur mon genou sa tête blanche. Sans pouvoir retenir mes larmes, je considérais avec angoisse et douleur ce cher visage tout gonflé et noirci par le sang qui s'y était porté violemment. Fabry s'étant agenouillé sur l'herbe, écarta la soutane de M. Gauthier, à dessein de sentir si le cœur battait :

– C'est l'apoplexie, murmura-t-il en hochant la tête.

Puis vivement sortant de dessous sa robe une petite gaine de cuir il en tira une lame menue et tranchante, mais quand on vit qu'il allait percer le bras de M. Gauthier, il s'éleva une grande rumeur de menaces et de murmures, et moi-même croyant que Fabry voulait perfidement ôter à M. Gauthier son faible reste de vie, je repoussai rudement le prédicant. Lui, sans se courroucer, dit avec autorité :

– Mes amis, le voulez-vous donc laisser trépasser ? S'il n'est saigné sur-le-champ, le pauvre homme est perdu et vous en serez cause !

– Laissez, cria Fivaz, laissez faire le prédicant ; il fut médecin jadis !

De fait M. Gauthier était si manifestement en péril de mort, que nul ne s'opposa plus à ce que Fabry trouvait expédient de faire pour le tirer de cet état misérable.

De son instrument affilé, il lui incisa le bras d'où lentement sortit une goutte de sang noir et épais, puis une autre, et enfin un petit filet se prit à couler plus fort, jusqu'à ce que Fabry l'arrêta en bandant fortement le bras d'un mouchoir. En même temps, la face de M. Gauthier reprenait sa couleur naturelle, et comme il remuait péniblement la tête, Fabry voyant que la connaissance allait lui revenir, se leva et dit en s'éloignant :

– Mieux vaut que son premier regard rencontre un visage autre que le mien.

De bataille il n'était plus question : tandis que quelques-uns, notamment le banderet Favre, ayant pansé le châtelain blessé, l'emmenaient à Boudry, tout pâle et défait, les autres, tant réformés que catholiques, ayant jeté leurs armes, se pressaient à l'entour de M. Gauthier couché sur l'herbe, sa tête nue et blanche posée sur mon genou. Pour lors nul ne voyait plus en lui le prêtre violent et fanatique, principal auteur du funeste complot de ce jour, mais se ressouvenant qu'il avait été durant de longues années un vrai père sage et tendre pour ses ouailles, ceux de la nouvelle foi, aussi bien que les autres, épiaient avec sollicitude sur son visage le retour de la vie et de la connaissance.

Enfin ses paupières comme appesanties se levèrent languissamment et son regard étonné se promena sur les figures qui l'entouraient. Il voulut parler, mais de ses lèvres ne sortirent

que des sons confus desquels on ne put saisir le sens. Nous vîmes pour lors que sa bouche était comme tirée et tordue.

– Il faut, dit Verdonnet, l'emporter en son logis ; sur sa couche il reposera mieux qu'ici.

Sans plus tarder on ramassa les piques et hallebardes qui gisaient sur l'herbe, et les ayant mises en croix et recouvertes de quelques hardes, on déposa doucement sur cette façon de civière, M. Gauthier, lequel ne donnait nul autre signe de vie que de remuer la bouche et les yeux, sans paraître connaître aucun de nous, ni comprendre où il était.

Les bras ne firent point défaut pour l'emporter au presbytère, chacun voulant s'y employer ; mais Verdonnet et moi n'en voulûmes laisser le soin à nul autre qu'à nous. Accompagnés de tous ceux qui étaient restés jusque-là, notamment Fivaz, Pierre Amyet, lequel ne m'avait non plus reconnu que qui que ce fût en cette journée, et quelques autres, tant de Bosle que de Boudry, nous emportâmes doucement ce pauvre corps quasi sans vie et sans connaissance. En traversant le cimetière, nous en vîmes l'herbe çà et là rougie du sang de la bataille. Sur le champ il me vint à la pensée, sans pouvoir m'en empêcher, que ce sang répandu dans le champ du repos avait crié de la terre jusqu'au ciel contre celui qui en était cause ; et voilà, Dieu, dans son courroux, l'avait châtié sans qu'aucune main d'homme l'eût touché.

Chapitre 12

Le cimetière étant désert, il paraît que tous les blessés avaient été emportés, qui à Boudry, qui à Bosle ou ailleurs par leurs proches et amis.

Est-il besoin de dire la frayeur et le chagrin de Nannette quand elle vit arriver cette troupe apportant son vieux maître comme un corps mort ?

En cette occasion j'appris une chose de laquelle je ne m'étais point douté jusque-là, à savoir qu'entre les femmes il y en a deux sortes bien dissemblables : celles qui ont de la tête et celles qui n'ont que la langue. Il y avait là quelques femmes de Pontareuse lesquelles ne savaient que se lamenter, poussant des « hélas ! » et des « Jésus Marie ! » et nous embarrassant de leurs cotillons pour voir de plus proche le pauvre corps que nous portions.

Tout au contraire, Nannette, encore que pâle d'angoisse et laissant couler ses larmes, se gardait bien de se pâmer ou de se répandre comme les autres en lamentations et en interrogats, mais sans perdre de temps elle s'en fut préparer la couche de M. Gauthier où nous l'étendîmes sans qu'il parût témoigner, par gestes ni paroles, qu'il reconnaissait quelqu'un, non plus que le lieu où il se trouvait. Ses yeux entr'ouverts, vaguement regardaient l'un après l'autre ceux qui étaient là, puis se refermaient comme lassés.

Pensant avec raison que son cher maître avait grand besoin de repos, Nannette usa d'autorité pour nous faire tous sortir, demandant que quelqu'un s'en allât sans retard quérir l'apothicaire.

Il faut savoir qu'en ce temps il n'y avait point à Boudry de médecin ni de chirurgien, mais seulement un apothicaire et marchand de drogues, lequel avait grand renom de savoir et pansait merveilleusement toutes gens et bêtes, tant de Boudry que des lieux circonvoisins, à tel point que mêmement des bourgeois de Neufchâtel l'étaient venus quérir en carrosse pour assister leurs femmes en mal d'enfant. Bien qu'il eût nom Galland et fût natif d'Auvernier, il se faisait appeler Galenus, ainsi qu'un grand médecin des temps anciens, duquel il prétendait descendre en ligne directe.

J'avais ouï dire plus d'une fois à M. Gauthier qu'il était grand dommage qu'homme expert en choses de médecine tel qu'était l'apothicaire Galland, fût d'autre part vain de sa personne et de son savoir comme un paon l'est de son plumage. Et encore, ajoutait M. le curé, sa vanité n'est que péché véniel au regard de sa damnable impiété, de laquelle il se fait gloire, cherchant à en infecter l'esprit de ses alentours et faisant ainsi à leurs âmes mal plus grave que celui qu'il guérit en leurs corps.

C'était là néanmoins l'homme qu'on alla quérir pour donner ses soins à M. Gauthier, car aussi c'était le seul, hors le prédicant Fabry, qui le pût efficacement, s'il y avait quelque espoir de le tirer du misérable état où il était.

J'eusse fort désiré demeurer à Pontareuse pour m'employer à soigner mon pauvre cher père adoptif ; mais Verdonnet m'ayant tiré à l'écart quand tout le monde sortait de la chambre de M. Gauthier, il me pressa si instamment de m'en revenir pour lors à Boudry, que je me rendis à ses raisons, lesquelles, il faut le dire, étaient fort sensées. De fait, comment rester au presbytère dans l'accoutrement et déguisement où j'étais, sans révéler ma vraie qualité, en même temps que notre super-

cherie, avec les faussetés et menteries effrontées que Verdonnet avait forgées sur ma personne ? Ne fallait-il point d'abord quitter ma défroque et ma peau de soudard ? et pour ce faire, il était de toute nécessité que je m'en revinsse à Boudry pour y reprendre mes vêtements, après qu'au moyen du secret de la Salomé Bindith, Verdonnet m'aurait fait recouvrer ma couleur naturelle.

Je serais pour lors en mesure de rentrer à Pontareuse, comme ramené par le bruit de l'affaire et de la maladie de M. Gauthier.

Laissant conséquemment celui-ci à la garde de Nannette, laquelle n'avait pas pris garde à moi plus qu'à aucun des autres qui étaient là, je m'en fus devers Boudry avec Verdonnet, Fivaz, maître Amyet et quelques autres, tandis que ceux de Bosle demeurés avec nous, comme David Baillot et ses fils, s'en retournaient pareillement chez eux.

Tout en cheminant à la débandade, en vrais combattants déconfits et vergogneux, mes compagnons devisaient entre eux de ce qui venait de se passer.

Pour moi, quand bien même je n'eusse pas été féru de muetterie, de par la volonté de Verdonnet, le chagrin de savoir mon père par adoption en si fâcheuse position qu'il n'y avait guère espoir de l'en sortir, m'eût fait garder le silence. Or, ayant regardé du côté de maître Amyet, lequel aussi ne parlait point, je vis qu'il m'observait avec attention, comme cherchant en lui-même à qui je pouvais ressembler. Le vieil armurier avait l'œil perçant et n'était pas de ceux à qui l'on fait aisément prendre des vessies pour des lanternes. Assurément, s'il eût été de la troupe catholique, laquelle Verdonnet avait si étrangement abusée sur mon compte en me faisant passer pour ce qu'on sait, il n'eût pas, sans y regarder à deux fois, avalé bénévolement ces couleuvres.

Présentement il n'y avait plus de danger à lui dire qui j'étais ; il me fallait néanmoins ne l'en instruire que discrètement à cause des autres bourgeois, lesquels pourraient s'irriter contre Verdonnet, et peut-être lui payer sa fourberie en mauvais coups.

En conséquence, faisant signe de la main à maître Amyet, je le retins en arrière des autres, et quand il se trouva une haie pour nous abriter, je dis doucement à mon futur beau-père en lui tendant ma main basanée :

– Maître Pierre, votre ouvrier et futur gendre Claude Moïse se réjouit de vous voir sauf, et rend grâce au Seigneur de ce qu'en ce jour néfaste il a épargné votre vie.

À l'ouïe de ce discours et en reconnaissant ma voix, le digne homme fit d'abord la mine ébahie qu'il avait eue le jour d'avant, en découvrant qu'il y avait à son insu si bonne entente entre sa fille Toinette et moi.

– Or ça, fit-il enfin, me serrant la main cordialement, et de la gauche frappant sur mon épaule, – or ça, par quel miracle te voilà-t-il soudain changé en More d'Afrique par la peau, et lansquenet par la défroque ? Nous ne sommes point en carnaval, que je sache, et tu voyages d'étrange et nouvelle manière, mon garçon !

Je récitai pour lors à mon vieux maître tout ce qui m'était advenu depuis la veille au soir, comment j'avais surpris le secret de la conjuration catholique, et le dessein qu'avec Jacquemin Verdonnet nous avions conçu et exécuté, afin de garantir, autant que faire se pouvait, ceux de qui la vie nous était chère.

Pierre Amyet hochait sa petite tête chenue :

– Claude, mon fils, fit-il gravement, l'intention était bonne et magnanime, encore que le moyen fût détourné et répréhensible ; et c'est pourquoi, peut-être, Dieu a fait tourner la chose

en bien, si ce n'est pour ce pauvre curé – ajouta maître Amyet avec tristesse.

À Boudry, comme bien on peut penser, il y avait grande rumeur, car le gros des bourgeois, avec les femmes qui avaient de loin regardé la bataille en criant et pleurant, étaient revenus avant nous, ramenant les éclopés.

Nous n'étions pas à la porte de Vermondins, que nombre de gens nous entouraient, pressés d'apprendre quelque chose de plus que ce qu'ils savaient déjà de l'affaire de Pontareuse. J'eus vite fait de démêler dans cette foule certain visage de fillette, lequel n'était point rose et riant suivant son ordinaire, mais tout pâle d'appréhension. Mais quand ma gentille Toinette vit que son père revenait sain et sauf, ses joues reprirent leur couleur naturelle et elle se jeta à son cou, en pleurant d'aise et de soulagement. Il m'eût été agréable d'avoir ma part de cette douce accolade ; mais comment la fillette eût-elle pu deviner que le vilain reître balafré, noir et taché de sang qui se tenait à côté de son père, était le même homme à qui la veille, elle avait de si grand cœur ?... Mais ce sont là choses de famille qui n'ont rien à faire avec ma narration.

Laissant à Fivaz le soin de satisfaire la curiosité du populaire, Pierre Amyet s'en fut chez lui avec sa fille, pendant que Verdonnet et moi allions en hâte chez l'apothicaire Galland, lequel avait son logis et sa boutique juste à côté de l'hôtellerie des « Armes de Boudry ». Sa porte et sa fenêtre étaient closes, et nous étant informés de lui, on nous dit qu'il était au château, à panser messire Vouga, lequel avait été vilainement accommodé d'un coup de hallebarde, ce que nous savions bien. Il était pour lors deux heures après-midi et nous défaillions de faim et de lassitude. Pourtant il fallait à M. Gauthier de prompts secours. Verdonnet était sur le point de dépêcher au château une commère de ses voisines, avec mission d'obtenir de l'apothicaire la promesse qu'il se rendrait sur le champ au presbytère, avec ses drogues et instruments, quand lui-même arriva fort à propos, se

balançant majestueusement et d'une mine solennelle, comme s'il eût en sa personne porté toute la science de la médecine.



C'était un homme d'encolure puissante, à la ronde bedaine saillant sous sa robe doctorale ; il avait le teint fleuri, lequel, sans doute lui venait plus du vin rouge et de la bonne chère que de la vertu de ses drogues. Quand Verdonnet lui dit en quel état se trouvait M. Gauthier, il gonfla ses joues, siffla bruyamment et en vrai mécréant qu'il était, il se mit à dire en hochant la tête :

– Par ma foi ! c'est bien son dam ! qui touche au feu s'y brûle ! Présentement, même Hippocrate, non plus que Galenus, mon illustre ancêtre, ne le tireraient de là, et – ajouta le méchant blasphémateur – le Père éternel, encore moins !

J'étais si outré d'indignation que Verdonnet n'eut pas trop de toute sa force pour me tirer en arrière et m'empêcher d'assommer l'impie apothicaire, lequel, il faut bien le dire, avait la langue plus mauvaise que l'âme, car il finit par dire :

– Au surplus, nous verrons bien ; j'y vais de ce pas. Si le curé ne s'en va pas « ad patres » c'est à Maître Galenus qu'il le devra.

Et l'homme aux drogues nous tournant le dos, s'en fut à sa boutique, apparemment pour y quérir le nécessaire.

Pour nous, contents de savoir que M. Gauthier allait être secouru, nous nous rendîmes au logis de Verdonnet, où sa pauvre femme de mère l'attendait transie d'angoisse et en oraisons. Le voyant revenir sans mal d'aucune sorte, elle en eut un tel saisissement de joie, qu'elle faillit tomber en pâmoison. Sans

beaucoup de paroles, Jacquemin lui apprit qui j'étais, car elle ne m'eût point reconnu sous l'équipement de son défunt époux.

Elle nous servit à manger et à boire, avant que de nous interroger, car elle voyait amplement le besoin que nous avions de réconfort. Nous étant ragaillardis et lui ayant fait le récit de la bataille, nous nous en fûmes à la cuisine pour me débarbouiller de ma teinture et dépouiller ma défroque de soudard. À dire le vrai, j'appréhendais fort que Verdonnet ne se fût gaussé de moi, en surfaisant son talent à me rendre ma peau de chrétien. Rentrer dans mes hardes, ce fut tôt fait ; mais redonner à mon visage et à mes mains leur couleur naturelle était besogne autrement laborieuse et malaisée, malgré tous les herbages nauséabonds, notamment la grande saponaire, lesquels, selon la recette de la Salomé Bindith, Jacquemin fit longuement macérer et bouillir. Du jus vert, puant et endiablé qui s'en suivit, vraie tisane de sorcière, sentant le bûcher et le sabbat à plein nez, Verdonnet s'évertua à me frotter, tant et de si belle façon, que de noir comme un « bot » (crapaud) que j'étais devant, j'en devins cramoisi ni plus ni moins qu'une écrevisse.

– Là, fit Verdonnet, tout fier de sa besogne : Ce vaillant homme de guerre Placide Gicot est trépassé, défunté, disparu ! « requiescat in pace ! » et voilà l'armurier Claude-Moïse Barbier de ses grands voyages revenu, en personne naturelle et frais comme une rose !

– Comme une pivoine, bourreau ! dis-moi si ma face est rouge autant que mes mains, lui dis-je, tout inquiet et horrifié, en les tournant et les considérant.

– Rouge ! que dis-tu là, jouvenceau trop modeste ? C'est pourpre qu'il convient de la nommer ! Cornebœuf ! que sont les rubis du propre nez de Fivaz, au regard de ceux qui, présentement brillent sur le tien, sinon la pâle lune à côté du soleil des

canicules ? Le maçon en va crever de jalousie, lui qui a coutume de chanter en vidant son broc :

Le vin rend le teint beau :
Vaut-il pas mieux avoir la couleur rouge et vive,
Riche de beaux rubis, que si pâle et chétive
Ainsi qu'un buveur d'eau ?

Ayant assez pratiqué mon gouailleur de Verdonnet pour m'assurer qu'il voulait rire, je pris ses paroles pour ce qu'elles valaient et ne m'en fis point de mauvais sang. Aussi bien voyais-je avec soulagement mes mains revenir à leur couleur accoutumée.

Plus d'un, lisant ceci, dira de moi que j'étais étrangement vain de ma personne, pour tant appréhender la perte de mon teint. Je ne sais si je l'étais davantage que tous autres jouvenceaux de mon âge et de mon temps. Mais qu'on se mette en mon lieu et place, et considérant que depuis peu la plus jolie fille de Boudry m'avait engagé sa foi, ne jugera-t-on pas que ma petite vanité était quelque peu excusable et vénielle ?

Assurément, les jeunes seront pour moi, et quant aux vieux, qu'ils se ressouviennent, pour m'être indulgents, du temps où leur sang n'était point encore refroidi, ni blanche leur chevelure, et où, sur leur front et leurs joues, les durs labeurs, les soucis et les tribulations de la vie n'avaient encore tracé nul sillon.

Je ne saurais dire à quel point je me sentais à l'aise dans mes propres vêtements, et combien j'étais soulagé d'avoir recouvré, avec ma figure véritable, mes noms et qualité, sans compter le libre usage de ma langue. Étant fort inquiet de M. Gauthier, j'avais grand'hâte de m'en retourner à Pontareuse pour partager avec Nannette les soins à donner au pauvre malade. À cet effet, je reprenais déjà ma besace et mon bâton, quand Verdonnet, lequel, sur ces entrefaites, avait serré dans le

bahut l'équipement de son père, m'arrêta par ce propos judicieux :

– À quoi penses-tu, Claude, de sortir d'ici ostensiblement pour monter la ville, où tout un chacun va te retenir et te questionner ? Autant voudrait crier sur les toits : « Sachez que l'homme d'armes à la bourguignotte, qui fut au combat de Pontareuse avec les bourgeois, n'est autre que l'apprenti fourbisseur de maître Amyet, lequel apprenti, avec son compère Verdonnet, s'est gaussé de toute la ville et bourgeoisie de Boudry ! »

Il n'y avait pas à contredire Verdonnet, lequel, me voyant grandement marri de ce contre-temps, ajouta :

– Le plus sûr, à mon sens, serait d'attendre la nuit tombée pour t'en aller, mais je vois trop, – et ce disant, il me passa amicalement son bras sur le cou – je vois trop qu'il te tarde d'être au chevet du pauvre curé. Viens-t-en par ici. Nous passâmes premièrement en la chambre, où la mère de mon ami sommeillait doucement en son fauteuil de cuir, puis de là, sans faire de bruit, nous fûmes en une sorte de réduit à serrer le linge et les hardes. Cette petite pièce laquelle Jacquemin nommait le « cagnard » avait vue au levant, où coule le ruisseau, vis-à-vis la « Gracellîre », pente ainsi dite, comme on sait, à cause des « gracils » ou genévriers qui y croissent en abondance.

– Ami Claude, me dit Verdonnet, ouvrant la petite fenêtre dudit « cagnard », comme tu n'es guère à comparer pour la bedaine au banderet Favre, non plus qu'à l'apothicaire Galland, j'imagine que voilà une porte de sortie juste à ta taille et plus discrète que l'autre !

Je sus pour lors à quel propos il m'avait amené là ; regardant par la dite fenêtre je vis qu'elle n'était qu'à une dizaine de pieds au-dessus d'un courtil planté de divers légumes. Ce m'était un jeu que de m'y dévaler, car en nos courses aux gorges de l'Areuse et aux rochers de Treymont, Jacquemin et moi avions fait des descentes autrement périlleuses que celle-là.

C’est pourquoi, sans plus attendre, jetant premièrement ma besace et mon bâton parmi les légumes, je passai les jambes par la fenêtre, puis le corps, quoique avec quelque difficulté, et finalement, après m’être accroché des mains à la pierre de la fenêtre, je me laissai choir dans le courtil sans dommage pour moi, – mais bien pour quelques laitues.

Ayant dit adieu à mon bon Jacquemin, je m’en fus au travers du ruisseau et grimpai dans les « gracils » jusqu’aux champs qui sont devers Cortaillod. Tirant de là vers le gibet, afin, par ce circuit, d’éviter de passer par Vermondins, je m’en fus rejoindre par les Sagnes la Vi de l’Étra et m’acheminai en hâte vers Pontareuse.

Chapitre 13

Pas une nuée n'avait de tout le jour obscurci le ciel bleu ; autour de moi tout était calme et riant ; moutons et chèvres broutaient tranquillement l'herbe maigre des « fins » et des « sagnes », en faisant cliqueter leurs sonnettes d'airain, et sur ces campagnes paisibles, sur les vignobles où déjà rougissaient les feuilles, le soleil qui s'inclinait doucement vers les sapins du mont de Boudry, épandait sa chaude lumière d'or.

Mais mon regard ne s'arrêtait point complaisamment sur ce tranquille spectacle et n'en pouvait goûter le charme, car mon esprit inquiet et agité revoyait constamment la figure rigide et décomposée de mon pauvre cher père adoptif. Toujours plus fort je hâtais le pas afin d'arriver plus tôt auprès de lui et de consoler la vieille Nannette, laquelle sans doute, pleurait solitaire au chevet du cher malade.

Hélas ! que n'était-elle seule en effet auprès de lui ! Je devais éprouver en ce jour la vérité de ce qu'on dit communément en proverbe « qu'un malheur n'advient jamais qu'en compagnie d'un autre ».

Comme j'arrivais tout échauffé sur le cimetière, et m'approchais de la porte du presbytère, celle-ci s'ouvrait justement pour laisser sortir l'apothicaire Galland. Un autre homme était derrière qui lui faisait la conduite. Qu'on pense si je ne faillis pas suffoquer de dégoût en reconnaissant la méchante et vi-

laine face du vicaire savoyard ! Je demeurai comme cloué sur l'herbe sans pouvoir ni avancer ni reculer.

Lui, tout en faisant force génuflexions et compliments à l'apothicaire et le saluant du nom pompeux « d'illustre docteur Galenus », me regardait sournoisement de son œil mi-clos.

Mais quand l'apothicaire étant parti, je fus revenu à moi et voulus passer sous la porte, sans m'embarrasser de la présence du mauvais prêtre, lui se tourna et se mit en travers, appelant à voix haute :

– Messire Claude ! messire Claude ! s'il vous plaît !

Que signifiait tout cela, et à qui en avait-il avec son messire Claude ?

Bien que grandement ahuri et appréhendant quelque événement étrange et surprenant, je ne laissai pas que de vouloir forcer le passage et pris si rudement le vicaire par l'épaule qu'il chancela, et du choc s'aplatit contre le mur. Mais sur ces entrefaites, je vis venir du dedans un homme grand et fort, en robe de prêtre, de mine hautaine et sévère, et que je n'avais vu de ma vie.

Celui-là, me considérant de son œil dur et noir, dit au vicaire qui reprenait son aplomb en haletant de rage :

– Quel est cet homme, et que nous veut-il ?

Le vicaire lui chuchotait quelques paroles à l'oreille, quelques faussetés, assurément, quand je m'avançai hardiment pour dire au prêtre inconnu :

– Je suis l'orphelin que M. le curé Pierre Gauthier a tiré de sa condition misérable pour en faire un homme capable de gagner son pain. Pour lui, qui me fut durant cinq ans un père tendre et sage, je donnerais ma vie s'il était besoin, – et j'allais ajouter que c'était à dessein de le soigner que je venais pour lors, quand le prêtre étranger me coupa la parole :

– Il suffit, dit-il d'un ton impératif. Ah ! vous êtes le jouvenceau duquel on m'a parlé ? Allez ! je suis instruit de quelle honnête manière vous avez reconnu les bontés de M. Gauthier, vous tournant contre lui avec ces hérétiques maudits, et mordant comme un mauvais chien la main qui vous avait nourri !

J'écoutais en silence, mais avec douleur et colère les injustes paroles du prêtre. Toutefois, ce n'était point sa hautaine figure que je regardais ; mes yeux s'attachaient avec mépris à la face du lâche vicaire, lequel se tenait prudemment en arrière, hors de la portée de mon bras.

– Voilà, dis-je, le montrant de la main, voilà l'homme à la langue menteuse, de qui…

– Silence, mécréant ! cria l'inconnu en s'avançant sur moi ; oses-tu bien parler en ces termes d'un ministre du Seigneur !

– Le Seigneur, ripostai-je sans reculer d'un pas, le Seigneur, Dieu de vérité, ne peut tenir pour agréable d'avoir à son service un prêtre menteur, sans conscience ni honneur, tel que celui-là ! Au surplus, poursuivis-je, sans baisser les yeux sous le regard flamboyant de l'étranger, je ne sais trop quelle qualité vous-même pouvez avoir pour m'interdire l'entrée de cette demeure : j'en appelle à M. Gauthier lui-même, et me conformerai à ce qu'il prononcera.

Pendant que je parlais de la sorte, possédé par l'indignation, le méchant vicaire s'était avancé plein de rage, et tel qu'une vipère qui se dresse, prête à lancer son venin, il se tenait à côté de l'autre prêtre. Il me souvient comme d'hier de ces deux figures aussi dissemblables que le jour et la nuit. Sur celle du vicaire se voyait toute la bassesse de sa laide nature, tandis que l'autre, encore qu'elle fût altière et impérieuse, ne marquait que droiture et honneur.

Aussi, bien que la hardiesse de mon discours ne fût point faite pour pacifier les choses, le prêtre ne s'en offensa point

comme on eût pu croire, car il me répondit avec plus de mesure qu'il n'avait fait d'abord :

– Jeune homme, aux violentes injures que vous proférez contre M. l'abbé Cauteloz ici présent, je ne daigne point répondre ; mais pour ce qui est de l'autorité que je m'arroge céans, et de l'appel que vous faites à M. le curé Gauthier, j'ai à vous dire ceci : Étant par le sang propre neveu de M. Gauthier, lequel est trop malade pour faire rien de son chef, de plus, étant appelé à lui succéder en sa charge, j'ai toute qualité pour ouvrir et fermer cette demeure à qui il me plaît.

Au surplus, ajouta-t-il avec quelque douceur, voyant apparemment que ma figure marquait de ses paroles plus de chagrin que de ressentiment, les soins dévoués ne feront pas défaut à mon digne oncle, et s'il reste en vous quelque affection réelle pour lui, vous en fournirez la preuve en vous retirant sans bruit ni scandale.

Une réplique violente m'eût déterminé à pénétrer de force dans cette demeure qui avait été mienne durant cinq années ; ces paroles sensées et calmes, voire même bienveillantes, désarmèrent mon courroux, d'autant qu'elles m'étaient adressées par le propre neveu de mon cher père adoptif.

N'eût été la présence du vicaire savoyard, j'eusse assuré le neveu de M. Gauthier du regret que j'avais de lui avoir parlé avec une telle violence ; mais la mine vindicative et triomphante de l'abbé Cauteloz retint ma langue. C'est pourquoi, me découvrant avec respect devant l'autre prêtre, je m'en fus sans proférer une parole.

Et maintenant que me fallait-il faire ? commencer incontinent mon voyage de compagnon, ou bien m'en aller premièrement faire à mes amis Verdonnet et Amyet le récit de l'accueil qui m'avait été fait au presbytère, et de l'arrivée soudaine des deux prêtres ? C'est vers ce dernier parti que j'inclinais le plus volontiers ; les moins perspicaces en trouveront aisément la rai-

son. D'autre part, quand de ma pensée je parvenais à écarter certaine figure avenante de jeune fille, j'estimais plus raisonnable de me mettre en chemin sans plus tarder, car à quoi bon temporiser, puisqu'il en faudrait venir là quand même ?

Tout en disputant de la sorte avec moi-même, je m'étais laissé conduire par mes pas hésitants, hors du cimetière ; parvenu sur le chemin, je me retournai pour fixer en ma mémoire l'aspect des lieux où j'avais passé quelques années si exemptes de soucis, et où M. Gauthier et la bonne Nannette m'avaient, en quelque manière, remplacé les parents desquels j'étais privé dès mon bas-âge.

Les yeux pleins de larmes et le cœur gonflé de chagrin, je considérais, comme on fait d'un vieil ami duquel on va se séparer pour longtemps, les figures familières du presbytère et du temple, se tenant appuyés l'un à l'autre, tels que deux vieux époux qui ont essuyé ensemble les vicissitudes de la vie.

Là était la chambre où M. Gauthier, naguère encore sain de corps et d'esprit, reposait présentement, privé de force et de connaissance ; plus haut la fenêtre de ma chambrette, au milieu de la treille de muscat, laquelle, durant l'été, lui faisait de si frais rideaux ; tout à côté, le grenier bien approvisionné chaque automne par les soins de Nannette, en toute sorte de fruits secs : noix, prunes, quartiers de pommes et poires, en fleurs de tilleul desséchées, et autres, telles que bourrache, aigremoine, sauge, toutes choses odorantes et salutaires pour les cas de maladie.

Tout en bas, derrière la haie de groseilliers, la cuisine prenait jour par cette étroite fenêtre d'où tant de fois la bonne Nannette m'avait souhaité la bienvenue. Que n'eus-je pas donné pour qu'elle s'y trouvât en cet instant ! mais elle était sûrement au chevet de son pauvre maître.

Finalement, à force de contempler le cher vieux logis et de me remémorer le calme bonheur que Dieu m'y avait donné, je ne vis plus rien qu'à travers le brouillard des larmes qui

m'emplissaient les yeux, et succombant à mon chagrin, je me laissai choir sur un mur et cachai mon visage dans mes mains.

Soudain, je me pris à penser que si le vicaire Cauteloz m'apercevait en cet état, ce lui serait un spectacle délectable : reprenant sur le champ ma besace et mon bâton, je me levai pour m'en aller et promenai un dernier regard sur ces lieux chéris ; desquels j'allais pour longtemps me séparer.

Il me prit pour lors un impérieux désir d'aller une dernière fois prier sur la tombe de mes parents, car il me semblait les perdre encore une fois, en cet instant où j'étais contraint à m'éloigner de ceux qui m'en avaient si bien tenu lieu. Sans m'embarrasser d'être vu du presbytère, je fus promptement m'agenouiller auprès des deux croix et du jardinet, lesquels je n'avais cessé d'entretenir et soigner en toute saison.



À la vérité, je ne dis là ni le Pater, non plus qu'aucune des autres oraisons que M. Gauthier m'avait fort exactement enseignées en langue latine, de laquelle je n'entendais pas un traître mot. Mon cœur, en ce jour, ne se pouvait payer de paroles, harmonieuses, à la vérité, mais n'ayant pour moi nul sens.

Ignorant comme j'étais pour lors des vérités évangéliques et n'en ayant ouï parler qu'une fois par Fabry, en son prêche de Bosle, je n'avais nul droit au titre de réformé, encore que je ne fusse plus catholique. Aussi bien n'étais-je point instruit de la vraie manière en laquelle on doit prier Dieu. Mais quand le cœur est plein, il se répand devant son Créateur, lui exposant

ses besoins, soucis, peines et angoisses en toute simplicité ; de là-haut, cette clameur et supplique est ouïe, tellement qu'une prompte délivrance en est la suite. C'est bien ce qu'en cet instant j'éprouvai par devers moi : un lourd fardeau était ôté de mon esprit quand je me relevai ; de plus j'avais résolu de commencer sans délai mon tour de compagnon, bien que la nuit fût près de tomber.

Maître Amyet avait largement garni mon escarcelle, malgré que j'en eusse, disant qu'il n'y mettait que mon dû ; aussi n'étais-je point en peine de loger en une hôtellerie de quelque village des alentours, suivant que j'irais à droite ou à gauche, ce que je n'avais point encore décidé.

Passerais-je par Bevaix pour aller au pays de Vaud ? ou bien par Fretereules et Brot au Vaux-Travers ? ou encore au Locle, par Rochefort et la Pacota ? Ces trois routes me conduiraient également en France. Il y avait encore celle de Bosle d'où je pouvais, à mon choix, passant par le Val-de-Ruz, m'acheminer sur Bâle, ou bien par Cormondrèche et Neufchâtel, m'en aller au travers des États de Messeigneurs de Berne et Soleure pour arriver dans les Allemagnes.

Il y a apparence que ce fut le secret désir de deviser encore des graves événements de ce jour avec gens de ma connaissance, qui me fit pencher pour la route de Bosle.

Aux fenêtres du presbytère nulle figure ne se montra, tandis que je saluais le cher vieux logis d'un dernier regard.

Chapitre 14

Il faisait nuit pleine comme j'entrais à Bosle, où j'avais résolu de loger en l'hôtellerie du Cerf, jusqu'au lendemain. Je m'en fus donc à la dite hôtellerie, laquelle était sise, comme elle l'est encore aujourd'hui, au carrefour où s'embranchent les routes de Rochefort, Colombier, Boudry et Cormondrèche.

Nombre d'hommes y étaient attablés, buvant et discourant bruyamment du combat de Pontareuse, d'où, sûrement venaient la plupart, car leurs armes étaient appuyées en un coin de la chambre, et plusieurs d'entre eux avaient la tête, ou le bras, ou la main bandée d'un mouchoir rougi de sang.

C'étaient, ou peu s'en faut, tous gens de Rochefort, la Gratta et autres lieux environnants, qui s'en étaient revenus avec ceux de Bosle. Parmi eux j'eus tôt reconnu le charbonnier de Fretereules, de qui mon épée avait entaillé le bras de si rude façon.

C'était du seuil où je m'étais arrêté, que j'envisageais cette bruyante compagnie. Entrer là eût été fourrer ma main dans un méchant guêpier ! que dis-je ? me jeter dans la gueule du loup ! non point qu'il y eût à craindre pour moi qu'on me reconnût pour l'homme d'armes basané, lequel avait combattu dans la bande catholique ; mais nul, à Bosle ni Rochefort, n'ignorait mes noms et qualité. Or un bourgeois de Boudry, qu'on savait, par surcroît, être traité par le curé de Pontareuse à l'égal d'un fils, eût été fort mal venu à s'attabler en compagnie de gens du

parti adverse échauffés par la bataille, les horions reçus et les brocs vidés. C'est pourquoi, n'ayant point été aperçu, pas même de l'hôtelier ventru, Abram Pettavel, surnommé « la Batollia » (babillard), à raison de son incontinence de langue, je me retirai discrètement par l'escalier qui est sur le devant de la maison.

Ce faisant, j'estime n'avoir point mérité d'être taxé de couardise : n'y a-t-il pas témérité et insigne folie à rechercher le péril et à s'y exposer sans profit pour personne ?

À moins de pousser mon voyage plus outre ce soir-là, il ne me restait plus qu'à m'en aller demander un abri chez David Baillot, lequel, en tant que bon compère de maître Amyet, ne pouvait manquer de me bien accueillir. De plus, ayant eu en ce jour même la preuve qu'il était homme de sens droit et rassis, nullement fanatique, je me pouvais confier à lui, sans aucune crainte, s'il en était besoin.

– Or ça ! l'ami Claude, fit David Baillot tout ébahi, en me voyant entrer en sa cuisine où il était assis proche de l'âtre, tandis que sa femme apprêtait le souper, or ça, d'où viens-tu ? au dire de Pierre Amyet, à l'heure qu'il est, tu devrais être en route pour les Allemagnes ou pour le beau pays de France !

– Et j'y suis, dis-je gaiement, en déposant ma besace et mon bâton pour serrer la main au sieur Baillot et à sa digne matrone de femme.

– À ce compte-là, mon gars, et au vu du chemin que tu as fait depuis ce matin, tu as quelque chance d'arriver à Bienne dans un mois d'ici ! Or ça, beau fils, d'où viens-tu présentement ?

– Voulez-vous, dis-je au digne ami de maître Amyet, en prenant place sur l'escabeau qu'il avait poussé devant le sien, voulez-vous recevoir ma confession ? L'ayant ouïe, je ne doute point que vous et dame Thérèse ne me donniez absolution plénière.

Fort curieux d'apprendre ce que j'avais à leur communiquer, les deux époux se rapprochant, me pressèrent de parler au plus vite.

– Premièrement, commençai-je, dans la bataille de Pontareuse…

– Eh ! quoi ! fit David Baillot vivement, es-tu donc instruit ?…

– Hélas ! sur ce sujet j'en sais autant et plus que vous, peut-être, ainsi que allez l'ouïr. Dans la bataille de ce jour, n'avez-vous point remarqué, dites-moi, parmi les bourgeois de Boudry, certain soudard de méchante mine, coiffé d'une bourguignotte rouillée ?…

– Et d'un corselet aussi mal fourbi ? assurément ! qui ne l'aurait remarqué avec sa peau de sacripant sarrasin ! Saurais-tu, par aventure, qui est cet étranger ? Qu'il soit rude homme de guerre, habile à manier une épée, et de plus, chaud ami du curé Gauthier, nul n'en peut douter, car à plus d'une fois, dans la mêlée, cet étranger lui a sauvé la vie, et je l'ai vu verser des larmes, quand le pauvre curé…

Ici, le sieur Baillot s'arrêta en me considérant avec perplexité, enfin il reprit comme à regret :

– Tu ignores, peut-être, Claude…

– En quel triste état est présentement mon malheureux père adoptif ? hélas ! je sais trop que par le ciel il a été rudement châtié de son fanatisme aveugle ; ne l'ai-je pas vu tomber sur la terre, tel qu'un chêne frappé de la foudre !

– Or sus, Claude-Moïse, me dit brusquement David Baillot en redressant sa grande taille, car c'était un homme de puissante corpulence, or sus, te gausses-tu de moi et prétends-tu m'en faire accroire ? Tu as vu, dis-tu, tomber M. Gauthier ! Or moi qui fus à l'affaire jusqu'à la fin, je n'y ai point aperçu ton vi-

sage ! ajouta-t-il froidement et avec mépris, à moins que, ainsi que font les couards…

– Je n'aie regardé le combat de loin, sans m'y mêler ! terminai-je tranquillement. Non point, rassurez-vous ! Je n'ai appris ni de M. Gauthier, ni de maître Amyet à tenir semblable conduite. S'il vous plaît de m'écouter patiemment, vous m'aurez tôt rendu votre confiance. Sachez que le soudard, couleur de suie, n'était autre que moi !

David Baillot, lequel m'avait peu à peu regardé d'un air méfiant, fut soudain si ébahi et effaré, qu'il demeura d'abord tout béant, puis comme soulagé, il me serra la main cordialement disant :

– Je ne sais point encore comment la chose est possible, mais j'en crois ta parole.

Et mon hôte s'étant assis vis-à-vis de moi, je rapportai par le menu, en me gardant toutefois de toucher mot de la Toinette Amyet, ce qui m'était advenu depuis la veille et ce que j'avais fait à l'instigation et avec l'aide de Verdonnet, à dessein de garantir de tout mon pouvoir la vie des deux hommes à qui j'étais si redevable.

Quand j'en fus à narrer de quelle habile façon mon ami Verdonnet m'avait teint, grimé et accoutré, tellement que j'en étais devenu méconnaissable, David Baillot se prit à rire de si bon cœur qu'il s'en tenait les côtés, tandis que la bonne Thérèse, sa femme, émerveillée, disait en battant des mains :

– Ah ! le malin gars ! ah ! le rusé compère !

Enfin, mon hôte, s'essuyant les yeux, dit joyeusement :

– Ouais ! qu'il y avait longtemps que je ne m'étais pareillement « esclaffé » de rire ! ah ! la bonne histoire !

Mais ce fut bien autre chose, quand le digne couple apprit que Verdonnet et Fivaz s'étaient entendus pour m'assister dans mon dessein, et pour éviter l'effusion du sang.

– Respect ! fit gravement le sieur Baillot, respect à eux, autant et plus qu'à toi, Claude ! Ce que toi, ayant le cœur au bon endroit, tu devais faire par gratitude et affection, eux n'y étaient point obligés de la même manière, n'étant point redevables comme tu l'es, au curé et à maître Amyet.

Par quoi, Thérèse, dit-il à sa femme, nous voyons que chez ceux desquels nous faisons le moins d'état, il se peut trouver à notre insu plus d'un bon germe, lequel ne demande qu'une occasion pour fructifier. Ce que j'en dis n'est point pour Jacquemin Verdonnet, lequel a de son père hérité vaillance, honneur, bonté et sens droit. Mais qui eût attendu résolution si magnanime du maçon Fivaz, biberon toujours assoiffé, querelleur incorrigible et partant, mauvais époux et mauvais père ?

Néanmoins, le voilà en ce jourd'hui, qui a risqué sa vie pour en garantir plusieurs autres, et qui est cause, avec notre ami Claude ici présent et le bon Verdonnet, que le mal n'a pas été grand comme il eût pu l'être en une semblable mêlée.

Les plus dignes gens ont leurs travers. Celui du sieur Baillot était d'aimer s'entendre discourir. De fait, il parlait fort sensément, quasi comme un docteur et mieux, assurément que je ne puis le répéter. D'où cette science lui était-elle venue ? je ne sais, peut-être était-ce de naissance. Il était simple laboureur, cultivant ses propres champs et vignes avec l'aide de ses deux fils. Ceux-ci étaient apparemment chez quelque voisin, à deviser de la grande affaire, où ils avaient besogné de bon courage sur le dos de nous autres bourgeois. Mieux valait, peut-être, qu'ils ne fussent point au logis : Jacques et Philippe Baillot passaient pour avoir la tête près du bonnet ; or, comme ils devaient me tenir pour catholique obstiné, il y a apparence qu'ils n'eussent point écouté de la même oreille que leurs dignes père et mère le narré de mes faits et gestes.

Entre jouvenceaux, un coup de langue est tôt lâché, et il en advient souvent pis que d'un coup de lance.

Mon récit tirait à sa fin ; de la bataille, je n'eus rien à dire, David Baillot en sachant là-dessus autant que moi. Il ignorait pourtant que le félon Thibaut se fût noyé dans l'Areuse en fuyant devant mon épée.

Mais ayant raconté comment j'avais été reçu au presbytère et par qui :

– Que dis-tu ? s'exclama le sieur Baillot en se levant brusquement. Le curé Claude Gauthier est installé à Pontareuse ! C'est là ce qui pouvait nous advenir de plus fâcheux ! Avec cet homme de fer, plus âpre et plus acharnée va reprendre la lutte, alors qu'on avait tout lieu de la croire terminée !

– Vous connaissez donc, fis-je assez surpris, ce neveu de M. Gauthier ?

– Si je le connais ? assurément, car il fut curé de cette paroisse durant quatre ans, encore qu'il n'en remplît guère les fonctions. Attends un peu, Claude, continua le sieur Baillot, se mettant en posture de conteur ; je te vais faire l'historique du ministère des Gauthier, oncle et neveu, lequel nous fait remonter à l'an 1511.

– L'année de ma naissance, interrompis-je, puisque j'aurai 21 ans à la Noël prochaine, et que nous sommes en l'an 1532.

– Juste ! reprit David Baillot ; or en cette année 1511, M. Pierre Gauthier fut nommé curé de Pontareuse…

– Mais David, fit dame Thérèse, lui coupant à son tour la parole, il me souvient qu'en cette année-là, où notre Jacques vint au monde, si souffreteux et malingre, qu'il ne fut pas possible de le porter à Pontareuse pour le baptême, il fut ondoyé en notre logis, non par M. Gauthier…

– Mais par M. Claude Bonny, vicaire et amodiateur de la cure de Pontareuse. Femme, dit avec dignité le sieur Baillot, s'il te plaisait me laisser parler en paix, toutes choses se diraient en leur temps. En un récit il faut de l'ordre, et à cela les femmes n'entendent rien et mettent le plus souvent la charrue devant les bœufs, voulant tout dire à la fois.

Je disais donc, reprit sentencieusement David Baillot, que M. Pierre Gauthier ayant été nommé curé de Pontareuse en l'an 1511, amodia la cure à M. Claude Bonny, son vicaire, un fort digne prêtre, duquel on a gardé bon souvenir. Le curé titulaire, ainsi que disent gens d'église et de plume, ne résidait pas pour lors à Pontareuse et n'y venait officier qu'en de certaines grandes fêtes. Les choses n'allèrent pas autrement, quand M. Pierre Gauthier, en l'an 1522, résigna sa charge, par permission expresse du pape Adrien VI, en faveur de son neveu Claude, lequel, comme son oncle, était fort avant dans les bonnes grâces du pape.

Le nouveau curé, encore qu'il abandonnât à M. Claude Bonny, son vicaire, le soin de paître ses ouailles, ne laissait pas de s'occuper en quelque manière des affaires de sa paroisse et principalement des droits, prérogatives et revenus de sa charge, lesquels il revendiqua à réitérées fois par devant les jurés du plaid de Pontareuse, et plus outre, il en appela mêmement aux conseillers de la ville de Neufchâtel.

Le bref du pape qui avait nommé M. Claude Gauthier curé de Pontareuse en lieu et place de son oncle, portait qu'en cas de mort du neveu, l'oncle reprendrait sa charge. M. Claude ne passa pas de vie à trépas, mais il ne s'en fallut de guère, grâce aux contestations et procès sans fin qu'il eut à soutenir tant contre les gens de Cortaillod et de Bevaix, lesquels lui devaient certaines dîmes et cens qu'ils renitaient de payer, que contre la ville et bourgeoisie de Boudry, au sujet du verger joûtant le presbytère, et contre l'abbé de Fontaine-André pour la dîme de Brot. De tout cela, le jeune et fougueux curé s'échauffa la bile à tel

point, que sa cervelle était fort avant d'être détraquée, quand son oncle, en ayant eu vent, le vint quérir pour l'emmener en France.

Dès cette époque, M. Pierre Gauthier, voulant combattre vigoureusement la réforme en la comté de Neufchâtel et notamment en la paroisse de Pontareuse, de plus, se méfiant de M. Claude Bonny, lequel à son sens, était trop tiède catholique pour demeurer son vicaire, M. P. Gauthier, dis-je, prit seul en mains, dorénavant, les rênes de sa paroisse, et les tint comme on l'a vu, jusqu'à aujourd'hui.

Le sieur Baillot ayant fini, se moucha bruyamment, et d'un air satisfait reploya son grand mouchoir à carreaux bleus et blancs.

On pense bien que j'ai amplement écourté sa narration, de laquelle, d'ailleurs, je n'ai gardé en ma mémoire que les points les plus notables.

Ni moi, ni dame Thérèse n'avions plus essayé de l'interrompre, depuis qu'il avait si vertement réclamé le silence. Pour lors, le voyant au bout de son rouleau, je me risquai à dire :

– Comment se fait-il que M. Claude Gauthier, sans parler du méchant vicaire Cauteloz, soit venu justement aujourd'hui ?...

– Ah ! voilà ! sait-on pourquoi M. Pierre était allé en France ? Les deux prêtres sont arrivés trop tard pour l'exécution du complot, mais, hélas ! toujours assez tôt pour attiser le feu de nos disputes de religion et poursuivre la lutte.

Tandis que David Baillot et moi nous entretenions de ces choses, dame Thérèse mettait la dernière main aux apprêts du souper, lequel avait un air fort appétissant. Il y avait notamment une certaine soupe aux oignons qui embaumait toute la cuisine, me chatouillant si agréablement les narines, que je n'entendais pas moitié des dissertations du sieur Baillot.

Aussi bien sa femme n'eut-elle pas à me convier deux fois de prendre place à la table ; même m'avisant que le moment était on ne peut plus opportun pour m'assurer un gîte pour la nuit :

– Voulez-vous, dis-je aux deux époux, avec le vivre me bailler aussi le couvert jusqu'à demain ? – et sur le champ je déduisis les raisons qui m'avaient éloigné de l'hôtellerie du Cerf.

– Il y aura toujours place sous mon toit, me répondit cordialement le sieur Baillot, pour un honnête garçon, quand bien même, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule du plat de sa grosse main velue, quand bien même il serait encore dix fois plus catholique et le propre neveu du curé, au lieu de ne l'être que par adoption.

– Catholique ! fis-je sérieusement ; depuis que j'ai ouï prêcher Fabry en ce propre village, je ne le suis plus, ni peu ni prou, et si aujourd'hui j'ai combattu avec ceux de Boudry, c'était pour ce que vous savez bien.

– Vrai ! Claude, te voilà des nôtres ? s'écria mon hôte, la mine toute épanouie et me serrant la main, tandis que dame Thérèse, joignant les siennes, disait pieusement :

– Loué soit Dieu !

Comme ils étaient là tous deux à me congratuler, la porte s'ouvrit et les fils Baillot se vinrent placer autour de la table, après m'avoir fait une fort brève salutation, à quoi je vis bien, comme à leur mine hargneuse, qu'ils me tenaient pour adversaire et ennemi.

Le père Baillot aussi, n'avait point été sans s'apercevoir de quel œil ses fils me considéraient.

– Jacques et Philippe, dit-il en les regardant sévèrement et posant la main sur mon épaule ; il est bon que vous sachiez ceci, à savoir que Claude-Moïse Barbier, ici présent, fait honneur à la

maison de votre père en y acceptant nourriture et logis, et qu'en conséquence il me déplairait fort, à moi qui suis le maître de céans, que quelqu'un des miens tînt mon hôte autrement que comme ami loyal et honorable.

Durant ce discours, les fils de la maison faisaient véritablement la mine de deux chiens à qui on retire de la gueule l'os qu'ils s'apprêtaient à ronger.

Pour moi, fort embarrassé de ma personne, je ne savais quelle contenance garder entre eux et leur père, qui roulait de l'un à l'autre de gros yeux courroucés, tandis que dame Thérèse, inquiète et agitée, disposait la table en cherchant à ramener la paix par ses clins d'œil suppliants.

Enfin n'y tenant plus, et sachant bien où le bât blessait les deux gars :

– Que Jacques et Philippe, dis-je en les regardant bien en face, sachent que je suis de cœur avec ceux de la religion, et je gage qu'ils ne me tiendront plus rigueur !

Ce fut comme un vent de bise qui balaie les nuées ! Les deux loups hargneux, soudain devinrent pacifiques moutons ; les mains qui, l'instant d'avant, m'eussent volontiers serré la gorge, s'avancèrent pour presser cordialement les miennes, et tous les fronts se déridèrent !

Oh ! que l'homme est une laide et perverse créature, qui, de l'esprit que Dieu lui a octroyé pour le distinguer de la brute inintelligente, fait un si détestable usage que de l'employer à considérer comme ennemis bons à pourfendre et occire tous ceux qui ne pensent point comme lui !

Peut-être en a-t-il été ainsi de tout temps, mais il me paraît que ce fâcheux et étrange travers de l'humaine nature se remarque particulièrement en notre époque de troubles et de guerre dites de religion, où, au saint nom de Dieu, les hommes

créés à son image s'entredéchirent comme bêtes destituées de raison.

Bref, pour en revenir à mon histoire, Jacques et Philippe se montrèrent mes chauds amis, quand ils me surent de leur parti. Toutefois j'estimais de bien meilleur aloi et prisais bien davantage l'amitié de leur père, car lui me l'avait témoignée loyalement, alors qu'il me croyait encore catholique.

Chapitre 15

Mon intention n'est point de narrer par le menu tout mon tour de compagnon, et d'entrer dans le détail de mes faits et gestes, au courant des trois années que j'employai à voyager de ci et de là, m'arrêtant suivant que j'en trouvais l'occasion, ici, en un mince bourg, chez quelque vieux et expérimenté maître fourbisseur, là, en une ville populeuse, où les armuriers de renom ne manquaient pas pour m'enseigner quelque secret du métier.

J'imagine que détails de cette sorte ne seraient guère prisés que des rares artisans, lesquels, par aventure, pourraient les lire.

Durant ces trois années, outre que je devins plus habile aux choses de ma profession, suite et ordinaire profit de ces sortes de voyages, le mien m'instruisit de trois autres manières auxquelles je n'avais pas songé d'avance.

Premièrement, et ce qui est de plus grande importance que tout le reste, les prêches où j'assistai exactement, toutes et quantes fois je me trouvais en pays réformé, ainsi que les disputes théologiques que j'eus plus d'une occasion d'ouïr, éclairèrent mon esprit et fortifièrent ma foi, d'autant qu'à plus d'une reprise il me fallut argumenter contre les adversaires, et qu'il n'est rien comme la contradiction, voire même la persécution pour vous enraciner en vos idées.

En second lieu, ayant eu commerce avec toute sorte de gens et en toute sorte de lieux et pays, ayant été mainte fois dupé, plumé comme un innocent oison, j'acquis en une certaine mesure la pratique de cette science malaisée à apprendre entre toutes, laquelle consiste à se conduire avec la prudence du serpent et la simplicité de la colombe.

Ce que, troisièmement, je rapportai de mon voyage, fut la connaissance de la langue qu'on parle dans toutes les Allemagnes.

De ce langage je n'avais nulle idée auparavant ; mais comme au sortir de Bosle, je m'étais dirigé sur Berne, il me parut que du Landeron à Erlach, les gens desquels je faisais la rencontre ne répondaient plus à ma salutation que par des paroles inintelligibles, et quand enfin, ayant voulu demander la couchée en la dite ville d'Erlach, il me fut donné réponse en un jargon rude et étrange que je n'entendais nullement, il s'en fallut de peu que je ne tournasse visage pour m'en revenir en la comté.

Toutefois je n'en fis rien et repris courage, parce qu'ayant avisé, vis-à-vis l'hôtellerie de l'Ours, une échoppe d'armurier, je m'y adressai et fis bien, car là demeurait le plus gai compagnon du monde, un nommé Nicolas Wildermuth, lequel jargonnant en une sorte de français croisé de bernois, me servit de truchement et mieux que cela, me prit chez lui, dès le lendemain, comme ouvrier.

Je demeurai prudemment là, jusqu'à ce que j'eusse retenu pas mal de langage tudesque. Le pire, comme je le vis par la suite, c'est qu'il y en a de plus d'une sorte, tellement qu'ayant appris à jargonner en la manière bernoise, on ne s'entend que malaisément avec gens de Soleure, de Zurich ou de Bâle. Pour ce qui est des Souabes et de ceux d'Alsace, c'est encore une bien autre affaire ! Autant m'aurait quasi valu leur parler le langage de la comté de Neufchâtel, ou le français de France, que de me servir de l'allemand d'Erlach ! Présentement je ne m'étonne

plus qu'en parlant de ces contrées on dise communément : « les Allemagnes ».

Combien de fois, durant ce long voyage, mes pensées n'avaient-elles pas, à travers plaines et montagnes, volé jusqu'en mon doux pays de Neufchâtel pour revoir le val tranquille de Pontareuse et mon vieux Boudry avec les visages aimés desquels mon cœur avait soif !

Combien de fois, au tournant d'un chemin, au sortir d'un bois, ne m'étais-je pas arrêté soudain, croyant voir devant moi ou la plaine d'Areuse, avec ses grands peupliers, noyers et champs fertiles, ou les contours familiers du mont de Boudry, du mont Aubert et de la Tourne.

Plus d'une petite ville de Souabe, de Thuringe ou d'ailleurs me remémora Boudry par ses tours, portes et vieilles demeures brunies par la pluie et le soleil.

Apparemment que le cœur étant plein de l'image des lieux et des gens qu'on chérit, aisément s'imagine-t-on les voir partout.

De même si, plus d'une fois, à la rencontre de quelque gente et accorte fillette d'Allemagne, il arriva que mon cœur se prit à galoper, qu'on ne me l'impute point à mal, m'accusant d'inconstance : c'est qu'en ses yeux vifs et sa bouche rieuse, je voyais l'image d'une autre plaisante figure après qui je soupirais.

Ah ! qu'ils sont longs les jours qu'on passe loin de ceux qu'on aime !

Si, du moins, j'avais pu, par courrier, estafette ou tout autre moyen duquel usent les puissants seigneurs et insignes personnages de ce monde, faire tenir de mes nouvelles à mes amis de Boudry et Pontareuse, et surtout en avoir d'eux, mes soucis en eussent été amoindris de moitié. Mais un pauvre hère d'artisan en est réduit, pour faire savoir aux siens qu'il est encore de ce

monde, à la trop rare et chanceuse rencontre de quelque compagnon voyageur de son pays regagnant ses foyers.

En cela la fortune me maltraita fort, ne me donnant qu'une seule fois la chance de faire pareille rencontre, et encore, d'un piètre messager.

En la seconde année de mon voyage, étant pour lors premier ouvrier de maître Gasparus Helm, armurier de renom en la grande ville impériale de Francfort, je fis rencontre un soir, en la taverne du Schwan, autrement dit « du Cygne », d'un compagnon charpentier d'assez méchante mine, lequel me dit être natif de Brot en la comté de Neufchâtel, et avoir nom Abram Frasse.

Son accoutrement mal en point, sale et dépenaillé montrait amplement qu'il avait l'escarcelle plate. Pauvreté n'est pas vice, c'est pourquoi je ne laissai pas que de lui faire bon accueil, encore qu'il eût l'œil louche et la mine madrée d'un renard, et le régalai de bière et d'andouilles tout en devisant du pays.

L'homme, qui avait passé la quarantaine et roulait le monde depuis Dieu sait quand, sans avoir amassé plus de mousse qu'un caillou, me dit être possédé du désir de revoir le pays natal, mais que, chétif et de pauvre santé comme il était, il avait grand-peine à trouver de la besogne, nul ne voulant occuper compagnon si malingre.

– Hélas ! gémit le rusé compère en se frottant les yeux, je vois bien que faute de quelques florins, mes pauvres os seront enfouis en terre étrangère !

Simple de cœur comme j'étais pour lors, ces lamentations m'attendrirent jusqu'aux larmes, si bien que le contenu de mon escarcelle passa sans plus tarder dans celle du charpentier, lequel me fit promesse solennelle de porter incessamment de mes nouvelles à mes amis de Boudry.

Est-il besoin de dire que ceux-ci n'ouïrent jamais parler de mon messager, attendu que le malin drille s'en alla, jusqu'à la fin de mon argent, faire ripaille, noces et festins avec ribauds de sa sorte ?

Conséquemment, tout le temps de mon long voyage je fus dans l'ignorance quant à la santé, vie et mort de ceux qui me tenaient tant au cœur, comme aussi eux ne savaient ni où j'étais, ni ce qui m'advenait, en bien pas plus qu'en mal.

Est-il surprenant qu'à de certains jours le désir de revoir leurs chers visages et mon lieu natal me poignait si fort que j'en étais comme malade de langueur ? Mais qu'eût dit et pensé mon digne maître Pierre Amyet, si, devançant les temps par mon impatience, j'étais revenu en la comté non assez expert aux choses de mon métier, et que me présentant trop hâtivement devant les jurés de l'honorable corporation des armuriers, j'eusse dû être honteusement renvoyé comme indigne d'en recevoir la maîtrise ? Or, c'était à ce prix seulement, et quand mon chef-d'œuvre aurait été agréé par eux, que la gentille Toinette de qui la foi m'était engagée, me serait donnée pour femme.

Néanmoins, tout en allant de ville en ville, en quête des maîtres les plus experts, je prenais garde à diriger mes pas de façon à regagner la comté par un circuit.

C'est ainsi que des Allemagnes, je passai en Alsace, puis dans le duché de Lorraine et finalement je parcourus toute la Franche-Comté, m'approchant peu à peu du cher pays où m'appelait mon cœur.

Mais de quoi je n'avais nulle idée, c'est que la Providence m'y ferait rentrer comme j'en étais parti, à savoir à la suite d'une bataille, et bien autrement meurtrière que le combat de Pontareuse.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai parlé de la Providence, car il ne manque pas de gens en ce monde pour dire et croire que tous événements heureux ou malheureux surviennent par l'effet du hasard, mettant en oubli que Dieu qui a créé toutes choses, les gouverne et dirige par sa sage providence, en telle sorte que rien ne se peut faire en l'univers sans sa volonté expresse.

Aussi est-ce mon sentiment, que, si, le 1er octobre 1535, partant de la vieille cité impériale de Besançon, pour m'acheminer vers les montagnes de la comté de Neufchâtel, je tournai mes pas, sans y prendre garde, du côté de Salins, laquelle ville n'était nullement sur ma route, ce fut la main de Dieu qui me guida et non point le hasard. Et la preuve, c'est qu'en découvrant ma méprise à Quingey, gros bourg qui est sis sur le Doubs, à mi-chemin de Salins, et où j'arrivai, au lieu de me trouver à Ornans sur la Loue, je n'en poussai pas moins sur Salins, encore qu'il n'eût point été malaisé de gagner Ornans par un autre chemin, et de là, Pontarlier ou Morteau, aux limites de la comté.

Au regard des autres villes où j'avais séjourné et travaillé, Salins était de chétive importance, encore que sa forteresse et ses sources de sel lui acquièrent quelque renom ; j'y séjournai néanmoins quatre semaines, y ayant trouvé un habile et expérimenté fourbisseur et heaumier du nom de Jehan Estienne, lequel m'enseigna quelques menus secrets du métier, et ce qui a plus de valeur, m'affermit par son exemple et ses préceptes dans la foi évangélique, car c'était un huguenot, ainsi qu'on nomme en France ceux de la religion, et il avait souffert et souffrait encore pour sa foi.

De plus, chez maître Estienne je fis la connaissance d'un ouvrier genevois, nommé Guillaume Perrin, approchant de mon âge, et arrivé comme moi au terme de son tour de compagnon.

Le dit Perrin, était, à ce qu'il me parut, un assez tiède croyant, ni réformé, ni catholique, car malgré les paternelles

remontrances de maître Estienne, il parlait légèrement des choses sérieuses ; néanmoins, comme il était, d’autre part, gai, serviable, d’humeur accommodante et avait le cœur sur la main, nul, autour de lui, ne pouvait autrement que l’aimer et être indulgent à ses faiblesses.

Aussi, quand il s’en fut de Salins, ayant hâte de regagner Genève, qu’on disait sur le point d’être assiégée par le duc de Savoie, Perrin me pressa si fort de m’en revenir en sa compagnie par le pays de Vaud, que je cédai à ses sollicitations. En conséquence, le deuxième jour de novembre, nous prîmes amicalement et avec gratitude congé du digne Jehan Estienne auquel nous avions plus d’une obligation.

Il me souvient de ce départ et du temps qu’il faisait, comme si la chose était d’hier.

Point de soleil, un ciel revêche et couleur de plomb, et partout sur la terre, sur les toits et les vieux remparts le blanc manteau de l’hiver, car la première neige était tombée dans la nuit.

En toute autre saison, alors que montagnes, champs et forêts sont parés de leur verdure, fleurs et fruits divers, c’est plaisir de voyager. Mainte fois alors, me sentant force, santé, bonne conscience et contentement d’esprit, et au bout de mes dix doigts le moyen de garnir mon escarcelle et mon estomac, j’avais dit en moi-même : Tu ne troquerais pas ton sort contre un plus fortuné ! Mais en cette pauvre machine ronde, toutes choses ont un envers aussi bien qu’un endroit. L’hiver, qu’on a grand’raison de nommer la saison morte, est dur à toutes gens et bêtes de la création, mais principalement à ceux qui doivent vaguer çà et là pour trouver leur vie et se chercher un abri, tels qu’oiselets, corbeaux et compagnons voyageurs, lesquels ont de communs soucis et tribulations en ces tristes journées hivernales.

Perrin et moi en avions eu notre large part, et tout en cheminant dans la neige et courbant la tête pour mieux affronter la

bise glaciale, nous nous en racontions et remémorions les divers accidents, heureux d'en voir le terme et de nous sentir en chemin pour le pays natal.

Comme il ne nous advint pas d'autres aventures notables que d'avoir à nous défendre des assauts d'un loup affamé, en une grande forêt de sapins, je n'ai pas dessein de narrer par le menu le voyage qui nous amena jusqu'aux limites du pays de Vaud, dans les noires joux du Jura. Il ne nous avait pas fallu moins de trois journées de marche, à cause de l'amas des neiges, pour faire ce chemin, lequel, en tout autre temps, n'en eût pas demandé deux.

Vers les quatre heures du soir nous arrivions, tout fourbus et trempés, en un pauvre village que Perrin, lequel connaissait le pays, me dit avoir nom Saint-Cergues. On n'y voyait âme qui vive : toutes les masures du lieu, comme accroupies dans la neige, avaient portes et volets clos. Il y avait toutefois une méchante taverne en manière d'hôtellerie qui ne semblait point abandonnée comme les autres demeures du lieu. Nous y fûmes cogner pour demander la couchée. Le maître du logis avait la mine basse et féroce d'un maraudeur bourguignon, et sa moitié, celle d'une sorcière aux yeux louches. Néanmoins, las et affamés comme nous l'étions, mieux valait passer la nuit en ce lieu que de nous exposer à périr de froid ou sous la dent des loups en poursuivant notre chemin nuitamment et dans les neiges.



C’est là ce que je dis à Perrin en langue allemande, tout en suivant le couple patibulaire dans une chambre basse et enfumée.

– Au surplus, fis-je à voix basse, tenons-nous sur nos gardes !

– Bast ! répliqua mon Genevois avec insouciance ; si cette masure est un coupe-gorge et que les frelons de céans en veuillent au miel qu’en honnêtes abeilles nous avons butiné, par Saint-Georges, vaillant patron des armuriers, ils tâteront de la pointe de nos aiguillons !

Ce disant, Guillaume Perrin dégaina la forte dague qu’il portait, ainsi que moi, à côté de son escarcelle, et en éprouva le tranchant de manière bien ostensible.

De cet acte du Genevois, l’hôte à mine patibulaire parut éprouver un salutaire respect, d’autant que, sans parler de mon propre individu, la mine déterminée de Perrin et son grand corps osseux et solidement charpenté n’étaient point ceux d’un homme qui se laisse impunément marcher sur le pied.

Dès lors le tavernier nous bailla du « monseigneur » à bouche que veux-tu, bousculant sa moitié, laquelle, à son gré, n’était point assez empressée à nous apprêter notre repas, nous apportant lui-même une pinte d’un vin rouge qu’il disait pompeusement être des meilleurs crus de la Bourgogne, – calomnie insigne à l’endroit des vignobles de son pays, car c’était pur jus de belosses (prunelles), que cette piquette, âpre à vous faire grimper les murs et à vous donner la colique.

Par surcroît, le manger qui nous fut servi peu après par la mégère valait le boire, tellement qu’il ne fallait rien moins que deux estomacs jeunes et affamés tels que les nôtres pour avaler sans dégoût pareille cuisine.

Appuyé au poêle, le tavernier nous considérait en dessous, tout en tordant ses moustaches rousses, et d’un ton cauteleux

cherchait à s’enquérir de tout ce qui touchait à nos personnes et à nos affaires. Moi, me méfiant de cet homme, je ne soufflais mot, laissant d’ailleurs à Perrin le soin de dire ce qu’il jugerait opportun, car je le savais expert en l’art de répondre aux curieux sans leur rien apprendre de ce qu’il voulait garder par devers lui.

Bref, à notre dernière bouchée, l’hôte déconfit en était au même point qu’à la première, à la réserve qu’il était instruit de mainte chose qu’il ne tenait point à savoir et ignorait encore celles qu’il eût voulu connaître.

Voyant bien qu’il n’y avait rien à tirer de nous, l’homme s’en fut de la chambre en maugréant et tirant avec fracas la porte après lui, ce qui mit Perrin en joie.

– À bon chat, bon rat, fit-il en riant comme un bossu. Qu’en dis-tu, Claude ? pareil goujat de Bourgogne n’est pas de taille à tirer les vers du nez d’un Genevois !

– D’accord, tu lui as proprement rivé son clou ! mais n’y a-t-il pas à craindre que le gredin ne nous joue quelque tour de sa façon ? il a l’œil mauvais !

– Bast ! nous tiendrons les nôtres ouverts, et s’il nous cherche une querelle d’Allemand, le drôle trouvera à qui parler. Sache-le, Claude, qui se fait brebis, le loup le mange.

Sur ces entrefaites, la femme du tavernier étant entrée pour desservir la table, nous nous enquîmes du logis qu’elle avait à nous donner pour la nuit ; sur quoi, la mégère, d’un air et d’un ton gracieux comme une porte de prison grinçant sur ses gonds, nous dit de la suivre ; l’ayant fait par un escalier branlant, nous nous trouvâmes en une sorte de grenier mal clos où il gelait à pierre fendre. Une paillasse de feuilles éventrée et dégoûtante, où traînaient quelques haillons en manière de draps et couverture gisait en un coin.

– Est-ce là, demandai-je en considérant ce taudis et ce grabat avec dégoût, est-ce là notre logis et notre couche ?

– Ouais ! s'écria Perrin, repassant la porte et prenant délibérément à l'hôtesse le falot qu'elle avait en main, ouais ! vous nous la baillez belle ! Autant coucher, par ma foi ! à la belle étoile, qu'en un pareil chenil !

Et il s'en revint, nous précédant, dans la salle basse et enfumée, mais chaude, où nous avions soupé.

– Avec ou sans votre congé, madame, dit pour lors le Genevois à la tavernière ébahie, c'est vers le poêle que voici, et sur ces bancs, que mon compère et moi allons reposer !

Sur ce, mettant d'un air de grand seigneur la main à l'escarcelle, il en aveignit quelque menue monnaie qu'il glissa dans la main noire et crochue de la femme en lui disant :

– Ceci est pour vous, sans préjudice de l'écot que mon compère et moi voulons payer dès ce soir pour le vivre et le couvert.

Le tavernier était assurément de ces gens qui ont le flair subtil en ce qui touche les espèces monnayées, et de loin, nonobstant portes et serrures bien closes, les sentent et devinent sans même en ouïr le tintement, car à peine Perrin eut-il fait mention de l'écot, qu'on vit s'ouvrir la porte et reparaître la mine renfrognée du maître du logis.

Incontinent il eut la craie en main pour coucher sur la table le total de notre dépense, lequel se montait à un chiffre assez honnête, eu égard à la qualité du boire et du manger et aux commodités du logis. Néanmoins, et encore qu'il y eût eu matière à chicaner sur l'enflure de l'écot, nous ne laissâmes pas que de payer sans marchander, car au demeurant, charbonnier est maître en son logis.

Le flamboiement de convoitise qui alluma les yeux du vilain couple à l'ouïe du tintement des florins d'empire gonflant nos escarcelles, ne m'échappa point, non plus qu'à Perrin.

En refermant la sienne, mon avisé compère fit comme par mégarde tourner sa dague, laquelle se dégainant, fut se planter dans le plancher aux pieds de l'hôte.

Lors précipitamment et feignant d'être en grand émoi, Perrin la reprit disant :

– Par Saint-Georges ! sieur hôtelier, vous l'avez échappé belle ! cette mienne dague, faite du plus fin acier, est non seulement affilée à miracle, mais sa lame, alors qu'elle sortait du feu, rougie à blanc, fut trempée dans un poison subtil et donne sûrement la mort à quiconque en est seulement touché !

Ce disant d'un ton et d'une mine tragiques, le Genevois rengaina son arme avec toutes sortes de précautions, tandis que le tavernier et sa moitié faisaient tout effarés une prompte retraite, nous laissant maîtres des lieux.

– Bonne nuit ! leur cria Perrin, lequel se crevant de rire, s'en fut pousser solidement les verrous.

– Fi, Guillaume ! lui dis-je avec reproche ; n'as-tu point vergogne de faire pareils accrocs à la vérité ? bourdes et menteries sont donc à tes yeux fautes de minime conséquence, que tu…

– Tout beau ! mon vertueux Claude ; que sais-tu si j'en ai conté à ce truand d'hôtelier et à sa digne épouse ? Vrai est-il que je n'ai pas de mes mains trempé ma dague dans le poison que j'ai dit ; mais si l'on considère que je tiens la dite arme d'un reître flamand, lequel l'eut d'un piquier bourguignon qui la gagna au jeu à un lansquenet espagnol, n'y a-t-il pas grand'raison de penser qu'elle a dû être forgée, trempée et affilée par quelqu'un de ces armuriers maures de Grenade, à qui messire Satanas, naturel et convenable patron de ces habiles mécréants, en-

seigne, comme on sait, maint tour de sa façon. Et voilà, finit mon Genevois prenant un air doctoral et faisant de la main un geste de prédicant ou de magister, voilà comment il se peut faire que ce qu'on tient pour fable et menterie est insigne vérité ! « Quod erat demonstrandum ! » comme avait coutume de dire en ses leçons notre savant et illustre maître Mathurin Levrier.

– Que ta dague, dis-je à Perrin, lequel se roulait dans son manteau proche du poêle, que ta dague ait été affilée à Grenade, je ne sais ; mais que ta langue l'ait été à Genève, c'est là chose certaine et digne de créance.

Sur ce, je fis comme mon compagnon, non toutefois sans avoir dit auparavant tout bas ma prière quotidienne.

Chapitre 16

Nous dormions à poings fermés, quand un bruyant tumulte de voix et de coups frappés aux portes et volets de la taverne nous fit sauter sur nos pieds, Perrin et moi. Tâtonnant et trébuchant contre les bancs, car notre falot s'était éteint, nous cherchâmes la fenêtre dans l'obscurité, pour nous enquérir du sujet de ce vacarme.

Il devait y avoir une grande foule assemblée devant l'hôtellerie, comme en une émotion populaire, car nombre de voix criaient à la fois, appelant le tavernier et le sommant d'ouvrir, avec imprécations et menaces.

Tout assourdis par ce tapage effroyable, en même temps qu'ahuris et comme hébétés par notre réveil soudain, Perrin et moi n'arrivions qu'à nous cogner à tous les bancs, tables et escabeaux de la chambre, sans parvenir à la fenêtre. Enfin des coups violents ayant été donnés aux volets qui la fermaient, Perrin, le premier, y arriva et, mis de méchante humeur par les meurtrissures qu'il avait reçues des meubles en ses recherches, il cria par la fente des huis :

– Holà ! ribauds, braillards enragés ! à qui en avez-vous et qui êtes-vous ?

La voix rude qui lui répondit, avait l'accent propre aux gens d'outre Thièle ; aux premiers mots, il me parut avoir ouï cette

voix quelque part en mes voyages, et l'homme n'avait pas fini de parler que je m'étais remémoré qui il était.

– Si fous – criait-il – si fous pas oufrir tute suite, c'est moi gouper les oreilles de fous, et les mancher tout gru, taousig-millionen !

– Mes oreilles ! gredin d'Allemand ! talpache ! riposta Perrin dans un beau courroux ; mes oreilles, tu les échauffes d'étrange manière ! attends que j'aille frotter les tiennes ! et se disant il se mettait en devoir d'ôter la barre des volets quand je lui retins la main :

– Paix ! Guillaume, lui dis-je à l'oreille, tandis que les coups recommençaient à pleuvoir dru comme grêle contre les volets. Paix ! l'homme qui t'a parlé…

– Est un maroufle que je vais châtier vertement !

– Attends un peu ! cet homme, si je ne m'abuse, est de ma connaissance.

– Vrai ! je t'en fais compliment !

Sans écouter Perrin, je me mis tout contre le volet, criant à pleine voix pour dominer le tumulte :

– Holà ! Wildermuth ! Klaus Wildermuth !

Le tapage s'apaisa quelque peu et la même voix qui avait parlé de couper les oreilles au Genevois pour les manger, reprit :

– Hé ! goi ! gui tiaple il est là tetans, gui avre dit mon nom ?

– Bon ! dis-je à Perrin, c'est mon homme, un ami ! – et tandis que le Genevois grommelait quelques paroles courroucées, je criai en allemand de Berne :

– Est-ce que maître Wildermuth, d'Erlach, n'a point souvenance du compagnon Claude Barbier ? et sans plus tarder

j'ouvris les huis, tandis que l'armurier d'Erlach – car c'était lui – s'exclamait confondu : – Der Neuenburger ! potztausig ! Kreuzdonnerwetter !

À peine eus-je ouvert, qu'une grande lumière nous aveugla : des flambeaux éclairaient la rue pleine d'hommes armés, lesquels frappaient aux portes à coups de hallebardes et de crosses d'arquebuses, criant avec l'impatience de gens affamés qu'on leur ouvrît.

Wildermuth, casqué et cuirassé, enjamba la fenêtre et me vint donner une chaude accolade en criant joyeusement : – Or ça, Bruder neuenburger[10], goi tonc tu fais céans ?

– Hé ! maître Nicolas, je voyage en honnête compagnon pratiquant son métier ; mais vous, sans offense, il me paraît que vous le faites en capitaine de compagnie franche !

– Nut gaptaine, pas tut à fait, fit l'armurier en riant à faire crouler les murs ; c'est mon gousin Jacques Wildermuth il être gaptaine ; moi corporal, et nous aller tus ensemble, guadre cents pons lurons, à Genf…

– À Genève ! s'exclama Perrin, lequel se tenait proche de nous, prêtant l'oreille d'un air méfiant aux discours du maître armurier. À Genève ! et quoi faire, s'il vous plaît ?

– Hé ! donnerwetter ! jatouiller les côtes aux Savoyards afec ceci ! répartit Wildermuth faisant sonner sa hallebarde sur le plancher.

– Tope là ! s'écria le Genevois tout déridé, et prenant la main de l'armurier : Que Saint-Georges me descousse, si je ne vous tiens pour le plus digne caporal des ligues suisses, encore que vous parliez de couper les oreilles des gens et de les avaler,

---

[10] neuchâtelois en allemand.

ni plus ni moins qu'on le fait d'une cuisse de grenouille ! Mais je vais m'employer à vous fournir manger plus succulent.

Là-dessus, Perrin sortant de la chambre, se mit en quête du tavernier et de sa femme, lesquels apparemment férus d'épouvante, se tenaient cois tels que lièvres en leur gîte.

Sur ces entrefaites, par la fenêtre ouverte, la chambre s'emplissait des compagnons d'armes de Wildermuth, tous hommes jeunes et vigoureux, armés d'épées et de hallebardes, mais trempés, fourbus et quasi gelés par une longue marche dans les neiges. Il y en avait qui, n'en pouvant plus, s'étendaient sur le plancher, lequel fut tôt inondé par l'eau découlant de leurs chaussures et de leurs hardes. Ceux-là toussaient à fendre l'âme et cherchaient le repos sans le pouvoir trouver.

Tandis que les autres se répandaient dans toute la maison, appelant l'hôtelier à cor et à cri, pour avoir quelque nourriture, Wildermuth m'instruisit en quelques paroles – car ce n'était pas le moment de faire de longs discours – des causes de la présente expédition.

Genève, assaillie et sur le point d'être prise par le félon duc de Savoie, avait sollicité le secours de Berne, son alliée. Mais en ours[11] prudent et avisé en ses allées et venues, le moutz bernois ne s'avance qu'à bon escient, et se garde de fourrer sa patte là où il ne voit pas jour à l'en tirer aisément. Or jugeant le profit nul pour lui de se mettre entre l'enclume genevoise et le marteau de Savoie, le moutz avait fait la sourde oreille aux requêtes et instances de ses combourgeois.

---

[11] L'ours, emblème et armoiries du Canton de Berne. Moutz ou Mutz : ours (mot des dialectes suisses alémaniques). Par allusion, ce terme désigne aussi les Bernois. (source : « Termes régionaux de Suisse romande et de Savoie », http://henrysuter.ch/glossaires/patois.html)

Lors, nombre de braves gens de la comté de Neufchâtel, avec quelques-uns de Bienne, Neuveville et lieux voisins, touchés de la détresse des Genevois, leurs coreligionnaires, s'étaient mis en marche pour les secourir, et ce, au mépris de la défense du gouverneur de Neufchâtel. Jacques Wildermuth, vieux capitaine de renom et cousin de l'armurier d'Erlach, les commandait, ayant pour lieutenant un sien parent de Nidau du nom d'Erhard Bourgeois.

Wildermuth en était là de sa narration, quand Perrin reparut suivi du tavernier. Tous deux ployaient sous le faix des victuailles, brocs remplis et gobelets vides qu'ils apportaient.

Incontinent les plus malades se mirent sur leurs pieds et se tinrent prêts à besogner vertueusement des mâchoires.

– Là ! s'écria Perrin joyeusement : là, mes amis, dépêchez-moi ce fricot de la belle manière et vous ragaillardissez le cœur !

Puis m'attirant hors de la chambre avec le tavernier, lequel lui obéissait sans souffler mot :

– Aux autres, présentement, fit le Genevois.

Nous étant munis d'un falot, nous fûmes au cellier et à la cuisine quérir nouvelles provisions et les distribuer à la foule affamée qui remplissait la maison, car il y en avait partout, voire dans le méchant grenier duquel Perrin et moi avions fait fi, et où d'aucuns, plus exténués que les autres, dormaient sur le plancher comme sur la plus molle couche de plume. Ceux-là étaient les tard venus.

Les mieux lotis étaient ceux qui, arrivés les premiers, avaient pris la cuisine d'assaut et s'y prélassaient auprès d'un vrai feu de « Brandons[12] » ou de la Saint-Jean, lequel, par sa

---

[12] Carnaval, 1er dimanche de Carême, avec des feux, des danses et où l'on parcoure rues et campagnes avec des tisons allumés (CNRTL)

chaleur faisait fumer leurs vêtements mouillés, tandis qu'une autre et plus odorante vapeur montait d'une puissante marmite accrochée à la crémaillère.

Mais ce qui m'ébahit plus que tout le reste, fut de voir la maîtresse du logis supplantée en sa charge de cuisinière par une robuste et gaillarde femme, accoutrée de façon quasi-militaire : car elle portait par-dessus sa cotte un pourpoint de buffle avec un hausse-col, et à sa ceinture pendait une dague de merci.

Assurément la rechignée tavernière avait éprouvé la vigueur du bras de ce soudard en cotillon, car, souple comme un gant de chevreau, elle obéissait sans se regimber à toutes ses injonctions.

Comme je demandais à Perrin qui était cette femme :

– Elle est de la bande et non la moins vaillante, me répondit-il ; mais qui elle est, je l'ignore, n'ayant pas eu le loisir de m'en enquérir.

Pensant qu'elle pouvait venir de la comté de Neufchâtel, je m'approchai pour le lui demander. Lors, tournant vers moi sa figure déterminée, laquelle, au lieu et place des roses de la jeunesse, avait plus de poils au menton et sous le nez que n'en peut montrer un jouvenceau vieux de vingt ans, la femme me fixa d'un œil perçant et malin, de dessous sa coiffe de travers :

– Écoute ceci, beau damoiseau ! fit-elle et fais-en ton profit : Si d'aventure quelqu'un de ces malavisés qui se plaisent à fourrer leur nez dans les affaires d'autrui, t'interroge à mon sujet, voulant savoir qui je suis, d'où je viens, réponds hardiment que tu ne le sais mie !

M'ayant fait cette belle rebuffade, du plus grand sérieux du monde, la femme-soudard retourna à sa marmite et commanda à la tavernière de lui apporter des oignons, tandis que, déconfit comme l'écolier qui a reçu la férule, je revenais vers le Genevois, au bruit des risées qui s'élevaient dans la cuisine.

– Par Saint-Georges ! me dit Perrin en se tenant les côtes, si celle-là n'est pas genevoise par droit de naissance ou de bourgeoisie, elle est digne de l'être par la vertu de sa langue !

Nul homme, à ma connaissance, ne tient pour agréable qu'on rie à ses dépens, et sur ce point, les jeunes sont plus chatouilleux que les vieux.

Ayant la tête assez proche du bonnet, j'allais chercher noise à quelqu'un des rieurs, sinon à Perrin lui-même, quand on ouït devant la maison une forte voix qui chantait d'une façon comiquement dolente :

Or ne sçavoye où héberger !
D'ung logis me vins approcher
Sçavoir sy on m'y vouloit loger,
Et disant : Avez à manger ?

La voix m'était connue : mon cœur tressauta d'aise en ma poitrine, car l'homme qui chantait n'était autre que maître Fivaz, de Vermondins ; incontinent vis-je, à l'ouïe de cette chanson, comme au travers d'un éclair, paraître à mes yeux Boudry, Pontareuse et Vermondins, et la branlante bicoque de Fivaz, et le maçon lui-même avec sa face rougeaude et réjouie.

Un pas lourd fit grand bruit derrière la porte : Fivaz secouait la neige de ses pieds avant que d'entrer, tout en chantant d'un ton plus gaillard :

C'est bien disné quand on s'échappe
Sans débourcer pas ung denier,
Et dire adieu au tavernier
En torchant sa bouche à la nappe !

– Holà ! dit en riant Perrin à l'hôtelier, qui faisait une laide grimace à l'ouïe de ce couplet narquois, que dites-vous de cette façon de payer son écot ?

La porte s'ouvrant, laissa passer Fivaz plus rouge qu'il n'avait été jamais, voire qu'il avait le nez violet, pour cause de froid, sans doute, autant que de libations. Le maçon, martialement accoutré de son vieux feutre emplumé, d'un hausse-col et d'une cuirasse avec jambières, avait la mine gaillarde d'un archer de la maréchaussée en goguette.



– Or ça, fit-il joyeusement, si j'en crois mon nez, et je l'ai bon…

Mais déjà je lui serrais les mains, le saluant par son nom et le pressant de questions, à tel point qu'il en perdit la parole et le souffle, et demeura quelques instants à me considérer, bouche béante.

– Holà ! fit-il enfin, recouvrant la voix ; je fais vœu de ne boire plus que de l'eau le restant de mes jours, si ce n'est pas là Claude-Moïse Barbier, en personne naturelle ! et il me bailla la plus chaude accolade du monde, laquelle je lui rendis de bon cœur, tant est vrai qu'alors qu'on est en lointaines contrées, toutes gens de votre pays vous sont comme proches parents et bons amis. – Vite, fis-je tout enfiévré et sans m'embarrasser qu'il y eût tant de gens à l'entour de nous deux, vite, parlez-moi de Boudry : M. Gauthier est-il encore de ce monde ? et Verdonnet, et maître Amyet, et…

– Bellement, mon garçon ! tu m'assassines de tes interrogats ! en trois mots comme en cent, tout va bien. Vertuchoux ! chaque chose en son temps ! présentement j'ai faim et j'ai soif ! Or ventre affamé n'a point d'oreilles, d'autant qu'il y a céans certaine marmite, laquelle à n'en juger qu'au flair…

– N'est pas pour ton nez, bavard enragé ! dit vertement la cuisinière, en se tournant et brandissant sa cuillère à pot. Cette

soupe est pour ceux qui logent en cette taverne et principalement pour les plus souffreteux !

– Alors, estimable et vaillante cuisinière, riposta Fivaz nullement désarçonné, j'en aurai ma part, puisqu'ayant trouvé toutes autres baraques de ce méchant village pleines à « rebiffer », je prends logis en cette somptueuse hôtellerie !

Tandis que le maçon se prenait de langue avec la cuisinière costumée en soudard, au grand divertissement de toute la bande, la tavernière avait tiré des placards et des dressoirs toute sa vaisselle de terre, d'étain et de bois, laquelle fut tôt remplie de soupe odorante que nul ne laissa refroidir, comme bien on pense, Fivaz pas plus que les autres, car moitié de gré, moitié de force, il en avait eu une pleine écuellée, qu'il buvait à même le vase, étant sans cuiller pour y puiser.

Sur ces entrefaites, j'avais été quérir du vin avec Perrin et le tavernier, ensorte que tout ce monde, voire les plus fourbus, se ragaillardissait à miracle, et que la cuisine commençait à s'emplir d'un bourdonnement de rires et de joyeux propos.

Je ne quittais pas Fivaz d'une semelle ; dans l'espoir qu'une fois repu, il en viendrait enfin à me narrer sur Boudry tout ce que j'avais hâte de savoir, je lui versais à boire copieusement et m'évertuais à lui remplir au plus vite l'estomac. Mais quand je crus me voir au terme de cette besogne laborieuse et malaisée, je n'en tirai finalement pas le profit que j'avais compté ; la lassitude aidant, mon homme dûment gorgé aux dépens de mon escarcelle, se laissa aller sur le carreau et se mit incontinent à ronfler, à ma grande mortification.

Il n'y avait plus qu'à prendre mon mal en patience jusqu'au matin, ce qui ne devait pas être long, car la nuit était déjà fort avant.

Laissant donc Fivaz reposer au milieu de ses compagnons d'armes, lesquels ne tardèrent pas à l'imiter, je me mis en quête de Perrin, que je trouvai dans la salle commune, en train de panser un pauvre hère ayant les pieds quasi gelés. J'eus honte de mon oisiveté, encore qu'on ne me la reprochât point, et m'employai de mon mieux à assister le Genevois dans son office charitable.

Peu après, le silence s'étant fait dans la maison, mon compère et moi pûmes nous étendre en un coin pour reprendre notre somme interrompu.

Chapitre 17

Le jour commençait à peine à poindre, que le roulement du tabour (ancienne forme de tambour) et le son aigu du fifre faisaient rage au dehors, appelant pour le départ la troupe arrivée dans la nuit. Les hommes maugréaient en étirant leurs membres enroidis et baillaient à se décrocher la mâchoire, mais toutefois endossaient leurs cuirasses et ceignaient leurs épées, puis s'en allaient, pertuisane, hallebarde ou arquebuse en main, se masser sur la petite place devant la taverne, où il en venait de toutes les masures du lieu.

Je n'avais pas été des derniers à me lever, mais Perrin l'était avant moi, car il conférait sur le seuil avec le tavernier, de qui la mine sombre paraissait pour lors tout épanouie, et il y avait de quoi, le Genevois lui versant entre les mains quasi tout le contenu de son escarcelle.

– Sieur hôtelier, disait-il en même temps, vous avez dignement hébergé ces braves gens selon votre promesse : à moi de tenir la mienne !

Je fus si ébahi et touché de la largesse de Perrin, que j'en oubliai mon dessein de chercher Fivaz et Wildermuth, et que je n'eus de repos qu'après avoir vu mon digne compagnon soulager de quelques florins et carolus ma propre escarcelle et en regarnir la sienne.

Entre temps, la taverne s'était vidée ; quand mon ami Perrin et moi vînmes sur le seuil, besace à l'épaule et bâton en main, toute la troupe en belle ordonnance, arquebusiers sur les flancs, hallebardiers et piquiers au centre, avec deux bandières aux couleurs de Berne et de Neufchâtel, était prête pour le départ.

Devant le front, la main sur la garde de son épée, et haranguant la petite armée, se tenait un homme qu'à sa haute mine et à sa prestance martiale, il était aisé de reconnaître pour le capitaine.

C'était un homme de large carrure, plutôt que de grande taille ; sa chevelure rase et ses rudes moustaches grisonnaient et il avait la peau basanée d'un homme de guerre.

En nous approchant, nous ouïmes les dernières paroles de son discours :

– Amis et compagnons d'armes, disait-il, bien que la présente journée soit un jour de dimanche, lequel jour Dieu s'est expressément réservé et qu'il a enjoint à ses créatures de sanctifier par le repos et la prière, néanmoins sommes-nous obligés, par le danger pressant où sont nos frères en la foi et bons amis de Genève, de marcher en avant, voire peut-être de combattre en ce jour-ci. Mais si nous ne pouvons le célébrer en oyant la prédication de la Parole, toutefois voulons-nous offrir notre requête au Dieu de justice et au Dieu des armées, et chanter ses louanges.

Le digne capitaine, ôtant pour lors son casque, fléchit le genou dans la neige, ce qu'incontinent fit la troupe entière et nous avec elle.

Jamais prédicant évangélique ne fit plus belle et plus ardente prière, en un temple bâti de main d'homme, que celle que

j'ouïs sortant de la bouche de ce rude homme de guerre, au milieu de ce misérable bourg de montagne.

Quand il eut répandu son âme devant Dieu, requérant la protection divine sur son entreprise, le capitaine Wildermuth se releva et entonna d'une voix éclatante avec ses soldats le triomphant psaume de David :

Que Dieu se montre seulement
Et l'on verra dans un moment
Abandonner la place :
Le camp des ennemis épars,
Épouvanté de toutes parts,
Fuira devant sa face !
On verra tout ce camp s'enfuir
Ainsi qu'on voit s'évanouir
Une épaisse fumée !
Comme la cire fond au feu,
Ainsi des méchants devant Dieu
La force est consumée.

C'était chose si grande et si émouvante que le bruit de ces quatre cents voix psalmodiant avec ferveur cette hymne de victoire, que je sentais courir en tout mon corps comme une sorte de frisson, et qu'il me semblait que mon cœur se gonflât au-dedans de moi.

Perrin n'était pas dans un moindre émoi, car il n'avait plus rien de son air accoutumé : le cou tendu en avant, les lèvres serrées, et le regard étincelant, il frémissait comme fait le coursier au son de la trompe de bataille.

Lequel de nous deux fut le premier auprès du capitaine, lui demandant de nous agréer en sa troupe ? Je ne sais, mais il me souvient encore du regard perçant avec lequel le vieux soldat nous considéra, avant de s'enquérir de nos noms et qualités. Il marqua une vive satisfaction en apprenant que Perrin était Ge-

nevois, cette qualité, aussi bien que la connaissance que mon ami avait du pays, pouvant être fort utile en temps opportun.

Pour moi, j'ouvrais à peine la bouche pour me nommer et dire d'où j'étais, que Fivaz et l'armurier d'Erlach, sortant des rangs, vinrent dire au capitaine plus de bien de ma personne qu'il ne me siérait d'en répéter.

– Or sus, mes compères, nous dit pour lors Jacques Wildermuth en nous tendant les deux mains, touchez là, car je vois que vous êtes dignes de participer à notre entreprise, laquelle, bien que traitée d'équipée folle par les gens circonspects, n'en a pas moins pour but le salut de nos frères et la gloire de Dieu.

Puis tirant Perrin à l'écart, il parut lui faire quelque confidence et l'emmena auprès de trois jeunes hommes sans armes, lesquels semblaient étroitement gardés par deux arquebusiers. Je les vis converser fort chaudement tous ensemble, après quoi mon compère le Genevois s'en revint auprès de moi la mine plus soucieuse qu'auparavant. Comme j'allais lui en demander la raison, le capitaine ayant rangé toute sa troupe, dégaina son épée et cria d'une voix retentissante : – Pour Genève et la vraie foi, en avant ! – Et la troupe s'ébranla aux sons de deux tabours et d'un fifre.

La neige tombait à gros flocons ; l'air en était obscurci, et elle s'était amassée sur la route à la hauteur d'un pied, ce qui rendait la marche fatigante, notamment pour les premiers rangs, lesquels devaient frayer passage aux autres.

On voyait les branches des grands sapins ployer sous le faix de cette neige accumulée, tellement qu'elles se courbaient jusqu'au sol.

Pour moi, les deux heures que dura notre marche à travers les neiges pour descendre en plaine ne me parurent ni longues ni pénibles.

Je cheminais à côté de Fivaz, lequel, plus dispos et moins boutonné que durant la nuit, m'instruisit par le menu de ce que je voulais savoir. Il faut que je confesse ici, que pour le disposer favorablement et lui délier la langue, je m'étais chargé de sa pertuisane, laquelle il troqua sans balancer contre un certain flacon duquel je m'étais muni au départ de Saint-Cergues.

À mon grand soulagement j'appris que Dieu avait gardé la vie et la santé de ceux qui m'étaient chers ; mais par contre il n'avait point redonné sa force et mouvement à mon pauvre M. Gauthier, lequel toujours fidèlement soigné par Nannette, languissait demi-perclus par la paralysie.

Boudry avait finalement abandonné la foi catholique après maints tiraillements et luttes ardentes, suscités par M. Claude Gauthier et le vicaire Cauteloz. À force de douceur, de longanimité et pourtant de fermeté, Fabry avait fait triompher la vérité évangélique. Ayant pour lors établi comme pasteur de Pontareuse un certain Thomas Barbarin, de Tubingue dans les Allemagnes, Fabry s'en était retourné exercer son ministère à Neufchâtel.

– Comment se fait-il, dis-je à Fivaz, que Verdonnet ne soit point de la présente expédition ? Serait-il demeuré catholique ?

– Oh ! que nenni, Claude ! l'ami Jacquemin est présentement aussi chaud réformé que moi, répondit Fivaz d'un air d'importance, et s'il n'eût tenu qu'à lui, les Genevois eussent compté un défenseur de plus, et un rude jouteur, comme tu sais. Mais sa pauvre bonne femme de mère, laquelle, entre nous soit dit, est trop « piorne[13] » à mon gré, l'a si fort catéchisé, geignant et se lamentant à journée faite, que le gars s'est résigné à demeurer au logis où il se ronge les poings, à l'heure présente. Oh ! les femmes, ami Claude ! il n'est pas sous le soleil engeance plus

[13] pleurnicharde

subtile et dangereuse ! De façon ou d'autre, il faut qu'elles en viennent à leurs fins : ce que femme veut…

Le maçon en resta là, attendu qu'en cet instant lui arriva par derrière une maîtresse bourrade dont il pensa perdre le souffle. Lors, se tournant tout furieux, il ne vit, comme moi, sur ses talons, que la femme au pourpoint de buffle, cheminant gaillardement, la hallebarde sur l'épaule, et devisant d'un air affairé avec ses voisins de rang. Il la voulut interpeller, mais la rusée commère, de qui venait sûrement le horion, feignit ne rien comprendre à son courroux, et haussant les épaules, continua à discourir de choses et d'autres.

Mais Fivaz, qui ne voulait pas lui laisser la dernière manche, me dit à haute voix, par-dessus l'épaule :

– Pour en revenir à ce que je disais, Claude, as-tu jamais ouï parler des Contreditz de maître Jehan de l'Espine (Jehan de Pontalais), autrement nommé Songecreux ?

Je confessai mon ignorance à l'endroit de ce Songecreux et de ses dits et contredits.

– Se peut-il bien que tu ne connaisses point l'admirable et véridique pourtraiture que voici :

Femme est venin, crème d'envie,
Femme est d'iniquité le port ;
Femme est du diable le support,
Femme nous perdit paradis ;
Femme est de mauvaistié rapport.
Femme est l'enfer des gens maudits.
Sa cervelle est de vif argent,
Qui ne peut arrêter en place,
Son penser est moulin à vent ;
Qui de tous vents meut une espace ;
Ce qu'il lui plaît, faut qu'il se fasse.
Soit tort, soit droit, son obstination

Elle soutiendra par force de haut braire…
Qui lui répond, elle commande de se taire,
Et qui se tait, toute folle elle enrage
Qu'on ne réponde…

– Silence ! cria soudain le capitaine Wildermuth, aux oreilles de qui étaient parvenues les grivoiseries de maître Fivaz. Semblables chansons sont malséantes en tout temps et lieu, mais notamment en un jour et une entreprise tels que ceux-ci !

Le maçon se le tint pour dit et ne souffla plus mot de quelque temps, encore qu'il enrageât d'ouïr la sourde risée qui s'élevait derrière lui. Mais Fivaz n'était pas homme à engendrer mélancolie : il finit par hausser les épaules, et aveignant son flacon, lui donna une chaude accolade, après quoi, plus gaillard que devant, il se remit à deviser tantôt avec moi, tantôt avec Perrin, lequel cheminait devant nous, coude à coude avec l'armurier d'Erlach.

De celui-ci et de Fivaz j'appris pour lors comment il se faisait qu'étant partie de Neufchâtel, forte de 900 hommes, la troupe du capitaine Wildermuth n'en avait plus présentement que quatre cents et quelques-uns. Il paraît que plus de la moitié, par crainte des menaces et sommations de monseigneur de Prangins, gouverneur de la comté, avaient tourné visage au Vauxtravers, avec le congé, toutefois, du capitaine, lequel, comme autrefois Gédéon, aimait mieux mener au combat une petite troupe de gens de cœur, plutôt qu'une grosse armée de couards et de timides.

La neige avait fini de tomber comme nous débouchions d'une gorge resserrée, au sortir de laquelle nous vîmes soudain paraître devant nous tout le pays de Vaud, avec ses villages, ses tours et châteaux, son grand lac et par delà, les puissants monts des Alpes ; enfin sur la droite, là où le lac se faisait plus étroit,

Perrin me montra de la main une ville éloignée, entourée de remparts :

– Genève ! me dit-il, la voix tout étranglée.

Je vis pour lors qu'il avait les yeux troubles de larmes, et je lui serrai la main chaudement.

Cependant nous descendions en silence, sur le commandement des chefs ; car étant présentement sur les terres de Savoie, il fallait se donner garde d'éveiller l'attention des bandes ennemies, lesquelles devaient assurément battre les alentours.

Au dire de Perrin et de Fivaz, nous ne devions pas être loin du village de Gingins, quand fut donné l'ordre de s'arrêter en un ravin resserré, derrière un taillis, où l'on ne pouvait marcher que deux de front.

Tandis que plusieurs murmuraient de ce retard, je m'enquis à Perrin de ce qui l'avait rendu si soucieux à notre départ de Saint-Cergues, et paraissait l'inquiéter encore en cet instant.

– Tu as vu, me dit-il à voix basse, ces trois hommes désarmés avec qui je me suis entretenu.

– Assurément ; qui sont-ils ?

– Ils se disent citoyens de Genève et envoyés par les honorables syndics à notre rencontre, afin de nous conduire par le plus sûr chemin.

Le capitaine m'a enjoint de les interroger adroitement, pour s'assurer s'il y a lieu de faire fond sur leurs dires. Je m'y suis employé du mieux que j'ai pu ; mais ils n'ont point bronché et connaissent Genève et les magistrats aussi bien que moi ; néanmoins...

– Quoi donc ? te méfierais-tu d'eux ?

– Il y a anguille sous roche ! je veux passer pour un Savoyard, si ces émissaires ne sont pas bourgeois d'Évian ou de Thonon !

– Mais, lui dis-je en grand émoi, n'en as-tu point avisé le capitaine ?

– Assurément ! mais il ne laisse pas de vouloir se confier à eux, disant qu'au surplus il se tiendra sur ses gardes.

Sur ces entrefaites, on apprit de rang en rang que c'était sur l'avis des trois messagers susdits que la troupe s'était arrêtée en ce lieu, pendant qu'ils allaient à Gingins quérir des provisions de bouche.

– Dieu damne ces mécréants ! s'écria Perrin ; je mettrais ma main au feu qu'ils sont allés avertir quelque troupe embusquée aux alentours !

Ces paroles, ouïes de tous, firent naître une grande rumeur, et ce fut bien pis, quand à l'entrée du ravin où nous étions enserrés, on vit apparaître une foule de cavaliers et de gens de pied, lesquels s'apprêtaient à nous assaillir.

Incontinent Wildermuth se porta à la rencontre du chef ennemi, lequel s'avançait flanqué d'un arquebusier ; ce que voyant, moi qui étais tout proche, je m'en fus délibérément et en quelques enjambées aux côtés du capitaine afin de le protéger de ma dague si besoin était.

– Or ça, fit le chef savoyard, d'un ton hautain, quel est votre dessein ?

– Aller à Genève, répliqua tranquillement le vieux capitaine, ses yeux dans les yeux du Savoyard.

– Oui bien ! mais s'il ne nous plaît pas de vous donner le passage ?

– À votre aise ! nous le prendrons.

Avant que j'eusse pu m'y opposer, le soudard qui était aux côtés du chef savoyard asséna soudain à Wildermuth un violent coup du bois de son arquebuse. Le choc fit chanceler le vieux capitaine, mais avant qu'il eût repris son aplomb, je l'avais vengé de cette félonne attaque en me jetant avec fureur sur le traître arquebusier et lui perçant la gorge de ma dague.

Le chef savoyard fit retraite vers les siens, tandis que Wildermuth m'entraînait vivement dans le ravin et disposait ses hommes pour le combat. C'est là que le vieux capitaine fit connaître sa valeur et sa science aux choses de guerre, car ayant observé que l'arquebuserie des ennemis s'avançait hors du bois pour faire feu, il commanda d'une voix retentissante : – À bas, enfants ! visage en terre ! – juste au moment où le tonnerre des arquebuses éclatait, nous envoyant une volée de fer et de plomb, laquelle passa par-dessus nos têtes sans toucher nul d'entre nous.

La fumée de la poudre n'était pas dissipée, que, sur le commandement du capitaine, toute la troupe se relevant, s'en fut, malgré la fatigue, charger d'un furieux élan les Savoyards étonnés.

Mis en désordre par la décharge de nos arquebusiers, dont furent jetés à bas nombre d'ennemis blessés ou tués, cette première bande fut tôt culbutée par notre petite troupe formée en bataille au sortir du ravin et jouant bellement de la hallebarde, de l'épée et de la dague.

Mais ce n'était là que l'avant-garde : le gros de l'armée était derrière. De la lisière du bois il sortait incessamment de nouvelles bandes de lansquenets et hallebardiers qui se venaient ranger tout autour de la clairière où nous étions, et s'approchant toujours plus, marquaient le dessein de nous envelopper.

Sans perdre de temps, Jacques Wildermuth et les autres chefs nous rangèrent en un carré tout hérissé de pertuisanes, épées et hallebardes, se mettant eux-mêmes aux quatre coins.

Perrin et moi, après nous être escrimés au mieux de nos dagues en cette première escarmouche, avions ramassé dans la neige des arquebuses savoyardes, lesquelles, encore qu'elles fussent déchargées, ne laissaient pas que de faire des massues fort honnêtes.

Et nous en eûmes bon besoin !

L'affaire de Pontareuse n'était qu'une amusette au regard de la furieuse mêlée qui s'engagea pour lors. Telle qu'un troupeau de moutons pressé par des masses de loups dévorants, notre petite bande serrait ses rangs, non par couardise, mais pour mieux résister au choc des nuées de Savoyards qui nous assaillaient furieusement.

Mais nous étions moutons bien endentés et d'humeur non moutonnière ; les loups le virent bien ! Nos pertuisanes, hallebardes, épées à deux mains lardaient, tailladaient, pourfendaient sans relâche, ou frappaient bruyamment les armes adverses en parant les coups furieux qui nous étaient portés. La crosse d'arquebuse de Perrin et la mienne ne chômaient point aussi et défonçaient les plus durs crânes savoyards. En peu d'instants il y eut tout à l'entour de notre carré comme un rempart de corps morts et d'agonisants, tellement que les ennemis, voyant qu'ils ne parvenaient point à nous entamer, commencèrent à perdre le courage et à se ramasser en un seul endroit au lieu de disperser leurs forces.

Il est à considérer que nos arquebusiers se tenant au second rang, ne cessaient de décharger leurs armes dans les masses savoyardes, lesquelles ondulaient comme blés murs au souffle de la bise, et comme blés mûrs, aussi, tombaient sous le tranchant de nos faux de guerre.

Heureux fut-il pour nous d'avoir commencé la bataille en passant sur le ventre des arquebusiers savoyards, et d'en avoir occis et mis hors de combat le plus grand nombre, sans quoi l'affaire eût bien pu tourner d'autre façon pour nous.

Dieu nous avait jusque-là miraculeusement préservés, car peu des nôtres étaient blessés, et deux seulement tués par des arquebusades.

Voyant que l'ennemi ne menaçait plus nos derrières et qu'au surplus il faisait mine de plier, Wildermuth donna l'ordre de le charger, ce que nous fîmes incontinent d'un élan impétueux et avec de grandes clameurs.

Pour dire le vrai, les Savoyards soutinrent le premier choc de pied ferme et se comportèrent vaillamment, blessant grièvement, voire tuant quelques-uns des nôtres. Mais pour un de notre bande qui était mis hors de combat, il y avait cinq Savoyards d'occis, tant nous mettions de furie à les assaillir. Encore qu'ils fussent une multitude, au regard de notre petite bande harassée par la fatigue et « affautie » par le besoin, ils ne purent prévaloir contre la fougue de notre attaque, car nous étions comme enivrés de carnage et acharnés à la curée, tels que chiens de chasse courant sus au sanglier.

Bientôt la débandade commença de leur côté, quelques efforts que fissent leurs chefs pour les ramener au combat, les sommant avec imprécations de se comporter en hommes, et frappant du plat de leur épée ceux qui tournaient visage. Mais rien n'y faisait.

– Sauve qui peut ! criaient nombre de Savoyards en jetant leurs armes et s'enfuyant dans les bois, tandis que les nôtres clamaient horriblement :

– À mort ! à sac ! tue ! tue !

La crosse de mon arquebuse avait fini par se rompre sur le casque d'un chef savoyard ; mais sur le champ de bataille il y avait plus d'armes éparses que, sur un champ de blé, d'épis à glaner après la moisson ! Je ne perdis point de temps pour y ramasser une solide épée lansquenette, laquelle me vint fort à point pour parer l'assaut furieux d'un grand vilain balafré, du-

quel je faillis être embroché et qui me fit tout le long du bras une maîtresse estafilade. Sur le champ je lui rendis la monnaie de sa pièce en lui coulant mon épée au défaut de son gorgerin. Le balafré ne demanda pas son reste et s'en fut rouler dans la neige. À mes côtés Perrin besognait de même façon, tout couvert de sang, dont il y avait du sien un peu et de celui des Savoyards davantage.



Quant à Fivaz et Wildermuth d'Erlach, dès les premiers coups, je ne les avais plus vus et ne savais s'ils étaient morts ou blessés, ou bien s'ils combattaient d'un autre côté.

Il n'y eut bientôt plus qu'à donner la chasse aux fuyards, besogne qui ne m'allait guère, non plus qu'à Perrin. Comme nous cherchions quelque ennemi à combattre face à face, nous vîmes en un coin de la clairière un chef savoyard, à cheval, armé de haut appareil, avec un heaume empanaché, lequel chef, ayant rallié une bande de lansquenets, avait fait face à quelques-uns des nôtres qui le poursuivaient chaudement, et profitant de ce que ceux-ci étaient en petit nombre, les avait aisément enveloppés avec sa troupe.

Incontinent, tels que deux boulets lancés par une même couleuvrine, Perrin et moi tombâmes sur le dos des Savoyards, les assommant et pourfendant sans merci et avec une fougue si

endiablée, qu'ils crurent sûrement avoir affaire à une douzaine d'ennemis et s'éparpillèrent comme un vol de moineaux.

Non point tous, pourtant, car nous vîmes pour lors le chef savoyard aux prises avec un rude jouteur des nôtres, lequel n'était autre que la femme-soudard.

Toute couverte qu'elle était de son sang, coulant par plus d'une blessure, elle s'escrimait néanmoins, avec une vigueur non pareille, d'une épée à deux mains qu'elle faisait tournoyer comme un éclair à l'entour du Savoyard.

– Tudieu ! fit Perrin émerveillé, quelle virago ! l'homme n'a qu'à se bien tenir ! je ne donnerais pas un denier de sa peau !

Le Genevois parlait encore que la flamboyante épée de la « virago » – ainsi qu'il nommait la femme – s'abattait telle qu'une masse d'armes sur le heaume du chef, le fendant en deux, et le crâne du même coup ! Frappé à mort, le cavalier tomba en arrière et sa bête effarée, qui se sentait la bride sur le cou, s'enfuit au galop, traînant sur la neige son maître accroché à un étrier.

Comme nous approchions de la femme pour lui faire compliment de son exploit, nous la vîmes chanceler et tomber lourdement sur le corps des Savoyards quelle avait abattus avant que de frapper leur chef à mort. Ceux des nôtres qui étaient avec elle, et n'étaient autres, à ce que nous apprîmes pour lors par leurs paroles et lamentations, que son mari et ses trois fils, l'entourèrent incontinent pour lui prêter secours. Mais il n'y avait plus rien à faire ! En vain les siens s'efforçaient de panser ses plaies et d'étancher le sang qui en coulait encore goutte à goutte : ce sang généreux s'en était échappé à flots durant le combat et présentement la vaillante femme s'éteignait comme une lampe où l'huile vient à faillir.

Perrin et moi, derrière les quatre hommes qui sanglotaient, nous considérions la pâle figure de la moribonde, naguère si terrible en sa force, mais où s'étendaient pour lors les ombres de la mort.

– Viens-t'en, Claude, me dit tout bas Perrin, se passant la main sur les yeux : c'est chose trop navrante à voir, et nous n'y pouvons rien.

Avant que de m'éloigner, je considérai une dernière fois la mourante : sa face pâle, tournée vers le ciel, n'était nullement convulsée par la douleur, ni par les affres de la mort, mais sereine et triomphante. Ses yeux grands ouverts semblaient voir bien loin, par-delà les nuages, des choses merveilleuses et invisibles à toute autre vue humaine.

Mais soudain son regard se troubla et tournant faiblement la tête vers les siens agenouillés à ses côtés, elle prononça quelques paroles dont je ne pus entendre le sens. Lors, son mari, découvrant sa tête grise, se mit à dire d'une voix brisée :

– Notre Père qui es aux cieux…

Mais quand il eut dit : Ton règne vienne, il ne put aller plus outre. L'un des fils reprit :

– Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

La moribonde faisant effort, posa sa main sur l'épaule de son époux et répéta faiblement :

– Ta volonté soit faite…

Puis la main glissa lentement, sa voix s'éteignit dans un dernier souffle et la vaillante femme rendit son âme à Dieu.

Je n'en vis pas davantage, car je me tournai promptement, et d'ailleurs il y avait un brouillard devant mes yeux.

Chapitre 18

La bataille était finie : dans la clairière et sous le couvert du bois, nul soudard ennemi n'apparaissait plus, hors les centaines de morts et de blessés épars sur la neige rougie. On voyait les nôtres, harassés et fourbus, s'en revenir de la poursuite par petites troupes débandées. Beaucoup étaient blessés plus ou moins grièvement. Tout compte fait, quand on se fut rassemblé à l'entour des deux bandières, où, le genou ployé, on rendit grâce à Dieu de cette victoire insigne, il n'y eut que huit de nos gens qui manquèrent, entre lesquels la vaillante femme que nous avions vue trépasser. Notre fifre, un Rolet, de Peseux, avait pareillement perdu la vie, après s'être bravement comporté, non point du gosier seulement et à coups de sifflet, mais à beaux et bons coups d'épée.

Il y eut aussi un de nos tabours, le nommé Convers, d'Auvernier, qui se trouva parmi les morts ; quant aux autres, comme ils étaient de Neuveville ou d'outre-Thièle, je n'ai point connaissance de leurs noms.

Pour panser toutes les entailles, meurtrissures, plaies contuses et autres, desquelles le plus grand nombre d'entre nous avaient été férus, il nous eût fallu le secours de quelque habile homme tel que le docte Galenus de Boudry. Mais nous n'avions avec nous ni médecin, ni chirurgien, pas même le plus mince apothicaire, en sorte que force nous fut de bander nos plaies du mieux que nous pûmes, les moins navrés portant secours aux autres.

J’en avais ma large part, lardé comme j’étais tout le long du bras gauche, depuis l’épaule jusqu’au poignet ; mais il y en avait de plus mal lotis que moi, témoin Perrin, lequel ne pouvait manquer dès ce jour de porter le surnom de « Balafré », tellement la pointe d’une dague savoyarde lui avait tailladé la face, du nez jusqu’à l’oreille.

Fivaz, lui, ne savait pas le nombre des estafilades qui trouaient sa peau et ses vêtements, ceux-ci plus mal accommodés encore que celle-là.

– Cornebœuf ! disait le jovial maçon en considérant les notables accrocs qui crevaient ses chausses et son pourpoint ; cornebœuf ! c’était là le meilleur de mes hardes ! Entailles à la peau ne sont rien : nature y pourvoit ; le temps aidant, les bords s’en rejoignent. Mais pareils crevés en mes chausses et boutonnières en mon pourpoint y resteront béants, j’imagine !

De fait, le pauvre Fivaz ne se lamentait point à tort, car le froid et la neige fondue avaient beau jeu pour le transpercer jusqu’aux moelles, en rendant ses plaies plus cuisantes.

– Hé ! compère, lui dit Perrin qui lavait la sienne avec de la neige ; te voilà bien empêché ! il y a autour de nous plus de hardes qu’il n’en faut pour te vêtir à neuf : ceux-là n’ont plus froid qui dorment sur la neige !

– Quoi ! fis-je avec horreur, dépouiller ces corps morts et se couvrir de leurs vêtements !

– Bast ! repartit mon Genevois avec insouciance ; c’est la guerre ! tu es jeune, Claude, et peu coutumier de ces choses. Vois plutôt ton compère de Boudry : il n’est point si dégoûté que toi !

Mon dit Fivaz n’avait point perdu de temps à discourir, mais allant d’un corps mort à l’autre, faisait choix des meilleures pièces d’habillement, qu’il leur ôtait sans vergogne.

S'étant ainsi pourvu, il s'en fut en un coin du bois, d'où on le vit tôt revenir, coiffé d'un morion ciselé, vêtu d'un chaud pourpoint de laine, avec hausse-col, et de belles grègues en peau de daim, lesquelles s'enfonçaient dans des bottes de cuir fauve.

Au demeurant, plus d'un fit comme lui, et peut-être s'en trouva bien. Pour moi, plutôt que d'aller dépouiller ces pauvres cadavres enroidis et d'entrer en leur défroque, j'eusse gelé dans mes vêtements trempés.

Quelle chose horrible et monstrueuse que la guerre ! Bien que vingt-cinq ans aient passé sur ma tête depuis la journée mémorable de Gingins, j'en revois toute la scène en mon esprit, comme en un miroir.

La clairière où se donna la bataille m'apparaît entourée de ses chênes noueux et dépouillés de leur feuillage, parmi lesquels se dressent çà et là quelques grands sapins noirs, aux branches chargées de neige pesante. Celle qui couvre le sol n'a plus sa pure blancheur, mais toute piétinée par les combattants, elle n'est plus qu'un triste tapis maculé de taches sanglantes et parsemé des cadavres de 500 Savoyards, entre lesquels vont et viennent beaucoup des nôtres se baissant et retournant les corps, afin de leur prendre ce qu'ils peuvent avoir de précieux. Usage barbare et qui ne devrait point, à mon sens, se pratiquer parmi la chrétienté, encore que ce soit là, au dire de Perrin, coutume reçue et légitime en temps de guerre.

Mais pendant que nombre de nos gens ne songent qu'à faire du butin, d'aucuns, plus humains, notamment les chefs qui ne se sont point épargnés durant la bataille, s'en vont porter secours aux blessés savoyards, desquels les plaintes et gémissements fendent l'âme.

Pour moi, mon bras tout enroidi par sa blessure, m'empêchant de participer à cette humaine besogne, je fus dépêché au village de Gingins, à dessein de requérir l'aide des gens

du lieu pour donner aux morts une sépulture chrétienne et rapporter pour les vivants des médicaments et des vivres.

Pour ce faire, je n'eus pas à cheminer loin, attendu qu'aux alentours du bois, je fis rencontre d'un nombreux populaire, hommes, femmes et enfants de Gingins et lieux proches, lesquels, attirés par le bruit des arquebusades et les clameurs des combattants, étaient venus considérer de loin la bataille. La besogne qu'on requérait d'eux n'était assurément point à leur convenance ; c'est pourquoi les voyant renitents à ma requête, je haussai le ton et leur fis clairement entendre que s'ils ne voulaient, de bon gré et par humanité, rendre les derniers devoirs à leurs semblables, lesquels, au surplus, étaient pour la plupart soldats de leur suzerain, on saurait bien les y contraindre et les châtier de leur mauvais vouloir.

Ce langage menaçant, appuyé qu'il était par la vue de mes quatre cents compagnons ayant encore becs et ongles, fut mieux entendu que celui de la prière. Les hommes s'étant consultés à voix basse, femmes et enfants furent dépêchés à Gingins pour y quérir les instruments nécessaires et les victuailles desquelles nous avions le plus pressant besoin.

Et afin que les provisions de bouche nous arrivassent en quantité suffisante :

– Sachez bien, criai-je à nos pourvoyeurs, que nous ne sommes point larrons, coupeurs de bourse, soldats pillards, ni routiers écorcheurs ! Nous payerons honnêtement et en bonnes espèces de France et d'Allemagne, tous vivres substantiels qui nous seront apportés.

Pour ce qui est des médicaments, il me fut dit qu'il n'y en avait pas plus à Gingins que de médecin ni d'apothicaire. C'est pourquoi je ne poussai pas plus avant, mais rebroussai chemin pour m'en revenir avec mes gens sur le champ de bataille.

Que le Seigneur préserve les miens et ceux qui liront ces pages du fléau de la guerre !

Ma chair et mon esprit tressaillent encore d'horreur au souvenir de la lugubre besogne que nous eûmes à faire jusqu'au soir, avec l'aide des hommes que j'avais amenés.

Aussi ne veux-je point m'arrêter davantage au narré de ces tristes suites d'un combat, qui, encore que glorieux pour notre petite troupe, n'en fut pas moins cause que plus de cinq cents créatures humaines furent envoyées devant leur Juge souverain, avant le temps et sans être en état de grâce.

Au demeurant, de ce mémorable fait d'armes, lequel se passa le 10 novembre 1535, il ne devait résulter nul profit pour personne, ainsi qu'on le verra ci-après.

Premièrement, il nous fallut rebrousser chemin jusqu'à Gingins pour y passer la nuit, attendu que le plus prochain village sur la route de Genève était trop éloigné pour que des gens affaiblis par le besoin et harassés de la bataille pussent former le dessein de s'y rendre dans l'obscurité et au travers des neiges.

Nous n'eûmes pas trop à nous louer du nombre et de la qualité des vivres qui nous furent vendus fort chèrement par les gens de Gingins, non plus que de leur hospitalité. Apparemment appréhendaient-ils de se mettre à mal avec les Savoyards en nous hébergeant de bon gré.

Pour ma part, je n'eus point à me plaindre, non plus que Fivaz, par la raison qu'ayant fait la rencontre d'un honnête charron, lequel se trouvait être bon réformé et quelque peu cousin du maçon, nous logeâmes chez lui, ainsi que mon ami Perrin. De lui nous apprîmes que l'armée savoyarde battue et dispersée par nous et qui se montait à plus de 3000 hommes, était quasi tout entière formée de soudards italiens et espagnols. De plus, il nous avisa qu'on avait vu rôder plus d'un de ces fuyards

aux alentours de Gingins, comme cherchant à épier nos démarches.

– Méfiez-vous, conclut le brave artisan à voix basse, et regardant d'un air circonspect si nul autre que nous ne pouvait l'ouïr ; je mettrais ma main au feu que ces malandrins se sont reformés non loin d'ici, et que remis de leur panique, ils sont déjà en posture de vous barrer la route !

Il y avait toute apparence qu'il disait vrai, aussi quand la troupe se rassembla de grand matin pour le départ, en touchâmes-nous deux mots au capitaine Wildermuth.

– Cela doit être, nous répondit-il ; mais il n'importe : avec l'aide de Dieu, nous passerons outre, en les battant dos et ventre comme hier, et fussions-nous réduits à une centaine ou moins, nous percerons jusqu'à nos frères de Genève.

Et sans nous haranguer plus longuement, le capitaine donna l'ordre du départ.

Mais nous ne devions pas aller bien avant : on voyait encore les maisons de Gingins, quand sur nos derrières fut ouï le galop de plusieurs chevaux ; nous étant tournés promptement, par crainte d'une surprise, nous vîmes que c'étaient seulement quatre cavaliers courant bride abattue, apparemment pour nous joindre, car l'un d'eux qui avait de l'avance sur ses compagnons, faisait flotter un mouchoir blanc au bout de son épée.

Quand celui-là fut tout proche de nous, à portée de la voix :

– Au nom de Messeigneurs de Berne, cria-t-il en allemand, arrêtez !

À l'ouïe de cette sommation, il s'éleva une violente rumeur dans les rangs de notre troupe. Ceux qui étaient sujets de Berne murmuraient avec force imprécations dans lesquelles ils prenaient à témoin le tonnerre et la foudre, suivant la coutume de leur pays, qu'ils n'obéiraient qu'à leurs seuls chefs militaires, et

ceux de la comté, non moins courroucés, disaient qu'ils n'avaient pas d'ordres à recevoir de Messeigneurs de Berne et qu'ils n'en tiendraient pas plus compte que des défenses de Monseigneur de Prangins.

Toutefois, le capitaine Wildermuth étant parvenu à apaiser ce tumulte, s'en fut, avec les autres chefs, Erhard Bourgeois, le banderet Messeiller et l'armurier d'Erlach, conférer avec les trois cavaliers qui arrivaient après le premier et qui avaient la haute mine de personnages de marque. De fait ce n'était rien moins que le gouverneur savoyard du pays de Vaud, avec deux envoyés de Berne.

Le capitaine leur fit un bref salut, en homme de guerre qui n'a point accoutumé de ployer l'échine devant les grands :

– Quelles raisons, fit-il sèchement et tenant la main sur la garde de son épée, quelles raisons Messeigneurs de Berne ont-ils de mettre empêchement à ce que nous venions au secours de leurs combourgeois de Genève ?

Le plus vieux des envoyés de Berne, qui avait l'apparence et le costume d'un magistrat, et la mine futée d'un maître renard, s'avança et répondit d'un ton entre miel et vinaigre :

– Capitaine Wildermuth, un autre que moi vous dirait que nos illustres et puissants seigneurs de Berne n'ont point accoutumé de justifier les ordres qu'ils donnent à leurs sujets ; mais étant messager de paix et non de guerre, j'ai à vous tenir un autre langage.

Du reste de son discours, fort long et entortillé de mots que je n'entendais point, je ne saurais rapporter grand-chose. Mais l'autre envoyé bernois, un gros gaillard réjoui, à la ronde bedaine et à la trogne enluminée, vint à la rescousse, et en homme qui n'y va pas par quatre chemins, expliqua en moins de paroles que l'autre, et plus aisées à entendre, qu'ils allaient conclure une

paix fort avantageuse pour les Genevois et faire incontinent retirer les troupes du duc de Savoie ; qu’ainsi il ne nous servirait à rien de pousser plus avant.

Ses discours et sa mine donnaient confiance. Le capitaine Wildermuth et les autres chefs, qui n’avaient prêté qu’une oreille méfiante à la harangue de l’autre envoyé, se laissaient persuader, à la grande mortification de Perrin, lequel maugréait contre ces fâcheux qui se venaient mettre à la traverse d’une entreprise si bien commencée.

Bref, quand le gouverneur savoyard eut pris à son tour la parole pour dire fort habilement qu’une vaillante troupe comme la nôtre ne manquerait point de surmonter tous les obstacles, et percerait assurément jusqu’à Genève, mais qu’il était fort à craindre que notre arrivée ne portât le plus grave préjudice à l’entreprise pacifique des messagers de Berne, le capitaine Wildermuth rengaina son épée en soupirant et baissant la tête, puis se tourna vers nous :

– Dieu m’est témoin, dit-il gravement, mais d’une voix que tout le monde put ouïr, Dieu m’est témoin que j’aurais donné joyeusement ma vie pour nos frères de Genève, comme aussi vous ne vous êtes point épargnés à le faire jusqu’ici. Si la présente expédition avait été entreprise à seule fin de nous acquérir de la renommée, ni la faim, ni la soif, ni nos plaies et blessures, ni le nombre de nos ennemis n’auraient le pouvoir de faire tourner visage ni à vous ni à moi, et présentement comme devant, je clamerais : Sus à l’ennemi ! Mais ce que nous avons cherché et cherchons à procurer, c’est le salut de Genève. Or Berne s’y allant employer de façon diligente, comme il paraît par les assurances de ses envoyés, il ne nous faut point risquer de mettre obstacle à une paix honorable, en courant sus aux Savoyards, dans le temps qu’on les invite à mettre bas les armes !

C’est pourquoi, en mon âme et conscience, et sans crainte d’être tenu par nul d’entre vous pour félon et couard, je dis qu’il

nous faut remettre l'épée au fourreau et ne l'en plus tirer que pour nous frayer un chemin jusqu'en notre pays.

Un grand silence suivi ce discours du capitaine. Tout au plus ouït-on quelques chuchotements étouffés. Perrin, entre autres, me dit à l'oreille avec amertume :

– Ah ! l'honnête lion ! ces deux ours bernois et ce renard de Savoie sont trop madrés pour lui !

De fait, si notre brave capitaine avait seulement eu vent de ce qu'on connut plus tard, à savoir que 500 arquebusiers genevois faisaient en ce moment une vigoureuse sortie au travers des bandes ennemies pour nous venir tendre la main, la chose n'eut point tourné de cette manière, et il y a apparence que Wildermuth, sans s'embarrasser des raisons de Sa Seigneurie le gouverneur du pays de Vaud, non plus que des promesses des messagers bernois, nous eût fait passer outre pour arriver jusqu'aux Genevois, auquel cas il se pourrait que je ne fusse point ici à vous narrer mes aventures, attendu que mes os blanchiraient peut-être en terre vaudoise ou genevoise.

Mais Wildermuth ne sut rien de la sortie, et en honnête et loyal soldat qui n'a point accoutumé de dissimuler ses desseins et juge les autres à sa mesure, il se laissa circonvenir, et nous persuada nous-mêmes de la nécessité de rebrousser chemin.

Qu'on ne croie point, toutefois, que ce fut le triste état où nous étions par le besoin, la fatigue et les blessures du combat de Gingins, qui nous décida à la retraite, mais bien l'assurance que notre chef ne pouvait rien nous commander qui ne fût droit et honorable.

Au surplus, les autres chefs étaient du même sentiment que lui et le dirent en peu de paroles, après quoi Jacques Wildermuth s'adressant au gouverneur savoyard lui dit fièrement :

– Seigneur gouverneur, vous êtes témoin que ce n'est nullement par peur des armées de votre puissant suzerain que nous renonçons à poursuivre notre entreprise, mais sur la foi des promesses d'arrangement amiable qui nous ont été faites par les présents envoyés de la république de Berne.

En retour de cette retraite libre et volontaire, je vous requiers de me délivrer un sauf-conduit, lequel en fasse foi et permette à ces braves gens qui m'ont suivi jusqu'ici, de s'en retourner jusqu'aux terres de la comté de Neufchâtel sans être molestés.

Le gouverneur ne fit nulle difficulté d'obtempérer à cette requête ; tirant incontinent ses tablettes de son pourpoint, il coucha par écrit ce qui lui était demandé et remit gracieusement le sauf-conduit au capitaine. Comme celui-ci allait donner l'ordre de reprendre la route de Gingins, Guillaume Perrin sortit des rangs et s'en fut dire à Wildermuth en lui prenant la main :

– Capitaine, on saura à Genève ce que vous et vos vaillants compagnons d'armes avez fait pour elle, et ce que vous aviez le ferme vouloir de faire encore, si… Sans finir autrement son discours, mon Genevois dévisagea fièrement les Bernois et le gouverneur par-dessus l'épaule, et levant son feutre en l'air il cria à pleine voix :

– Vive le capitaine Wildermuth ! à quoi toute la troupe répondit en une joyeuse et si puissante clameur, que les chevaux des envoyés de Berne, du gouverneur et du soudard qui les avait devancés, se cabrèrent violemment ; il s'en fallut de peu que les quatre cavaliers ne fussent désarçonnés, ce qui excita la risée de nos gens et notamment celle de Perrin.

Pour moi, je n'avais point le cœur à rire, en pensant que le moment était venu de me séparer de ce bon et gai compagnon genevois. Le reverrais-je jamais en ce monde ?

Chaude et vive fut notre accolade, quand Perrin ayant jeté dans la neige son arquebuse inutile, se tourna seul vers Genève, tandis que notre troupe l'acclamant, reprenait le chemin de la comté, bandières au vent et aux sons de notre seul tabour.

Chapitre 19

Hé ! n'est-ce pas moult grant pitié,
Qu'à cause du train de la guerre,
Qui ne vient que d'inimitié,
Il faille tant de maux acquerre ?

Martial d'Auvergne.

Ainsi chantait d'une voix lamentable et avec grand'raison, mon gaillard de Fivaz en cheminant dans la neige. De toute la bande, nul plus que lui, si ce n'est Klaus Wildermuth, l'armurier d'Erlach, n'avait gardé sa pleine vigueur et son humeur gaillarde.

Mon dit maçon de Boudry, chaudement couvert des hardes qu'il avait pillées sur le champ de bataille, ne décessait de discourir joyeusement avec l'armurier d'Erlach et autres, que pour chanter à plein gosier ballades vieilles et nouvelles, gaillardes et tristes. L'armurier, encore qu'il ne sût pas le moindre mot de ces chansons, ne laissait pas que de les bourdonner d'une voix aussi puissante quasi que la maîtresse cloche du moûtier de Pontareuse, que ce fût la ballade des dames du temps jadis :

Dictes-moy où, n'en quel pays
Est Flora, la belle romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine,
Écho, parlant quant bruyt on mène

Dessus rivière ou sus estan…
Mais où sont les neiges d'antan ?

François Villon.

ou bien qu'il chantât la ballade de Frère Lubin :

Pour mettre comme un homme habile
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frère Lubin le fera bien.
Il presche en théologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à vostre chien :
Frère Lubin ne le peut faire.

Clément Marot.

De Gingins à Boudry, la route est longue, principalement par la neige et la froidure, et pour des gens déjà fourbus et affaiblis par privations et blessures. On cheminait à petites journées, car il y en avait d'aucuns qui, plus mal en point que les autres, ne se pouvaient traîner qu'à grand'peine.

Et sans le sauf-conduit du gouverneur, c'eût été pis encore, car il eût fallu nous frayer la route à beaux et bons coups d'épée. Nous fîmes plus d'une fois rencontre d'une troupe ennemie en humeur de nous barrer le passage.

Mais au vu de notre laisser-passer nul n'osait lever la main contre nous, et même par son moyen il nous fut aisé d'obtenir partout des vivres en suffisance et un honnête logis.

En certains lieux, mais principalement à Orbe, où il y avait bon nombre de réformés, et d'où était natif le prédicant Pierre Viret, ami et compagnon de Farel et de Fabry, on nous accueillit chaudement. Nous en avions bon besoin et aussi du médecin qui se trouva là fort à propos pour panser nos plaies, lesquelles,

gonflées et endolories par le froid et la marche, nous faisaient cruellement souffrir. Ce médecin était un fort habile homme du nom de Mercier, qui, durant plusieurs heures, s'employa à nous soulager, et pour ses bons offices ne voulut pas finalement recevoir le moindre denier de salaire.

– Point, point ! mes amis ! disait-il, quasi fâché, à ceux qui le voulaient payer ; ce m'est un honneur insigne que de panser si vaillants compagnons, et ce serait m'offenser grièvement que de me forcer à prendre de vous quoi que ce soit.

– Miracle ! se mit à crier Fivaz ; à cette fois voilà le merle blanc trouvé : un médecin qui panse pour l'honneur ! Noël ! Noël !

– À votre service ! rétorqua le médecin, lequel n'avait point la mine d'un sot. Je saigne également sans salaire toutes trognes de buveurs, et accourcis à volonté langues de bavards !

Et il s'en fut, tandis qu'une grande risée s'élevait et qu'on lardait de brocards le maçon déconfit.

De fait, le nez de Fivaz n'avait point pâli durant la campagne ; rubis nouveaux aux anciens s'étaient joints de si plaisante façon, qu'il semblait que le maçon eût un tison flambant au milieu de la face !

Le petit vin de la Coste avait fort bien parachevé la besogne commencée par les crus de Boudry, encore que ce biberon de Fivaz fût toujours à le dénigrer, disant qu'il en fallait boire le double pour se rendre les idées nettes.

– C'est là une notoire vérité, lui dit une belle fois le banderet Messeiller. Et si l'on prend la mesure des gens de ton pays d'après la tienne, on peut dire hardiment qu'ils sont pareils à leur vin : légers et faibles d'esprit !

– Vous n'y êtes point, sire banderet ; dame Nature en agit plus sagement : l'esprit duquel elle prive le vin en certains lieux,

elle l'octroie libéralement aux gens, tandis qu'elle s'y prend inversement en d'autres pays. Témoin ceux de Boudry et de Cortaillod : l'esprit ne leur défaut nullement, mais c'est en leurs futailles qu'il est renfermé, et non en leur cervelle !

À rapporter par le menu les propos gouailleurs de Fivaz, ma narration s'allonge plus que je n'avais dessein de le faire, à quoi il est aisé de voir que je ne suis nullement expert au métier de conteur.

Dans toute la bande du capitaine Wildermuth, nul cœur, assurément, ne fut plus joyeux que le mien, quand nous apparut à Yverdun le lac de Neufchâtel, encore qu'il ne fût guère d'un aspect plaisant en ce jour, mais gris comme du plomb, entre ses rivages blancs de neige, et sous son voile de brouillard. Tel quel, c'était mon vieux lac, duquel les eaux, grises et froides en cette saison, mais d'un si beau bleu au temps du renouveau et de l'été, baignaient quasi de l'un à l'autre bout les rivages de la comté. Et rien qu'à voir ce cher vieux lac, bien que ce fût en terre vaudoise, mon cœur sautait d'aise, et, en mon esprit apparaissait comme si elle eût été devant mes yeux, l'image des pauvres masures de pêcheurs du Petit-Cortaillod et celle du chemin de Cheneaux qui monte entre les murs des vignes jusqu'au Grand-Cortaillod. Mais qu'étaient ces images au regard de celle des tours, girouettes et toitures de Boudry, que je pensais voir tôt après, à mesure qu'en esprit je traversais en hâte la « fin de Cortaillod » ! Et pour lors c'étaient des visages chéris qui se faisaient voir à moi comme en un songe, et il y en avait un pardessus tous autres, jeune, rose, plaisant à contempler…, tant et tant que mon pas s'allongeait, se précipitait, et qu'il me semblait que mes compagnons prissent un méchant plaisir à se traîner comme des limaces !

Nonobstant, à force de mettre un pied devant l'autre, nous finîmes, le deuxième jour après être partis d'Orbe, par nous trouver à l'entrée du village de Bevaix.

Là, me sentant si proche de tout ce que j'aimais au monde, et voyant le populaire se rassembler à l'entour de nous avec de grandes acclamations et en apportant plus de vin qu'il n'en fallait pour brouiller nos 400 cervelles et nous retenir plus d'une heure de temps, je m'en fus demander au capitaine licence de lui fausser compagnie.

– Va, mon garçon, me dit Wildermuth avec une rude poignée de main. Aussi bien serons-nous tous tôt débandés, et le plus tôt sera le mieux, car autant il y a d'honneur et de plaisir à commander à ces gens, alors qu'ils manient l'épée ou la pertuisane, aussi peu y en a-t-il, quand c'est le broc ou le gobelet qu'ils ont au poing !

Comme bien on pense, je ne fis pas longtemps pour partir, et ne mis pas une demi-heure à atteindre Boudry. À la nuit tombante j'étais au faubourg de Vermondins, lequel, à mon grand ébahissement, me sembla plus petit, sinon plus vieux que du passé. Même aurais-je bien prêté serment qu'en ces trois années d'absence, la grande tour ronde du château s'était abaissée de quelque vingt pieds ! Les gens desquels je fis la rencontre ne firent pas mine de me reconnaître, et me prirent sûrement pour quelque soudard éclopé, avec mes vêtements souillés de boue et de sang, mon bras bandé et la longue épée lansquenette qui me battait les jarrets depuis l'affaire de Gingins. De cette arme ramassée fort à propos sur le lieu du combat, je ne voulais point me dessaisir, car elle me serait un trophée et un mémorial de notre victoire.

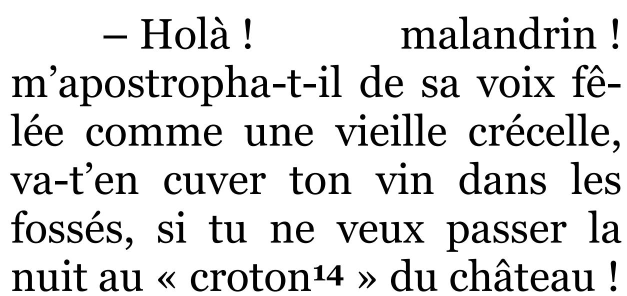
Me voilà sous la vieille porte de Vermondins où tant de fois j'ai passé ! Jonas Martenet n'y est point : que bénis soient ses rhumatismes qui lui font garder le logis ! il ne manquerait point à me reconnaître et m'assassinerait d'interrogats une heure durant, à deux pas de la demeure de maître Amyet où j'ai soif d'entrer.

J'y suis ! mais qu'est-ce donc qui me prend soudain dans les jambes, que je ne peux parvenir à monter les deux marches au-devant du seuil ? Est-ce que mon lourd espadon m'aurait à ce point meurtri les muscles que ?… Misère de moi ! présentement c'est le cœur qui me saute dans la poitrine, et des étincelles qui dansent devant mes yeux ! Holà ! vais-je me pâmer comme une femmelette ? Ferme ! Claude Moïse ! tu as tenu bon contre la peine et l'ennui, ploieras-tu sous la joie du revoir ?

Mais c'étaient là vaines apostrophes de ma raison ! je n'en demeurais pas moins faible et vacillant tel qu'un homme pris de vin, sans pouvoir ni avancer ni reculer.

Soudain la fenêtre de Jonas Martenet s'ouvrit pour laisser

passer la tête ratatinée du vieux portier :


– Holà ! malandrin ! m'apostropha-t-il de sa voix fêlée comme une vieille crécelle, va-t'en cuver ton vin dans les fossés, si tu ne veux passer la nuit au « croton[14] » du château !



Cette virulente sortie me fut le plus salutaire bain du monde : en un clin d'œil, je fus sur le seuil de la forge, où je vis mon cher vieux maître éclairé par la flamme de sa fournaise. Lui ne m'avait point vu, occupé qu'il était à quelque besogne ardue. Incontinent je me sentis redevenir le joyeux apprenti que

[14] cachot

j'avais été en cette forge, et contrefaisant l'accent des gens d'outre-Thièle, je dis rudement comme un bourgeois d'Erlach ou de Gampelen :

– Salut, meister ! afre fous pesogne pour ein hapile gompagnonne ?

Maître Amyet, surpris, redressa sa grande taille et me dévisagea de la tête aux pieds, d'une mine méfiante. De fait, mon accoutrement minable ne devait pas donner une grande idée de ma personne. De mon feutre déformé et déchiqueté, les tristes restes me pendaient sur le front et les yeux, en telle manière que j'en avais sûrement la figure d'un sacripant, surtout si l'on considère l'état misérable où mon pourpoint et mes chausses avaient été réduits par les coups d'épée et de pertuisane, au combat de Gingins. Au surplus, il n'eût été besoin que des bandes ensanglantées qui m'entouraient le bras, ainsi que de ma dague et de mon lourd espadon, pour me donner la méchante mine d'un routier pillard, plutôt que celle d'un honnête compagnon armurier.

De ses petits yeux perçants, Maître Amyet me dévisageait de telle façon, que n'eût été la barbe fournie qui m'était poussée, durant ces trois dernières années, et l'ombre où j'étais demeuré sur le seuil, il m'eût reconnu sur le champ.

– Or ça, l'ami, fit-il enfin d'un ton assez sec et malcontent, habile compagnon, tu peux l'être, encore que ce soit toi qui le dises, ce qui ne donne pas grande idée de ta modestie ; mais compagnon dépenaillé, guenilleux, tu l'es assurément, et de plus, grand amateur de horions à bailler et recevoir, si j'en juge par la flamberge qui te bat les talons !

Maître Amyet m'eût tancé plus longuement encore de cette verte façon, et je l'eusse laissé dire, tant sa voix familière m'était plaisante à ouïr ; mais par la porte du fond qui mène en la cui-

sine apparut soudain celle que si souvent j'avais vue en mes songes, et plus avenante et plus belle que jamais.

Ah ! les bons yeux que ceux d'une jouvencelle de qui le cœur est féru pour un jouvenceau !

Le père s'était mépris à mon air et à mon accent ; la fille n'eut pas à me considérer longtemps pour s'écrier :

– Claude !

Et venir à moi. Vrai est-il que je fis bien la moitié du chemin à sa rencontre.

Des accolades qui s'ensuivirent et de notre commune allégresse, et des interrogats qui furent faits des deux parts, il n'est pas besoin que je parle.

Aussi bien quand je considère combien de temps, de papier et d'encre j'ai déjà employés à la présente narration, j'ai hâte de conclure, et c'est à quoi dorénavant je m'appliquerai diligemment.

Mon pauvre M. Gauthier, triste corps quasi sans âme, marqua néanmoins quelque plaisir à me revoir, et s'efforça de bégayer mon nom en tournant vers moi un regard vague et terne.

Quant à Nannette, elle pensa mourir de joie dans mes bras, et inonda mon pourpoint de ses pleurs.

Mon bon ami Jacquemin, du plus loin qu'il me vit venir, m'accueillit par un de ses propos gouailleurs :

– Ah ! le vilain Pylade, qui délaisse son fidèle Oreste durant des années, et prend pour lui tous les horions, le renom et le butin !

Depuis ce jour mémorable de mon retour à Boudry, vingt-cinq ans ont passé sur ma tête. Plus d'une de ces figures fami-

lières desquelles j'ai rappelé la mémoire n'est plus du nombre des vivants.

Un coup de sang a emporté M. Pierre Gauthier ; de l'ardent et fougueux curé de Pontareuse, qui, pour l'orphelin avait été si bon, sage et tendre, il ne reste plus que la mémoire et un tertre adossé au mur de son vieux temple.

Auprès de lui repose la mère de Jacquemin Verdonnet, laquelle s'est endormie dans la paix en bénissant le fils qui avait honoré sa vieillesse et allégé pour elle le fardeau de la vie.

Il y en a de plus jeunes et de plus forts qui ont pris le chemin du cimetière : le jour où l'on portait en terre Jonas Martenet, trépassé dans sa 90e année, maître André Fivaz, toujours plus vautré dans les excès de boisson, se précipita, étant dans la folie de la fièvre chaude, de la tour du moûtier de Pontareuse, et se brisa la nuque.

– Et voilà pourtant, me disait mon beau-père Pierre Amyet en revenant des funérailles du maçon, voilà comment un homme créé à l'image de Dieu fait un abus monstrueux des dons qu'il a reçus libéralement de la Providence ! Alors que Fivaz s'en est venu du pays de Vaud habiter à Boudry, c'était l'homme le plus vigoureux, le plus beau et le plus rempli de sens et de savoir qu'il y eût loin à la ronde.

En ce temps déjà, il avait un faible pour le vin, mais en nos pays de vignobles, pareil penchant est si commun qu'on ne le considère point comme un déshonneur ; c'est plutôt l'homme qui ne s'enivre point qui est un objet de risée.

Tu as vu Fivaz suivre ce triste chemin par où toujours on descend et jamais on ne remonte, et qui finalement mène à la perdition certaine du corps et de l'âme.

Si Pierre Amyet parlait sévèrement du défunt maçon, d'autre part il en agit fort charitablement avec sa veuve et ses

enfants orphelins, lesquels durent à sa libéralité et à ses démarches de n'être pas durement renvoyés au pays de Vaud.

Mais présentement je veux reposer mon esprit à considérer des images plus riantes.

La petite maison de maître Amyet est toute remplie de joyeuse et pétulante jeunesse, car ma Toinette et moi sommes d'heureux parents qui se voient revivre en une nombreuse descendance. Plus heureux encore, si la chose se peut faire, est le vieux maître armurier, de qui la jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle au milieu de ses petits-enfants.

À son compère David Baillot, de Bosle, duquel la grande taille se courbe présentement vers la terre, et qui s'ébahit de voir Pierre Amyet si vert et si droit en son octante-neuvième année, l'armurier répond :

– Ainsi qu'une vieille épée est chauffée et rougie en un brasier ardent, afin de se retremper et durcir, ainsi mon vieux cœur se réchauffe et mon âme se retrempe à la vive chaleur de cette jeunesse qui est ma chair et mon sang.

Et cette vieille petite femme en béguin blanc, laquelle s'en va clopinant s'employer toujours à quelque menue besogne, avec un marmot accroché à son cotillon, qui serait-ce, sinon la bonne Nannette ?

Le trépas de M. Gauthier faillit frapper à mort la fidèle servante ; mais en ma maison où elle avait trouvé un asile qui lui était bien dû, elle s'était relevée comme un jonc ployé, au spectacle de notre heureuse famille devenue sienne, car petits et grands l'appellent grand'mère.

Chaque année, quand revient le 10e de novembre, il y a chômage à la forge. La veuve d'André Fivaz est conviée à un gala, et auprès d'un trophée appendu à la paroi, où l'on voit avec une dague et une grande épée, des hardes tailladées et maculées

de sang, je fais à mes enfants le narré du glorieux combat de Gingins, sans omettre les hauts faits et le trépas de la vaillante virago.

S'il m'arrive parfois de passer la vêprée tout entière à l'hôtellerie des Armes de Boudry, ne croyez point toutefois que le maître armurier Claude-Moïse Barbier se soit dévoyé au point d'imiter le fâcheux exemple du pauvre Fivaz, et de se faire une gloire de ce qui doit être la confusion d'un être doué de raison, à savoir d'être puissant à boire le vin. Non, c'est l'amitié et non point une soif déréglée qui m'attire en cette maison, car l'hôtelier et maître du logis a nom Jacquemin Verdonnet.

Comment, de chétif et besogneux manouvrier, mon fidèle Oreste s'est-il élevé à la haute qualité de premier hôtelier de Boudry ?

On dit qu'au temps jadis des rois ont épousé des bergères : pour Jacquemin, la chose s'est passée inversement, comme il paraîtra ci-après par la fin de ma narration.

C'était la deuxième semaine après mon retour à Boudry que la mère Verdonnet était doucement trépassée entre les bras de son fils. Mon pauvre Jacquemin en eut tant de chagrin qu'il en perdit le boire et le manger et fût sûrement lui-même trépassé de langueur, n'eût été l'occasion qui se présenta tôt après d'endormir sa peine en allant guerroyer contre la Savoie.

Il faut savoir que les Bernois, gens avisés s'il en est, voyant au commencement de l'année 1536 le roi de France tendre la main aux Genevois et menacer le duc de Savoie, trouvèrent le moment opportun pour courir sus aux Savoyards, et sous couleur de secourir leurs chers combourgeois de Genève, conquestèrent tout le pays de Vaud et plus outre les terres de Gex et la comté du Chablais.

Pour leur aider à mener à bien leur entreprise, les Bernois avaient appelé à la rescousse leurs combourgeois de Bienne,

Neufchâtel, Valangin, la Neuveville, lesquels se comportèrent vaillamment mais suivant la coutume, n'y gagnèrent que l'honneur, Berne gardant tout le profit.

Jacquemin Verdonnet fut des 900 hommes de la comté, lesquels sous le commandement de Jehan Clerc, de Valangin, firent, comme on sait, une notable déconfiture de Savoyards, notamment à la prise de Gex.

À ce jeu de la guerre, l'ami Jacquemin gagna quasi autant que Berne et perdit moins que le duc de Savoie, attendu qu'il n'y laissa que deux doigts tranchés d'un coup d'épée et y conquesta le cœur et la main d'une gente et riche bourgeoise de Moudon, de qui il avait, durant la guerre, garanti la vie, l'honneur et les biens.

Sur quoi je conclus la présente narration, avec le souhait que de manière ou d'autre ceux qui en feront lecture en puissent tirer quelque profit, et priant Dieu qu'il lui plaise leur apprendre, comme à moi et aux miens, à vivre en sa crainte pour mourir en sa grâce.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en juin 2012

– **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Jean G., Francis R.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après l'édition de Delachaux et Niestlé , intitulée « L'armurier de Boudry une histoire du vieux temps » écrite par et avec des illustrations de Oscar Huguenin. L'illustration de première page provient d'une photo de Boudry prise par Martouf le 15.02.2010. La photo du pont dans les gorges de l'Areuse sur la route de Brot provient de Wikimedia. Elle a été prise 18.07.2010 par Chriusha sous licence Creative Comon sous condition de paternité et de partage à l'identique, (référence : **CC-BY-SA-3.0**)

– **Dispositions** :

fessionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachés d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.